

Brigade Mondaine [290] – Le trouble secret d'Emeline

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

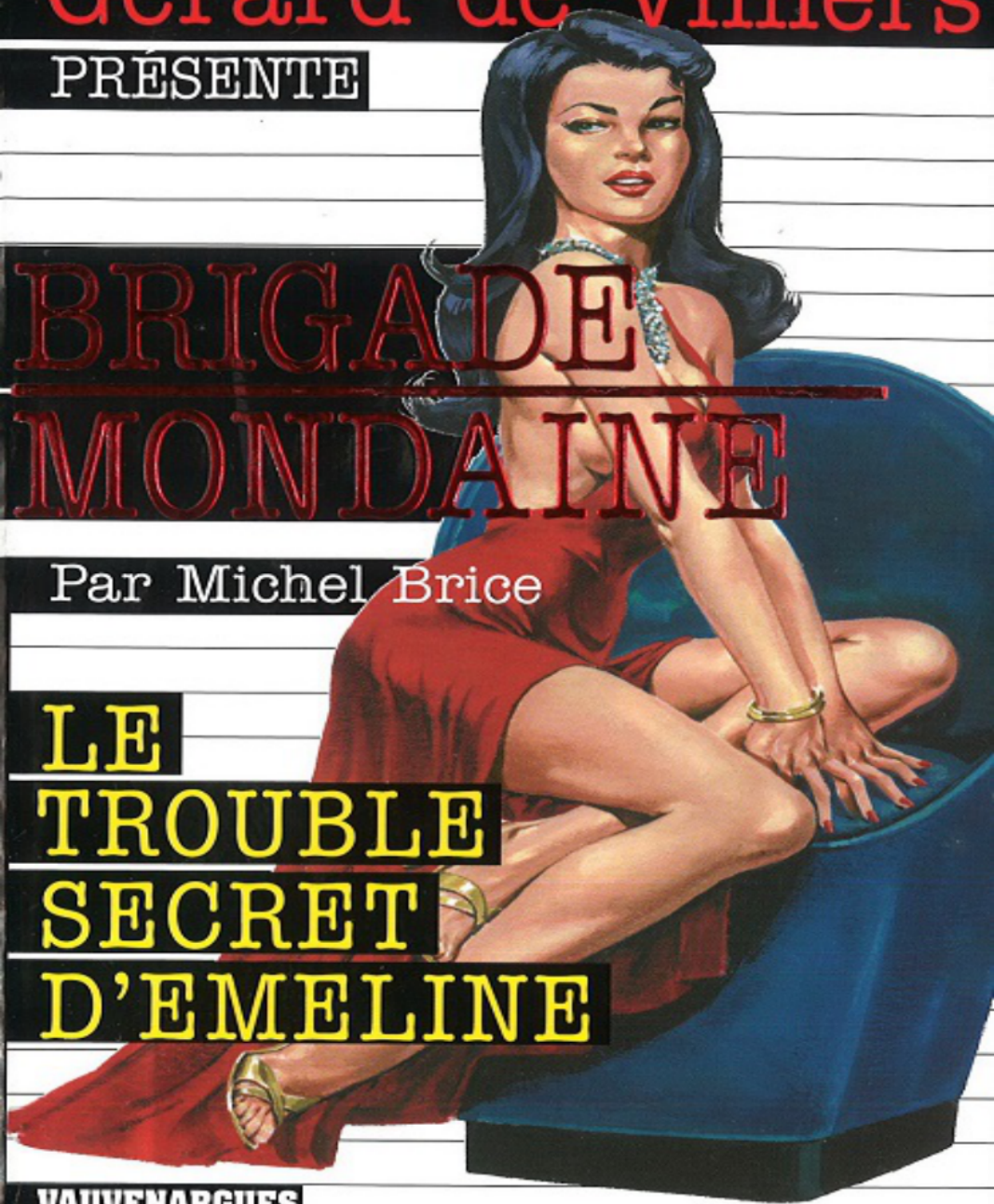
PRÉSENTE

BRIGADE
MONDAINE

Par Michel Brice

LE
TROUBLE
SECRET
D'EMELINE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°290)

LE TROUBLE SECRET D'EMELINE

QUATRIEME

Emeline Gracian sourit à Ronald Sevillano. Et ce fut la lumière glaciale de ce sourire qui fit poindre un début d'angoisse dans son esprit.

— Je t'ai dit que tu n'aurais qu'à te laisser faire, murmura-t-elle, tout en fouillant dans son sac.

Lorsqu'il la vit en sortir un rouleau de film alimentaire transparent et souple, Ronaldo Sevillano commença à s'agiter dans ses liens. Encore sous le coup de son excitation, il n'était pas en état de se faire une idée claire de ce qui l'attendait.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que tu veux faire avec ce truc ? demanda-t-il, d'une voix devenue blanche.

— Tu vas le savoir très vite... mon chéri ! répondit-elle, en crachant littéralement les deux derniers mots.

Alors, le visage brusquement fermé, tel celui d'une statue antique chargée de maléfices, Emeline Gracian déroula une large bande de film et le tendit à bout de bras entre elle et son partenaire. Un partenaire qui, sans bien le comprendre encore, venait de se transformer en victime

CHAPITRE PREMIER



Emeline Gracian remontait à pas amples le boulevard Diderot, par le trottoir de droite, en direction de la place de la Nation. Le soleil de mai, presque estival depuis quelques jours, effleurait agréablement la peau satinée de ses épaules et de son dos, que sa petite robe courte, d'un vert crissant, dénudait en grande partie.

Le tissu extensible moulait sa croupe plutôt menue, mais impeccablement ronde et d'une parfaite fermeté. Comme la robe s'arrêtait à mi-cuisses, elle mettait en valeur la longueur et le galbe de ses jambes, ainsi que la finesse de ses chevilles, accentuée encore par les talons carrés de ses sandales à lanières de cuir rose.

De temps en temps, au rythme de sa marche presque dansante, le sac de cuir rebondi qu'elle portait à l'épaule gauche venait buter contre sa hanche étroite et souple.

Sa longue et épaisse chevelure, d'un roux flamboyant, voletait autour de son visage aux pommettes hautes, mangé par une bouche d'un rouge de fruit et deux yeux étirés, véritablement extraordinaires.

Vairons.

C'est ainsi que cela s'appelait, Emeline l'avait appris de la bouche du médecin de famille alors qu'elle ne devait pas avoir plus de quatre ans.

Et qu'elle n'était pas encore vraiment Emeline, sinon dans les profondeurs

de son jeune cerveau, non encore détaché tout à fait des limbes de l'avant-vie...

— Tu ne dois pas avoir honte de tes yeux, lui avait expliqué le docteur Sambat, auprès de qui sa mère l'avait conduite, parce qu'elle se plaignait que les autres enfants se moquaient d'elle. Avoir un œil marron et l'autre bleu est quelque chose de rare, et donc de très précieux. Et si les autres se moquent de toi, c'est juste parce qu'ils sont très jaloux que tu sois beaucoup plus jolie qu'eux !

Depuis ce jour, Emeline Gracian s'était toujours montrée très fière de ses yeux vairons. Et elle gardait une sorte de tendresse particulière pour la mémoire du docteur Sambat, mort depuis bien longtemps.

Son gros sac de cuir noir à l'épaule gauche, Emeline continuait d'avancer, le front haut, le regard portant loin devant elle et ne semblant remarquer aucune des personnes qu'elle croisait. Une impression encore accentuée justement par la particularité bicolore de ses yeux en amande, qui la faisait parfois passer pour hautaine, voire méprisante, ce qu'elle n'était nullement. Au contraire, à 28 ans, dans tout l'éclat de sa beauté et de sa fraîcheur, Emeline Gracian avait l'impression profondément ancrée en elle de plutôt bien aimer ses semblables, ainsi que leur contact.

À l'exception d'une poignée d'entre eux, dont les visages avaient tendance à se brouiller dans sa mémoire, mais qu'elle haïssait de toute son âme.

Peu avant de franchir l'étroite rue Chaligny, Emeline vit venir à sa rencontre un jeune Arabe d'environ 25 ans, au visage carré, regard clair, démarche souple, les joues ombrées d'une barbe à peine naissante.

Leurs regards s'accrochèrent durant les deux secondes qui furent nécessaires à leur croisement. Une amorce de sourire carnivore étira légèrement les lèvres pleines du jeune homme, au moment où ils parvenaient à la même hauteur, à l'exact milieu du trottoir.

Emeline sentit une boule de chaleur se former au creux de son ventre irréprochablement plat. Elle résista avec un peu de mal au plaisir de se retourner sur le jeune Arabe. De toute façon, elle n'avait pas besoin de vérifier que lui-même s'était retourné afin de suivre des yeux le balancement nonchalant de sa croupe haut perchée : elle sentait son regard descendre le long de son dos nu comme une caresse – moins : un souffle.

Emeline se mordit la lèvre inférieure, comme elle le faisait chaque fois que quelque chose la contrariait un tant soit peu. Il était vraiment mignon et attirant, ce garçon, et elle aurait volontiers passé la soirée dans ses bras et entre ses cuisses musculeuses, plutôt que de...

Mais c'était impossible. Le rendez-vous qui l'attendait était important. Plus important que tout.

Depuis quatre ans, Emeline Gracian portait un regard très différent sur les

mâles arabes, de celui qu'elle leur accordait très parcimonieusement, avant. Elle savait très bien pourquoi, du reste. C'est que, à chacun de ces jeunes visages basanés entrevus venait s'en substituer un autre, plus ancien, un peu plus âgé. Celui de l'homme qui avait fait d'elle ce qu'elle avait toujours souhaité être...

Le soir commençait d'obscurcir le boulevard Diderot. Il était près de neuf heures. Emeline réalisa qu'à force de ne pas vouloir être en retard à son rendez-vous, elle était assez nettement en avance sur celui-ci, fixé à neuf heures et demie.

Or, à présent, elle se trouvait à moins de dix minutes, même en marchant de plus en plus lentement, de la courte avenue Dorian qui, longeant le lycée Arago, à gauche, joignait la rue de Picpus à la place de la Nation.

Emeline eut un instant la tentation de pousser jusqu'au grand bar qui marquait le coin de l'avenue et de la place, afin d'y avaler un whisky et d'y attendre l'heure prévue. Finalement, elle préféra y renoncer.

On ne passe jamais inaperçu, dans un bistrot, et surtout pas elle. Or, précisément ce soir, il lui importait beaucoup de ne pas se faire remarquer.

Tournant le coin de la rue de Picpus, Emeline Gracian constata avec satisfaction qu'à cette heure-ci l'avenue était déserte, et que nul habitant ou visiteur n'entrait ni ne sortait des immeubles bourgeois datant de la fin du XIX^e ou du début du XX^e siècle, qui occupaient le côté droit de l'artère rectiligne, bordé par une contre-allée.

Il n'était que neuf heures dix lorsque la jeune femme rousse arriva à hauteur du numéro où avait été fixé son rendez-vous. Elle faillit le dépasser et continuer sa marche, afin de laisser au temps celui de s'écouler.

Mais, elle se ravisa : une jeune femme aussi repérable qu'elle arpentant ce trottoir désert, dans un sens puis dans l'autre, cela pouvait attirer l'attention d'un curieux embusqué derrière sa fenêtre. Déjà qu'elle regrettait de n'avoir pas dissimulé sa crinière incendiaire sous un foulard, pour davantage de discrétion...

Emeline haussa les épaules, rajusta machinalement la lanière de son sac sur son épaule nue et composa rapidement le code d'accès de l'immeuble. Après tout, qu'est-ce que cela pouvait faire qu'elle ait un gros quart d'heure d'avance sur le rendez-vous ? « Il » n'allait tout de même pas lui refuser sa porte pour ça, tout de même !

Un sourire froid, teinté d'une étrange tristesse, étira les lèvres brillantes d'Emeline, cependant qu'elle s'engouffrait dans le vaste hall de l'immeuble, silencieux et désert, prétentieusement décoré de marbres et de glaces.

Vu la manière dont il bavait en dévorant son corps de ses immondes yeux globuleux, deux jours plus tôt, il n'y avait aucun risque...

En repensant à ce regard qui l'avait littéralement violée, fouillée, Emeline fut prise d'un petit frisson de dégoût. Il lui avait fait penser à celui d'un

poisson mort.

Enfin, pas encore tout à fait mort...

Mais solidement ferré.

Ronald Sevillano inspecta rapidement le salon d'un œil critique, en frottant machinalement l'une contre l'autre ses mains osseuses, aux doigts trop courts, comme atrophiés dans le bout. Puis, un petit sourire de satisfaction étira ses lèvres minces, cependant qu'il passait sa main droite sur son crâne sphérique, méticuleusement rasé une heure plus tôt, brillant comme un globe terrestre qu'un dieu vindicatif eût débarrassé d'un souffle de tous ses continents, pour n'y laisser subsister que l'océan primitif.

Il avait disposé des bougies de différentes couleurs un peu partout dans la grande pièce carrée, aux plafonds ornés de moulures encrassées.

Les jeunes femmes adoraient les ambiances intimes, c'était bien connu. Et Ronald Sevillano ne voyait pas comment créer une « ambiance intime » autrement qu'avec des bougies. En fait, il ne s'était jamais vraiment posé la question.

Ce n'était pas trop son truc, les ambiances intimes.

Lui, l'essentiel de sa vie, lorsqu'il n'était pas au collège où il enseignait la physique et la chimie, c'était sur internet qu'il la passait. Plus précisément sur son blog et sur ceux de ses amis qui, comme lui, ne trouvaient intérêt à rien hors de la politique, à discuter sans fin de la manière dont on allait faire chanter les lendemains socialistes.

Car Ronald Sevillano était très préoccupé du bonheur du peuple. Cet admirable altruisme, dont il admirait le reflet chaque matin dans sa glace, tandis qu'il passait la lame du rasoir sur son crâne dépoli, suffisait à remplir l'essentiel de ses journées – et parfois une partie de ses nuits.

Il arrivait à Ronald de rêver qu'une immense armée de blogueurs enthousiastes se soulevait en hurlant *L'Internationale* à pleines branchies, repoussait dans des profondeurs de catacombes la terrifiante dictature Sarkozyenne afin d'établir en France un éternel paradis ségoléniste, tel un Robin des Bois multicéphale, réinstallant sur le trône un Richard Cœur de Lion enjuponné.

Ronald Sevillano, en dépit de ses 36 ans, avait su rester très jeune d'esprit.

Cependant, lorsque l'avenir du monde daignait lui laisser un peu de répit, il lui arrivait de tourner ses regards vers les femmes du temps présent et d'en ressentir quelque remuement dans les profondeurs de son corps maigre et voûté.

C'est ainsi que, deux jours plus tôt, ses yeux globuleux et bleuâtres en étaient venus à se poser sur les pleins et les déliés du corps d'Emeline

Gracian.

Ronald consulta machinalement la pendulette posée sur le dessus de la cheminée, laquelle n'avait pas servi depuis la mort de sa mère, huit ans plus tôt.

Neuf heures dix. Encore vingt minutes à attendre. À condition, encore, que la sublime rousse ne soit pas en retard, comme le sont si souvent les femmes, en tout cas dans l'univers mental où se mouvait Ronald Sevillano.

Depuis quarante-huit heures qu'il y pensait, il ne parvenait pas encore à concevoir comment il avait eu la chance d'attirer l'attention de cette fille superbe, « bandante comme c'est pas permis », ainsi que l'avait noté Claude, assis en face de lui. Ronald aimait bien Claude, il appréciait sa conscience de classe à toute épreuve, mais il était souvent agacé de le voir consacrer autant d'énergie à sa vie sexuelle, au détriment de la lutte commune.

Mais, là, jetant un coup d'œil dans la grande salle du bar, il avait dû reconnaître que l'appréciation de Claude se justifiait pleinement : la rousse flamboyante, juchée sur un tabouret à l'extrémité du long comptoir « à l'ancienne », c'est-à-dire en imitation de zinc, était en effet superbe.

Et, en plus, elle semblait particulièrement intéressée par leur petit groupe, uniquement masculin, installé à gauche de la salle, à quelques mètres d'elle.

Une fois par mois, Ronald Sevillano et ses amis blogueurs sénestres se réunissaient dans ce café situé en bordure des Halles, afin de se fortifier mutuellement dans leur foi militante, comme de bons catholiques se rendent à la messe un dimanche sur deux ou sur trois, afin de retremper la leur.

Ils s'étaient baptisés les « contempteurs », et s'imaginaient facilement que les RG étaient sur les dents et que l'Élysée tremblait sur ses bases chaque fois qu'il leur prenait fantaisie de se réunir. Le vin rouge aidant, ils terminaient ces soirées dans une exaltation révolutionnaire proche de celle des décembristes dostoïevskiens. Puis, chacun repartait vers son petit deux-pièces, pour y rédiger une motion de synthèse blogosphérique.

Mais, quarante-huit heures plus tôt, à l'issue de la quatorzième « Agora des contempteurs » (ainsi appelaient-ils leurs petites assemblées), Ronald Sevillano n'était pas rentré chez lui. Aimanté par la cuisse savamment dénudée de la rousse au tabouret, il avait laissé filer les autres et s'était approché du bar, d'une démarche qu'il avait jugée subtilement nonchalante, mais qui avait failli faire pouffer Emeline Gracian, tant ces petits sautilllements de coq avouaient ingénument leur but ultime, dévoilaient toutes leurs arrière-pensées d'alcôve et de draps chiffonnés.

Ronald Sevillano consulta sa montre une nouvelle fois. Neuf heures treize. Il se dit qu'il ne tiendrait jamais vingt minutes de plus, si le temps s'obstinait à filer aussi lentement.

Soudain, il réalisa ce qui faisait défaut : la musique ! Bon sang, il avait failli oublier la musique ! Décidément, il manquait d'entraînement, pour ce

qui concerne les ambiances intimes et propices à l'épanouissement érotique...

Il se précipita en diagonale à travers le salon, faillit renverser le « guéridon de mamie » supportant une lampe en faïence de Gien, et atteignit la chaîne compacte sans autre dommage. Il glissa dans l'appareil un CD de Norah Jones et régla le son en mode sourdine. Lui-même n'écoutait jamais de musique, trouvant cela une perte de temps. De fait, il ne possédait qu'une vingtaine de disques, de genres très disparates, achetés de confiance sur la recommandation des uns ou des autres, et qu'il ne passait que lorsqu'il avait de la visite.

Il lui semblait que la voix de Norah Jones, qu'il trouvait sensuelle quand elle n'était qu'aseptisée, devait parfaitement convenir pour parachever une ambiance intime.

De fait, comme si la chanteuse avait eu le pouvoir qu'il lui prêtait, elle avait à peine commencé de susurrer lorsque retentit le carillon de la porte d'entrée.

Ronald tressaillit violemment des pieds à la tête, avec l'impression que son corps avait été relié directement au circuit électrique alimentant la sonnette. Il passa un doigt fébrile entre son col et sa pomme d'Adam un peu trop proéminente, ce qui l'aida à déglutir sa salive.

Pour recevoir dignement sa visiteuse, il s'était cru obligé de mettre une cravate, ce qu'il ne faisait quasiment jamais. Du coup, il se sentait mal à l'aise, aussi bien physiquement que moralement : il respirait mal et avait l'impression pénible d'avoir muté en homme de droite...

Il y eut un deuxième coup de carillon au moment où il posait sa main sur la poignée, ce qui eut pour effet de la lui faire retirer. Il prit une profonde inspiration et se décida à ouvrir la porte en grand, avec un peu trop de brusquerie.

Emeline Gracian était devant lui.

Ronald reçut comme un coup de point la vision de son corps sinueux, étroitement moulé par la petite robe verte découvrant un bon tiers de sa poitrine étonnamment ferme et haut placée, ainsi que l'essentiel de ses jambes nues. Durant une fraction de seconde, l'homme des bois remontant à la surface de son esprit, il eut envie de se ruer sur elle, de la plaquer contre le faux marbre du palier et de la prendre tout debout sans autres fioritures liminaires.

Il se souvint heureusement à temps que l'époque était révolue des « gros cons machistes », et que les femmes attendaient du respect et de la déférence, de la part des jeunes gens progressistes comme lui.

— Je suis ravi de vous voir, coassa-t-il, d'une voix qu'il eut peine à admettre comme sienne. Donnez-vous la peine d'entrer, je vous prie...

Il se rendit compte que ce genre de phrases désuètes lui allait aussi bien que la cravate qui enserrait son cou. De fait, il crut voir une petite lueur

d'amusement passer furtivement dans les étranges yeux de la jeune femme et il se mit à transpirer du front et des tempes.

Dans son trouble, il se précipita pour s'engouffrer dans le salon, réalisa qu'il aurait dû s'effacer devant elle, s'arrêta, voulut reculer pour réparer sa bétise, heurta sa poitrine du coude, bafouilla une excuse inaudible et, finalement, parce qu'il était coincé, pénétra en premier dans le salon, le visage écarlate et le crâne couvert d'une rosée exsudante, brûlante comme des gouttelettes d'acide.

Derrière lui, un peu décalée à droite, Emeline Gracian balaya la pièce d'un rapide coup d'œil semi-circulaire. De nouveau, un mince sourire froid étira ses lèvres. La musique langoureuse, les bougies parfumées, la bouteille de champagne attendant dans son seau, le sempiternel « livre d'art » négligemment abandonné sur le canapé : Ronald Sevillano avait fait les choses selon les règles les plus éprouvées, et confirmait donc pleinement ce qu'Emeline pensait qu'il était.

Un plouc.

Deux soirs plus tôt, dans le bar des Halles, elle n'avait eu aucun mal à lui faire gober la fascination qu'elle était censée avoir éprouvé envers lui en l'écoutant parler de politique « si brillamment et avec tant de force de conviction ». L'autre imbécile s'était rengorgé comme un petit coq. Il avait commencé par lui faire un exposé sur la situation catastrophique de la France depuis un an, durant lequel Emeline avait dû se verrouiller les mâchoires à double tour pour réussir à ne pas bâiller d'ennui.

Mais elle avait toujours été excellente comédienne.

Pendant qu'il parlait, elle avait scruté son visage anguleux avec une intensité que Ronald avait prise pour de l'admiration, et qui n'était qu'une répulsion qui cherchait désespérément à se dominer elle-même.

Et puis, il lui avait fallu faire un très gros effort pour faire se juxtaposer deux images violemment incompatibles à première vue. Celle de l'andouille pontifiante qui pérorait devant elle et celle d'un autre homme, beaucoup plus noir. Un homme qui avait les mêmes traits que celui-ci, mais qui en paraissait pourtant aussi éloigné que possible...

Au bout d'une vingtaine de minutes de ce laïus soporifique, Emeline avait décidé que cela suffisait. Emeline n'avait eu aucun mal à faire sauter Sevillano hors de son ornière politique, pour l'entraîner sur le terrain nettement plus mouvant, moins prévisible, du désir.

Terrain piégé, dangereux, qu'elle avait préparé spécialement pour lui.

Emeline fit glisser son gros sac de cuir de son épaule et le déposa à droite de la porte du salon. En touchant le sol il émit un cliquetis métallique bref qui fit imperceptiblement se froncer les sourcils de la jeune femme.

Mais Ronald, pataugeant dans des émotions violemment contradictoires, ne s'était aperçu de rien. Il tournait en rond sur lui-même, l'air égaré, ses yeux

globuleux comme prêts à jaillir hors de sa tête, visiblement incapable de trouver quelle attitude il devait adopter.

Emeline Gracian s'avisa que, comme l'appartement était situé au second étage, des promeneurs remontant l'avenue le long du lycée Arago pouvaient fort bien voir ce qui se passait à l'intérieur du salon. Elle marcha vers Ronald Sevillano et lui posa doucement la main sur l'avant-bras, ce qui le fit violemment sursauter.

— Vous devriez bien aller tirer les rideaux, murmura-t-elle, la tête légèrement inclinée sur son épaule droite. Ce serait tout de suite plus intime, vous ne trouvez pas ?

Intime ! Le mot fit à Ronald l'effet d'un verre d'eau froide en plein visage et il retrouva aussitôt quelques lambeaux de ses esprits. C'était cela, exactement cela : il devait créer à tout prix une ambiance intime...

— Oui, oui, bien sûr, vous avez raison ! s'empressa-t-il, d'une voix déjà plus ferme.

Il se précipita pour obéir à l'injonction d'Emeline. Temps qu'elle mit à profit pour s'installer confortablement à un bout du canapé très profond, en croisant haut les jambes.

Depuis qu'elle était entrée dans l'appartement, elle se sentait le cerveau aussi froid qu'une main de vieillard. Ce qu'elle s'appropriait à faire aurait normalement dû la dégoûter. Mais elle se sentait au-delà du dégoût. Son intelligence, sa volonté, son corps même : tout en elle était ramassé, concentré sur le seul objectif qu'elle s'était fixé, il y avait déjà si longtemps que cela lui paraissait être dans une autre vie.

Et, de fait, c'était bel et bien dans une autre vie... Et le projet qu'elle exécutait aujourd'hui avait été formé par une autre personne, qui était elle sans l'être encore...

Brusquement, une bouffée de haine l'envahit pour l'homme qui lui tournait le dos et elle eut envie de le forcer à la regarder afin de lui crier dès maintenant la vérité en pleine face. Elle se contint juste à temps.

Le moment n'était pas venu. Pas encore...

Ronald ajusta soigneusement les rideaux des deux hautes fenêtres et revint vers elle, un sourire mécanique plaqué sur son visage ruisselant de transpiration.

Avec un sourire trouble, Emeline tapota le canapé à côté d'elle du plat de la main :

— Venez donc vous asseoir : vous me donnez le tournis, à vous agiter comme ça !

Avec les mouvements saccadés d'un jouet téléguidé, Ronald s'avança vers le canapé, sur lequel il se laissa tomber un peu trop lourdement. Aussitôt, Emeline plaqua sa cuisse dénudée contre la sienne, et il se mit à trembler sans

parvenir à se contrôler.

Ronald Sevillano avait toujours eu du mal avec les femmes. Elles le mettaient mal à l'aise, le moindre de leurs regards lui faisait sentir tout le poids de son infériorité. Ou, du moins, de l'infériorité qu'il pensait avoir sur elles. Il avait la certitude, profondément ancrée, qu'elles possédaient les règles d'un jeu dont lui-même ignorerait toujours la règle.

De fait, il avait toujours vécu seul, se contentant de vagues aventures sans lendemain avec des filles rencontrées dans des réunions militantes. Rencontres le plus souvent décevantes à tout point de vue. Ces filles, enragées d'un monde meilleur, et qui le saoulaient de discours égalitaires et féministes (dont il devait bien s'avouer qu'il s'en moquait comme de l'an quarante), il se rendait compte très vite que, pour la plupart, elles ne pensaient qu'à trouver un homme capable d'aller féconder leurs ovules et de construire le nid destiné à leur future progéniture. Ce qui ne l'attirait pas le moins du monde.

Comme, par principe idéologique, Ronald se refusait à faire appel aux prostituées, le résultat était qu'il n'avait que très rarement l'occasion de se rouler dans les extases érotiques dont il rêvait confusément.

Mais, ce soir, il sentait que tout allait être différent. Cette Emeline, qui s'était pratiquement jetée dans ses bras, deux soirs plus tôt, il sentait qu'elle était faite pour lui. Et que, avec elle, tout allait se dérouler différemment, d'une manière simple, naturelle, comme allant de soi.

De fait, comme pour donner corps à ses rêveries fiévreuses, la capiteuse rousse venait de poser doucement sa main sur sa cuisse, tout en se tournant à demi vers lui, un sourire trouble sur ses lèvres brillantes.

Dans le mouvement qu'elle avait imprimé à son bassin, sa robe avait remonté sur ses cuisses, découvrant une étroite bande de l'étoffe verte de sa petite culotte. Dont Ronald eut bien du mal à détacher ses yeux globuleux.

— Tu es tout tendu, murmura Emeline, en faisant crisser ses ongles sur le tissu de son pantalon. Essaie de te détendre... je ne te veux que du bien, tu sais...

Le simple fait qu'elle passe brusquement au tutoiement suffit à déclencher du mouvement dans le slip de Sevillano. Il sentit son membre s'ériger et gonfler très vite. Son premier réflexe fut de ramener ses mains en haut de ses cuisses, afin de masquer la protubérance naissante. Mais Emeline l'en empêcha, lui saisissant le poignet d'un geste doux :

— Pourquoi te cacher ? souffla-t-elle, tout prêt de son oreille. Il n'y a pas de quoi avoir honte, au contraire ! Tu devrais savoir que les femmes adorent provoquer ce genre de réaction chez les hommes qui leur plaisent...

Ronald éprouva un choc au creux de la poitrine, comme si son cœur avait décidé de quitter sa cage thoracique pour aller refaire sa vie ailleurs.

Il lui plaisait ! Et dire qu'il avait failli ne pas oser l'inviter chez lui, l'autre soir ! Mentalement, il se traita de crétin, tellement, à présent, tout lui

paraissait limpide, entièrement sous son contrôle.

Du coup, Ronald se sentit des ardeurs conquérantes, une poussée de virilité tranquille. Il passa son bras autour des épaules dénudées d'Emeline et l'attira vers lui. Avec, tout de même, au profond de son cerveau en surchauffe, un reste de crainte qu'elle ne se raidisse et le repousse.

Non seulement Emeline ne se raidit pas, non seulement elle s'abandonna lascivement de tout son corps contre lui, mais, en plus, elle posa sa main sur la grosse bosse dure qui déformait à présent son pantalon.

Ronald émit un gémissement sourd lorsque les longs doigts de la jeune femme entreprirent de masser doucement sa verge gonflée, d'en éprouver la taille, le volume, la consistance avec des tâtonnements d'experte.

— Tu bandes bien, mon chéri... murmura-t-elle, en faisant sauter prestement deux des boutons de sa braguette. Et tu as une vraie queue de taureau !

Le mot « queue », franchissant le seuil de ces lèvres entrouvertes et légèrement humides, agit sur Sevillano comme une puissante déflagration.

Se vautrant à demi sur sa partenaire, la plaquant avec une fougue maladroite contre le dossier du canapé, il plongea sa main dans son décolleté et emprisonna l'un de ses seins, qu'il trouva étonnamment ferme – presque trop.

Emeline ne portant pas de soutien-gorge, il atteignit très vite le mamelon pleinement érigé, incroyablement dur lui aussi, et il entreprit de le faire rouler entre le pouce et l'index, arrachant un gémissement de plaisir à Emeline.

Gémissement que, s'il avait été un peu plus expert en ces matières, il aurait sûrement trouvé suspect parce que trop rapide et nettement surjoué.

C'était ainsi : dans le domaine du plaisir, Emeline Gracian n'avait jamais été une très bonne simulatrice...

Ronald eut littéralement le souffle coupé lorsque, ayant plongé sa main dans l'ouverture qu'elle venait de pratiquer, Emeline referma ses longs doigts fins autour de sa virilité tendue au maximum. Il crut qu'il allait jouir instantanément et il s'efforça, avec l'énergie du désespoir, de penser à autre chose afin de faire diversion.

Mais même l'évocation d'un Nicolas Sarkozy ricanant dans son fauteuil présidentiel ne parvint pas à amoindrir la transe érotique dans laquelle il se débattait. Alors, n'ayant guère d'autre solution, il choisit de s'y abandonner totalement – et advienne que pourra.

Il se jeta comme un affamé sur le corps pulpeux de sa partenaire, glissa son autre main sous sa robe, lui arracha littéralement sa culotte et plongea deux doigts dans le mystère touffu de son intimité.

Son égarement sensuel était tel qu'il ne pensa même pas à s'étonner de la trouver aussi sèche, malgré les témoignages d'excitation et de plaisir qu'elle

ne cessait de lui donner depuis quelques minutes.

Tout en se laissant complaisamment fouiller par les doigts masculins, Emeline se souleva légèrement du canapé, afin de pencher son visage vers la hampe virile qu'elle manipulait de ses doigts experts.

En raison de la nouvelle position de sa partenaire, Ronald parvint à glisser sa main plus avant, entre les fesses rondes et menues qui semblaient appeler la caresse.

Lorsqu'Emeline sentit le doigt de Sevillano forcer la porte étroite de son corps, elle faillit ruer, l'arracher d'elle et cracher au visage de l'homme qui venait de lui infliger ce traitement. Le mot de « viol » s'était aussitôt imposé à son esprit, et le brûlait comme si ses quatre lettres étaient de feu.

Mais elle parvint à se contenir, chassant très vite les images terribles, remontées brusquement d'un passé qu'elle voulait à toute force oublier.

Pour faire diversion, la jeune femme se pencha un peu plus vers son partenaire et engloutit lentement entre ses lèvres douces le membre palpitant qu'elle maintenait dressé vers elle.

À peine eut-elle le temps d'enrouler sa langue chaude et soyeuse autour du gland qu'Emeline eut la surprise de recevoir un puissant jet de semence qui jaillit contre son palais et inonda sa gorge, manquant de la faire s'étouffer.

Sans abandonner le membre qui continuait de se répandre dans sa bouche, accompagné par les râles extatiques de son propriétaire, Emeline se sentit gagnée par une violente contrariété, presque de la haine.

En jouissant trop vite, cet imbécile malfaisant risquait de foutre toute la suite de son plan par terre...

Néanmoins, elle décida de jouer le jeu jusqu'au bout, de rester dans son personnage. Lorsqu'elle sentit décroître la vigueur du sexe mâle entre ses lèvres, elle l'abandonna, se redressa, et regarda Sevillano en s'efforçant de faire passer dans son regard et son sourire autant de tendresse qu'elle ressentait de colère froide.

— Tu étais drôlement excité, dis donc... murmura-t-elle, en frottant sa poitrine contre son torse.

— Je... je suis désolé... bafouilla misérablement Ronald, furieux contre lui-même. Tu vas penser que je suis un gros nul et que je ne...

Emeline lui ferma la bouche d'un baiser rapide, puis elle murmura, tout en caressant son crâne poli, comme elle aurait flatté celui d'un chien :

— Je ne pense rien du tout ! Ou plutôt si : je pense que tu avais très envie de moi – ce qui est flatteur – et que, de toute façon, nous sommes loin d'avoir épuisé toutes les ressources de ce superbe engin !

Joignant le geste à la parole, elle avait de nouveau saisi entre ses doigts la verge assoupie de Sevillano pour lui imprimer un lent mouvement de va-et-vient.

— Et si on passait dans ta chambre ? suggéra-t-elle, en se penchant pour lui mordiller le lobe de l'oreille. On serait plus confortable, non ?

Elle n'attendit même pas la réponse pour se lever, aussitôt imitée par Ronald. Lequel remballa machinalement son outil pour l'instant hors service.

— C'est par là... bredouilla-t-il en passant devant Emeline pour se diriger vers l'entrée.

Malgré son trouble, il parut étonné de la voir saisir son gros sac de cuir au passage.

— Vous avez vraiment besoin de ça ? s'étonna-t-il, en désignant le sac d'un mouvement du menton.

— On ne sait jamais, se contenta de répondre la jeune femme, sans plus d'explication.

Ronald Sevillano était tellement déboussolé par ce qui lui arrivait qu'il ne remarqua pas que son ton de voix s'était brusquement fait plus froid, presque métallique. Et que ses yeux vairons ne souriaient plus.

La chambre se trouvait au bout d'un petit couloir assez sombre, où le papier peint vieillot montrait une sérieuse tendance à vouloir quitter les cloisons qu'il était censé dissimuler aux regards.

La pièce comportait en tout et pour tout un lit à deux places assez ancien, muni d'une tête et d'un pied à barreaux métalliques, un fauteuil imitation Louis XVI et une chaise supportant une petite pile de magazines.

À gauche, face à la fenêtre donnant sur un petit jardin intérieur, s'ouvrait la porte de la salle de bain attenante. C'est vers elle qu'Emeline se dirigea, après avoir déposé son sac tout près de la tête du lit. Avant de disparaître, elle se retourna vers Ronald, qui restait debout, les bras ballants :

— Déshabille-toi et allonge-toi sur le lit, mon chéri, murmura-t-elle en s'efforçant de rendre sa voix un peu plus rauque qu'elle n'était au naturel. J'en ai pour une minute...

Une fois dans la salle de bain, elle ouvrit le robinet du lavabo, se débarrassa de sa robe, puis de sa petite culotte, et attendit patiemment durant une trentaine de secondes, le temps qu'elle estimait nécessaire à Ronald Sevillano pour faire ce qu'elle lui avait demandé.

Lorsqu'elle pénétra de nouveau dans la chambre, elle le découvrit allongé sur le dos, les bras le long du corps, les jambes légèrement ouvertes.

Elle constata avec satisfaction que son sexe avait déjà retrouvé une partie de sa vaillance. Elle en ressentit même une certaine vanité.

Emeline avait beau ne pas perdre de vue la mission qu'elle s'était assignée, et qui entraînait maintenant dans sa phase la plus délicate, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une sorte de reconnaissance trouble envers un homme qui se mettait à bander pour elle...

D'autant que le simple fait de la découvrir entièrement nue avait suffi à

Sevillano pour être de nouveau en pleine érection. Il semblait particulièrement fasciné par le buisson écarlate et bouclé niché entre ses cuisses fuselées, et par son extraordinaire poitrine qui paraissait s'être soustraite à la loi de la pesanteur, tant elle se dressait avec arrogance, les mamelons tendus vers lui.

Il esquissa le mouvement de se lever, mais Emeline Gracian l'arrêta d'un geste :

— Ne bouge pas, mon chéri : c'est moi qui vais m'occuper de toi... murmura-t-elle en grimpant sur le lit. À présent, tu es mon esclave docile et soumis. Je le veux !

Sa voix s'était faite plus âpre sur les derniers mots, et Ronald sentit le frisson d'une excitation inconnue et troublante le parcourir de la tête aux pieds. Il se laissa retomber sur le couvre-lit, la respiration courte.

Emeline prit place au-dessus de lui, ses genoux de part et d'autre de ses épaules. Puis, le toisant de toute sa hauteur, elle fit lentement descendre son bassin vers son visage.

Lorsque le buisson ardent de l'intimité féminine ne fut plus qu'à quelques centimètres de lui, les yeux globuleux de Sevillano s'arrondirent de stupeur incrédule, en raison de ce qu'ils venaient de découvrir.

— Mais qu'est-ce que... Tu as un...

— Un pénis ? dit Emeline, avec un petit sourire ironique, coupant court à ses bafouillements. Mais non, voyons ! C'est une de mes particularités secrètes : mon clitoris est quatre ou cinq fois plus développé que celui des autres femmes. Ce qui permet de délicieuses fantaisies, tu vas voir...

Elle fit encore descendre son bassin vers sa bouche, et c'est d'une voix dure qu'elle lui ordonna :

— Suce-le ! Fais-le devenir dur !

Dompté, Ronald s'exécuta sans discuter. Plongeant ses lèvres avides au cœur de la toison flamboyante, remontant vers le haut de la corolle, il happa délicatement l'extraordinaire bourgeon de chair, de la taille et de la grosseur d'un capuchon de stylo. En même temps, il plaqua ses mains sur les fesses rondes de sa partenaire, afin de les pétrir à sa guise.

Il fut un peu surpris de sentir qu'Emeline les écartait sèchement de son corps.

— Tu n'as pas le droit de me toucher ! siffla-t-elle d'une voix vibrante.

Puis, se radoucissant aussitôt :

— Pas tout de suite en tout cas. Laisse-moi m'occuper de tout, mon gros chéri ! D'ailleurs, je sais comment t'empêcher de poser tes vilaines pattes sur moi...

Pliant souplement son corps, elle parvint à atteindre son sac posé près du lit, tout en gardant son sexe plaqué contre la bouche de Ronald, qui ne savait plus très bien où il en était, à force d'émotions nouvelles.

Il était tellement hors du temps, du monde et de lui-même qu'il ne songea même pas à s'étonner lorsqu'Emeline lui saisit les poignets et les fit se rejoindre derrière sa tête.

Il ne s'alarma pas davantage en entendant le cliquetis des menottes qui venaient de se refermer sur ses poignets, les attachants ensemble à l'un des barreaux du lit.

Il ne commença à trouver la situation un peu bizarre que lorsqu'Emeline lui échappa prestement et entreprit, avec la rapidité et l'adresse que donne seule l'habitude, d'attacher également ses pieds aux barreaux du lit.

— Mais... qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il, d'une voix où ne perçait pas encore la moindre inquiétude.

Emeline Gracian sourit à Ronald Sevillano. Et ce fut la lumière glaciale de ce sourire qui fit poindre un début d'angoisse dans son esprit.

— Je t'ai dit que tu n'aurais qu'à te laisser faire, murmura-t-elle, tout en fouillant dans son sac.

Lorsqu'il la vit en sortir un rouleau de film alimentaire transparent et souple, Ronaldo Sevillano commença à s'agiter dans ses liens, trouvant que la séance devenait de moins en moins à son goût.

Encore sous le coup de son excitation sexuelle, qui ne refluit que lentement, il n'était pas encore en état de se faire une idée claire de ce qui l'attendait.

Pourtant, les lueurs intenses qui crépitaient dans les étranges yeux d'Emeline auraient dû suffire à l'inquiéter.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que tu veux faire avec ce truc ? demanda-t-il, d'une voix devenue blanche.

— Tu vas le savoir très vite... mon chéri ! répondit-elle, en crachant littéralement les deux derniers mots.

Alors, le visage brusquement fermé, tel celui d'une statue antique chargée de maléfices, Emeline Gracian déroula une large bande de film et le tendit à bout de bras entre elle et son partenaire.

Un partenaire qui, sans bien le comprendre encore, venait de se transformer en victime.

CHAPITRE II



Lorsqu'il arriva devant le porche du 36 quai des Orfèvres, le commandant de police Boris Corentin, le meilleur élément des Affaires recommandées, la section reine de la Brigade mondaine, se dit qu'une pareille coïncidence n'était encore jamais arrivée.

À savoir se présenter au siège de la PJ exactement en même temps que le capitaine Aimé Brichot, son coéquipier de toujours, et que le lieutenant Géraldine Hébert, leur « supplétif » occasionnel.

Et, surtout, au moment précis où pénétrait sous le grand porche la Peugeot 607 avec chauffeur du commissaire Badolini, le patron de la Brigade. Lequel arrivait toujours avant ses subordonnés et partait après eux, au point que certains le soupçonnaient de bivouaquer dans son bureau.

— On se serait donné le mot, on n'aura pas pu faire aussi bien, nota Géraldine, en déposant deux bises sonores sur les joues de Corentin. Ça va, Grand chef ?

— Ça va, Petit bonhomme... Et toi ?

— Ça ira beaucoup mieux quand j'aurai fini de rédiger la saloperie de rapport que Tardet s'est arrangé pour me refiler avant de partir en congés ! grimaça la jolie rouquine frisée, en remontant ses petites lunettes rondes sur son nez retroussé.

Elle fit la bise à Aimé Brichot qui, une fois n'est pas coutume, arborait une mine particulièrement guillerette. Le soleil de mai, sans doute...

— Et vous, Mémé, ça a l'air d'aller aussi, non ? Vous rayonnez comme un jeune homme ?

— Je vous remercie pour le « comme » : je ne suis tout de même pas si vieux !

À l'arrivée de Géraldine Hébert aux Affaires recommandées, le climat entre Aimé Brichot et elle n'avait pas été tout de suite au beau fixe. Géraldine

avait été incorporée au service en tant qu'« électron libre », selon la formule de Badolini, signifiant qu'elle devait aider soit l'équipe de Corentin et Brichot, soit celle de Rabert et Tardet, selon les besoins des uns et des autres. Et Brichot avait ressenti tout de suite une certaine jalousie à voir cette jeune femme s'immiscer dans l'équipe parfaite qu'il formait avec Corentin depuis près de vingt ans.

Depuis, les choses s'étaient bien arrangées entre eux deux, la méfiance avait fait place à la cordialité, pour ne pas dire à une certaine forme de tendresse, presque paternelle de la part d'Aimé Brichot.

Il n'empêche que, entre eux, l'habitude étant prise, le voussoiement était resté, alors que, dès le début, Corentin et Géraldine s'étaient tutoyés naturellement.

— On va se prendre un jus, les garçons ? demanda la jeune femme. C'est ma tournanche !

Boris Corentin ouvrait déjà la bouche pour accepter, lorsque la silhouette sèche et fluette de Charlie Badolini se matérialisa soudain devant eux. Ses petits yeux surmontés de sourcils en broussailles allèrent rapidement de Boris Corentin à Aimé Brichot ; son air était sévère.

— Je vous attends tous les deux dans mon bureau d'ici dix minutes, dit-il de sa voix rendue sèche par des décennies de tabagisme hautement actif, et coupante par presque autant de commandement.

Sans attendre de réponse, il se dirigea à pas rapides vers l'escalier qui permettait d'accéder au deuxième étage, où se trouvaient les bureaux de la Brigade mondaine.

— Désolé, Petit bonhomme... commença Boris Corentin avec un sourire contrit.

— Mais Géraldine Hébert va devoir prendre son café toute seule ! enchaîna la jeune femme, en souriant elle aussi, ce qui fit apparaître la petite fossette de sa joue droite. Ça va, te fatigue pas, grand chef, j'ai compris ! Mais si je me fais enlever par un beau mâle au troquet, vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous, les garçons !

— Je prends le risque... fit Corentin, l'œil malicieux. Il me paraît jouable...

L'allusion était voilée, et néanmoins intelligible : Corentin et Brichot n'ignoraient rien, et depuis le début de leur collaboration, de l'homosexualité revendiquée de Géraldine Hébert. Ce qu'elle appelait elle-même sa « féminophilie », ayant horreur du terme de « lesbienne ».

Corentin suivit d'un œil vaguement rêveur la silhouette à la fois pulpeuse et élancée de leur jeune coéquipière, qui s'éloignait en direction de la brasserie du Palais, cinquante mètres plus loin, en direction du Châtelet. Puis, il se résigna à suivre Aimé Brichot, déjà dans l'escalier.

Lorsqu'il s'engouffra dans le bureau des Affaires recommandées, son coéquipier et ami de toujours était en train d'accrocher sa veste Prince-de-Galles à la patère, avec les gestes précautionneux, presque tendres, d'un grand couturier pour sa dernière création.

— La soirée fut bonne ? s'enquit-il, en se débarrassant à son tour de son blouson de toile légère.

— Routinière, répondit tranquillement Brichot, en mettant son ordinateur sous tension. Surveillance des devoirs des jumelles, un bon repas, une connerie à la télé et dodo. Et toi ?

— Pareil, sourit Boris Corentin. Moins les devoirs, le bon repas et la télé.

— Et tu as dormi... seul ? fit mine de s'étonner son ami, avec une pointe d'ironie, faisant allusion à la réputation de séducteur incorrigible que Corentin traînait derrière lui depuis des années, et tout à fait à juste titre.

— Oui, Mémé ! Figure-toi que ça m'arrive. Et que je m'en trouve fort bien... à condition que ça ne revienne pas trop souvent quand même !

Corentin consulta sa montre d'un coup d'œil :

— Allez, on y va, sinon Baba va encore nous faire la tronche et prétendre qu'on est *toujours* en retard...

Deux minutes plus tard, ils franchissaient la double porte capitonnée donnant accès au vaste bureau du commissaire divisionnaire, dont les hautes fenêtres donnaient sur le quai des Orfèvres et la Seine. Pour une fois, l'atmosphère n'était pas encore empuantie par la fumée des cigarettes brunes que Charlie Badolini fumait quasiment à la chaîne du matin au soir, au mépris des nouvelles lois anti-tabac dans les entreprises et les lieux publics :

— Asseyez-vous, messieurs, les invita le commissaire divisionnaire, occupé précisément à allumer sa première cigarette depuis son arrivée.

Corentin et Brichot prirent place dans les deux fauteuils de style Empire, réservés aux visiteurs de Charlie Badolini, aussi corse que son mobilier pouvait le laisser supposer. Ils croisèrent les jambes avec un ensemble parfait.

— J'ai reçu un appel de mon homologue du Ciat du 12^e arrondissement, m'avertissant qu'il venait de me passer un fax pouvant nous intéresser, dit-il en brandissant une feuille de papier dans sa main gauche. Je lui ai demandé de quoi il retournait et, effectivement, je lui ai aussitôt confirmé que nous étions intéressés...

— De quoi s'agit-il, patron ? s'enquit poliment Boris Corentin, en chassant une poussière invisible de sur son genou.

— D'un meurtre. La victime s'appelle Ronald Sevillano, il a été tué à son domicile de l'avenue Dorian, probablement hier soir, ou à la rigueur cette nuit.

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un rapide coup d'œil dubitatif. C'était bien joli, ça, un meurtre... mais ils n'étaient pas membres de

la Brigade criminelle, jusqu'à plus ample informé.

— Vous pouvez nous en dire un peu plus, patron ? suggéra Aimé Brichot, en lissant machinalement la pointe de sa moustache qui commençait à blanchir depuis quelque temps, à sa grande consternation.

— J'y viens, j'y viens ! répondit impatiemment Charlie Badolini, occupé à parcourir les notes inscrites sur le fax qu'il avait trouvé sur son bureau en arrivant.

Il releva la tête vers ses deux inspecteurs :

— Figurez-vous que ce Ronald Sevillano a été étouffé au moyen d'un film alimentaire et que, ensuite, son cadavre a été habillé en femme et soigneusement maquillé. Vous commencez à mieux me suivre, là ?

Cette fois, Boris Corentin et Aimé Brichot ne s'ennuyaient plus du tout. Ils avaient même l'air tout ce qu'il y a de plus excité par ce qu'ils venaient d'entendre.

— Bon sang ! jura sourdement Corentin. Le « tueur aux travestis » ! Il est donc revenu...

Quatre ans plus tôt, Rabert et Tardet avaient dû affronter un tueur de femmes. Il procédait chaque fois de la même manière. Après avoir eu des rapports sexuels avec sa future victime – rapports consentis dans un cas, viol dans les autres – il les étouffait au moyen d'un film alimentaire, ainsi que l'avaient prouvé les autopsies. Puis, il les revêtait de vêtements d'homme. Il poussait même le réalisme jusqu'à leur infliger une ou deux petites éraflures au visage, comme si ces « hommes » s'étaient coupés en se rasant. Sur le bord de la narine gauche de l'une des victimes, on avait même retrouvé une imperceptible trace de mousse à raser...

Les deux alter ego de Corentin et Brichot n'avaient pas tardé à obtenir des renseignements sur le meurtrier : un homme jeune, mince, au visage fin, de taille moyenne, les cheveux châains, « à la démarche légère » avait même précisé un de leurs nombreux témoins. À ce moment-là, Rabert et Tardet ne doutaient pas qu'ils allaient bientôt le coincer. Au prochain faux pas, il tomberait dans leurs filets.

Sauf qu'il n'y avait pas eu de « prochain ». Après sa troisième victime – celle qui avait eu des rapports sexuels consentants avec lui – le tueur avait brusquement cessé d'exercer ses macabres activités et s'était comme évanoui dans la nature.

Cela faisait quatre ans. L'affaire n'était pas classée, bien évidemment, mais elle était au point mort.

Et voilà que, soudain, elle paraissait ressurgir, après des années d'« hibernation ».

— Le tueur aux travestis, c'est vite dit, fit alors remarquer Aimé Brichot, qui aimait bien jouer les contradicteurs, la mouche du coche. Dans l'affaire

qu’avaient traitée Rabert et Tardet, il s’agissait de meurtres *de femmes*, qui étaient ensuite travesties en hommes : là, c’est exactement le contraire, si j’ai bien compris...

— Sans doute, Mémé, sans doute, murmura Boris Corentin en se frottant le menton. Mais il y a des contraires qui se ressemblent étrangement, non ?

— Le corps a été découvert il y a moins d’une heure, intervint Badolini, et il est toujours sur place. Vos confrères de l’Identité judiciaire doivent être à pied d’œuvre, ainsi, je suppose, que les gars de l’IML. Je vous conseillerais de vous y rendre sans trop tarder...

Un conseil du commissaire divisionnaire Badolini équivalant strictement à un ordre, Boris Corentin et Aimé Brichot s’empressèrent de quitter le bureau. Non sans avoir récupéré le fax envoyé par le commissariat du 12^e.

Une vingtaine de minutes plus tard, Boris Corentin garait leur Peugeot 307 de service sur le trottoir longeant le lycée Arago. Comme c’était les vacances scolaires de Pâques – ou plutôt « de printemps », comme on disait maintenant – ils ne risquaient pas de se faire crever les pneus ou arracher les rétroviseurs par quelques lycéens « farceurs »...

Deux policiers en uniforme filtraient les entrées et les sorties de l’immeuble concerné. Trois voitures étaient stationnées à la diable en travers du trottoir. Boris Corentin identifia l’une d’elles comme étant celle de l’IML.

Tout le monde semblait en effet déjà sur place, ainsi que l’avait supposé Charlie Badolini, on allait peut-être pouvoir gagner un peu de temps.

Corentin et Brichot exhibèrent leurs plaques de policiers aux deux plantons, qui rectifièrent instinctivement la position, avant de les laisser passer.

— C’est au second, commandant... précisa le plus jeune des deux, avec un certain empressement.

Ne l’aurait-il pas dit qu’ils s’en seraient bien aperçus tout seuls : la porte de l’un des deux appartements du palier était grand ouverte, un autre policier en uniforme se tenait devant. Et, à l’intérieur, on percevait l’agitation feutrée des gars de l’Identité judiciaire, occupés à relever tous les indices qui se présentaient à eux. Ou que, s’ils ne se présentaient pas d’eux-mêmes, ils allaient traquer là où ils se trouvaient.

Un homme d’une cinquantaine d’années, le visage rouge et transpirant, la bedaine en avant, se dirigea droit sur eux, la main tendue en avant :

— Commandant Corentin ? On m’a averti de votre arrivée. Capitaine Levasseur. Henri Levasseur !

Il avait annoncé ça exactement sur le ton que prenait Sean Connery pour dire : « *My name is Bond, James Bond* ». Au demeurant, il fit l’effet aux deux policiers de la Brigade mondaine d’un homme plutôt sympathique et qui, c’était appréciable, ne semblait pas du tout prendre ombrage de cet

empiétement sur son « territoire ».

Les trois hommes se serrèrent la main, après quoi Boris Corentin demanda au capitaine Levasseur :

— Vous nous faites un petit topo ?

— Ce sera assez rapidement fait, vu ce qu'on a, répondit le policier du 12^e arrondissement.

Il était doté d'une belle voix, grave, profonde, bien posée, qui s'accordait mal à son physique.

— On a été alerté à huit heures moins le quart par l'épicier de la rue de Picpus, poursuit Henri Levasseur. Ronald Sevillano était passé hier soir pour demander à ce qu'on lui monte un litre de lait frais et une baguette. Apparemment, c'était dans ses habitudes. Quand le fils de l'épicier en question est venu faire la livraison, personne n'a répondu. Son père a essayé de téléphoner, pas de réponse. Du coup, ça l'a inquiété, car, d'après lui, Sevillano était un type très fiable, ponctuel et tout. Du coup, il nous a appelés... et voilà.

— Les gars de l'IJ ont trouvé des trucs intéressants ? s'enquit Aimé Brichot.

Le capitaine fit la moue :

— Plusieurs séries d'empreintes, pour l'instant, ce qui ne veut pas dire grand-chose. Et aussi un cheveu de femme roux, sur le dossier du canapé. Ce qui ne veut pas dire grand-chose non plus, bien entendu. Vous voulez voir le corps ?

— Allons-y... soupira Corentin, en suivant Levasseur dans le petit couloir de droite.

Au fond s'ouvrait une porte, derrière laquelle on percevait une agitation feutrée. Lorsqu'ils la franchirent, Corentin et Brichot identifièrent immédiatement la silhouette courtaude et replète de l'homme occupé à examiner le visage du cadavre, allongé sur le lit dans la position roide d'un gisant de dalle funéraire.

Le docteur Flutiaux, de l'institut médico-légal, arborant son habituel visage rond et jovial, le cou sanglé de son éternel nœud papillon à gros pois.

En apercevant les deux inspecteurs, son sourire s'épanouit dans sa figure lunaire et ses petits yeux clairs se mirent à pétiller d'une sorte de malice enfantine.

— Les Dupondt ! s'exclama-t-il, en levant ses petits bras en V, tel un général de Gaulle qui aurait été lavé à l'eau trop chaude. On m'envoie la fine fleur de la police nationale, à ce que je vois ! Que dis-je, la fine fleur : la crème ! Le *top of the pops*, comme disait ma fille il y a quelques années ! Vraiment, c'est trop d'honneur, je suis bouleversé, là...

— Mémé, tu ne veux pas lui enlever les Duracell qu'il a dans le dos ?

soupira Corentin. Il me fatigue, *ton* toubib...

Mais, dans le coin de son œil, brillait une petite lueur amusée. Car, au fond, il aimait bien Flutiaux, et avait surtout beaucoup de respect pour ses qualités de médecin légiste.

L'attention des deux policiers se reporta sur le corps étendu sur le lit. Ils eurent le même petit sursaut de surprise. Le cadavre était indéniablement celui d'un homme. Mais il était vêtu d'un tailleur tout ce qu'il y avait de plus féminin et ses jambes étaient gainées de soie couleur chair.

— Et attention, hein ! intervint le docteur Flutiaux qui avait suivi la direction de leurs regards, c'est pas des vulgaires collants : des bas, messieurs ! D'authentiques bas, avec porte-jarretelles et tout le toutim. Plus une petite culotte en dentelle et le soutif assorti. L'assassin ne s'est pas moqué de sa victime. Et, moi, le boulot bien fait, la conscience professionnelle, je suis toujours admiratif. Pas vous ?

Sans prendre la peine de répondre à la provocation, Boris Corentin s'approcha du lit et se pencha sur le visage de feu Ronald Sevillano.

Comme Charlie Badolini le leur avait dit, le mort avait été soigneusement maquillé, avec beaucoup de goût.

— « Il » a même pris la peine de lui épiler les sourcils, leur indiqua Flutiaux, redevenu sérieux. Ce doit être un joli maniaque, votre bonhomme...

— Pourquoi bonhomme ? demanda soudain Boris Corentin, eh se redressant.

Le médecin légiste eut l'air surpris par la question, qu'il ne semblait pas s'être posée auparavant.

— Vous pensez qu'il pourrait s'agir d'une femme ? finit-il par demander, d'une voix dubitative.

— Pourquoi pas ? fit Aimé Brichot. Après tout, les gars de l'IJ ont bien trouvé un cheveu de femme roux, dans le salon, non ? Ce pourrait être elle...

— Mes hommes ont commencé les interrogatoires de proximité, indiqua alors le capitaine Levasseur, dans leur dos. Pour l'instant, c'est chou blanc : personne ne semble avoir rien vu ni entendu, hier soir. Pas plus dans les immeubles voisins que dans celui-ci. Mais on continue...

— Cela dit, je vois mal comment une femme aurait pu avoir assez de force pour immobiliser sa victime sur le lit et lui plaquer un film alimentaire sur le visage... Au fait, on est sûr qu'il s'agit bien d'un film alimentaire ?

Henri Levasseur brandit une petite pochette de plastique translucide, à l'intérieur de laquelle se trouvait un autre morceau de plastique, chiffonné :

— On l'a trouvé au pied du lit...

— Envoyez-le tout de suite au labo, s'il vous plaît, demanda Boris Corentin.

— Pour ce qui est de l'aspect « logistique » de l'affaire, intervint le

docteur Flutiaux, les marques rosâtres que la victime présente aux poignets et aux chevilles m'inclineraient à penser que l'assassin l'a attaché, ou plus exactement *menotté* au lit, avant de l'étouffer. Probablement sous couvert d'un jeu sexuel quelconque...

— À propos de sexe, fit Corentin : est-ce qu'il a eu des rapports avant sa mort ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? se rebiffa Flutiaux. Le photographe de l'IJ avait à peine fini de mitrailler que vous vous êtes pointés, la bouche en cœur. Nous n'avons même pas eu le temps de faire connaissance, ce sympathique jeune homme et moi !

— Eh bien, on le livre à vos instincts malsains ! plaisanta Boris. Tâchez d'en tirer quelque chose, et surtout de nous le faire savoir rapidement, toubib !

— On fera comme on pourra, mes maîtres, et ça prendra le temps nécessaire, ronchonna Flutiaux, dont le sourire démentait le ton de voix.

Boris Corentin et Aimé Brichot quittèrent la chambre pour remonter le couloir en direction de l'entrée. Ils furent rejoints par Henri Levasseur, sortant de ce qui semblait être un salon assez vaste et clair :

— J'ai oublié de vous dire un truc...

— Eh bien... allez-y !

— Sur la table du salon, on a trouvé deux flûtes et un seau à champagne contenant une bouteille non débouchée. Notre homme devait attendre quelqu'un.

— Finement observé ! ne put s'empêcher d'ironiser Brichot, qui s'en voulut aussitôt.

— Quelqu'un... ou même quelqu'une, murmura rêveusement Corentin, qui poursuivait son idée.

Soudain, il dépla à demi son bras droit et pointa son index par la porte ouverte du salon :

— Vous pouvez demander aux gars de l'IJ de nous débrancher ça ? On va l'embarquer...

« Ça », c'était l'ordinateur qu'il venait d'aviser, sur un petit bureau de bois disposé entre les deux hautes fenêtres donnant sur l'avenue.

— Très bien, commandant ! s'empressa Levasseur. Si vous voulez, je dis à mon homme de faction de vous le descendre jusqu'à votre voiture...

— Excellente idée ! approuva Corentin, en entraînant son coéquipier vers la porte de l'appartement.

Ils se turent durant le temps nécessaire à franchir les deux étages les séparant du trottoir. Chacun sachant que l'autre ruminait les mêmes pensées que lui.

— Tu crois vraiment qu'il pourrait s'agir d'une femme ? demanda

finalément Brichot, lorsqu'ils retrouvèrent le soleil clair de cette matinée de printemps.

— Et pourquoi pas ? Ce que je trouverais bizarre, c'est que notre « tueur aux travestis », après avoir assassiné trois femmes, s'octroie une pause de quatre ans pour se mettre ensuite à zigouiller des hommes. Pas toi ?

— Si, bien sûr... admit Aimé Brichot, en remontant machinalement ses lunettes de myope. Mais si c'est une autre personne, comment expliques-tu qu'elle puisse procéder exactement de la même manière ? Je te rappelle quand même que Rabert et Tardet, à l'époque, avaient pu s'arranger pour qu'aucun détail ne soit communiqué à la presse, quant au mode opératoire du tueur...

— Je sais, Mémé, soupira Boris Corentin, en tirant son paquet de cigarettes *ultra-light* de sa poche. Mais quelque chose me dit que, quand on aura trouvé cette réponse, précisément celle-là, on aura fait un grand pas en avant.

— Espérons qu'on ne sera pas au bord d'une falaise à ce moment-là, plaisanta Aimé Brichot.

— On est toujours plus ou moins au bord d'une falaise, conclut Boris Corentin.

CHAPITRE III



Un CD dans chaque main, Emeline Gracian hésita un court moment, entre

les Suites pour violoncelle seul de Bach et la sonate opus 106 « hammerklavier » de Beethoven, dans l'interprétation d'Emil Guilels.

Finalement, elle retrouva ses réflexes, oubliés depuis quelques années, et rangea Beethoven à sa place, pour conserver Bach, dont elle glissa le disque dans le logement idoine de sa chaîne compacte Bose.

Elle alla s'installer dans l'immense canapé arrondi qui occupait tout un angle du grand salon, dont les baies vitrées ouvraient sur un jardin intérieur aux proportions d'un petit parc, ceint de hauts murs de pierre blonde.

Emeline Gracian avait toujours vécu dans cet appartement du VII^e arrondissement, dans le quartier dit « des ministères ». Elle y était même née puisque sa mère, Clothilde, avait refusé tout net d'aller accoucher dans une clinique, fût-elle luxueuse, en raison de son dégoût de ce qu'elle appelait avec un souverain mépris « la promiscuité de l'espèce ».

Malgré les « dangers de complications » que n'avait pas manqué d'objecter le docteur Cotteau, médecin de la famille depuis un bon quart de siècle, Fabien Dubernet, le père de l'enfant à naître, avait comme d'habitude cédé au caprice de sa femme, laquelle avait donc accouché dans sa chambre. Là même où sa propre mère lui avait donné le jour, 28 ans auparavant.

Durant les quatre heures qu'avait duré la mise au monde d'Emeline, une ambulance suréquipée était restée stationnée dans la rue Saint-Dominique, devant l'hôtel particulier du XVII^e siècle dont l'appartement des Dubernet occupait tout le rez-de-chaussée et une grosse moitié du premier étage. Pour parer à toute « complication ».

Emeline ferma les yeux et laissa sa tête aller mollement sur son épaule gauche, dès que les accords graves et recueillis du violoncelle s'élevèrent dans la pièce, l'emplissant aussitôt, dans l'esprit de la jeune femme, de l'atmosphère douce et légèrement humide d'une chapelle déserte.

À la ligne mélodique puissante, sombre et pourtant caressante, venait s'ajouter, comme un second contrepoint, par l'une des baies entrouverte, le pizzicato des merles, des mésanges et de l'unique pinson qui avaient élu domicile dans le petit parc et ne le quittaient plus depuis des années, sans que l'on sache bien si cette sage immobilité avait accru leur longévité naturelle, ou si, plus simplement, les nichées successives étaient demeurées là, par fidélité à leur lignage, comme le faisaient depuis trois générations les habitants humains de l'hôtel.

Emeline sentit son corps se détendre, s'amollir, presque s'évaser ; et un sourire à peine perceptible, teinté d'une reconnaissance sans objet bien précis, étira ses lèvres, un peu trop rouges pour être tout à fait rassurantes.

Quand on venait de tuer un homme quelques heures plus tôt, seul Bach, jugeait-elle, était assez souverain pour vous restituer pleinement à vous-même.

Par moments, lorsque le violoncelle jouait *piano*, ou lorsqu'il se taisait

pour une ou deux secondes, Emeline percevait, au-dessus de sa tête, le frôlement sourd et diffus d'un va-et-vient, sons aussi délicieux à ses oreilles que ceux du violoncelle, mais d'une autre nature.

Car, au premier étage, juste au-dessus du salon d'apparat où elle se trouvait, c'était sa chambre et la grande salle de bain qui la jouxtait. Deux pièces entre lesquelles, depuis un petit moment, allait et venait Jean-Baptiste, qui, à sa demande, était venu passer la nuit avec elle rue « Saint-Do », comme Emeline disait lorsqu'elle était adolescente.

Depuis un an et demi qu'ils se connaissaient, Jean-Baptiste Bravo n'était pas venu coucher chez elle plus de deux ou trois fois. En général, c'était elle qui allait passer la nuit chez lui, dans son petit trois-pièces du boulevard Vincent-Auriol, dans le XIII^e arrondissement.

Mais, la veille, en quittant l'appartement de Ronald Sevillano, après avoir passé plus d'une demi-heure à maquiller et vêtir son cadavre, elle avait soudain senti un poids monstrueux s'abattre d'un coup sur sa poitrine, l'empêchant pratiquement de respirer.

Croyant s'en débarrasser par l'épuisement physique, Emeline avait commencé par marcher droit devant elle, à grandes enjambées régulières et un peu raides, sans même savoir où la dirigeaient ses pas d'automate.

Lorsqu'elle avait repris conscience, elle se trouvait à l'orée du bois de Vincennes, face à une allée en cul-de-sac où étaient garées près d'une dizaine de voitures, malgré l'heure déjà tardive. Aux appels de phares qui n'avaient pas tardé à cligner dans sa direction, elle avait réalisé que ces véhicules étaient tous occupés par un homme seul et qu'ils n'étaient pas venus là uniquement pour profiter du calme relatif du bois.

Ils la prenaient pour l'une des prostituées du lieu et lui signifiaient silencieusement, lumineusement, qu'ils étaient partants pour passer un moment avec elle, dans l'ombre complice des grands arbres.

Emeline avait fait demi-tour, rejoint les lumières et le bruit rassurant de l'avenue Daumesnil. De là, elle avait appelé Jean-Baptiste et lui avait demandé s'il voulait bien la rejoindre chez elle d'ici une petite heure. Bien qu'il fût plus de onze heures du soir, le jeune homme avait dit oui sans la moindre hésitation et sans poser de questions superflues...

À demi allongée sur le canapé, Emeline rouvrit les yeux, à un grondement plus rauque du violoncelle. Rassurée de se constater chez elle, comme un enfant s'éveillant d'un cauchemar reprend pied avec gratitude dans la réalité familière, elle referma ses paupières aussitôt.

Elle se disait souvent que Jean-Baptiste était ce qui lui était arrivé de mieux, dans la vie. Un vrai cadeau du Ciel, si elle avait pu croire à l'existence du Ciel.

Si sa vie avait été semblable à celle des autres jeunes femmes de son âge, aussi limpide, il est probable qu'ils auraient déjà décidé depuis un moment de

vivre ensemble. Parce que c'était le souhait exprimé par Jean-Baptiste et qu'Emeline elle-même, pour la toute première fois de son existence, en caressait l'idée avec plaisir.

Mais c'était trop tôt. Elle avait une tâche à accomplir, un travail à mener à bien. Ensuite...

Sans ouvrir les yeux, Emeline Gracian passa la main devant son visage, effleurant sa peau laiteuse, comme pour chasser les images qui dansaient à l'envers de ses paupières.

Ensuite, il lui faudrait sans doute encore un peu de temps, peut-être même beaucoup, elle n'avait aucun moyen de le savoir, avant de pouvoir mener la vie sans histoire d'une jeune femme ordinaire.

Elle n'était même pas sûre d'y parvenir jamais. Mais, depuis que Jean-Baptiste Bravo avait déboulé dans sa vie sans s'annoncer, elle avait envie d'essayer ; elle trouvait que cela valait la peine d'essayer. Même si, en même temps, cela lui faisait terriblement peur.

Bien qu'elle eût les yeux fermés, Emeline sentit une présence humaine, tout proche d'elle. Elle sourit avant de déclorer les paupières, sachant très bien que lorsqu'elle le ferait, ce serait pour découvrir la silhouette gigantesque et incroyablement massive d'Antoinette Figuier.

Effectivement, quand Emeline ouvrit enfin les yeux, la vieille dame était debout devant elle, immobile et lourde, enveloppée plutôt que vêtue de son éternelle robe de grosse laine grise, agrémentée, en haut, d'un petit col rond de dentelle écru. Elle portait un plateau d'argent, qui paraissait minuscule et si fragile, entre les deux battoirs qui lui servaient de mains.

— Je vous apporte votre thé, mon petiot... dit-elle, d'une voix étonnamment douce, presque fluette, par rapport à ce qu'on pouvait s'attendre, au vu de sa masse. Vous pensez que le jeune monsieur voudra déjeuner ?

Antoinette Figuier avait 71 ans. Clothilde d'Ambrezac, la mère d'Emeline, venait d'avoir un an lorsque ses parents avaient fait venir de sa Lozère natale cette jeune paysanne pour s'occuper de leur fille, destinée à rester unique. Antoinette en avait alors 16. Malgré sa timidité naturelle, elle avait été ravie de venir à Paris pour s'occuper de la fille des Maîtres. Ainsi continuait-on, à d'Ambrezac, par coutume ou paresse d'esprit, ou encore par méfiance instinctive de tout changement inopiné, de nommer les châtelains, même s'ils n'étaient plus maîtres de quoi que ce soit et ne venaient plus guère qu'une ou deux fois l'an dans leur château menaçant ruine.

Antoinette avait alors pensé que cet exil lui permettrait d'échapper aux moqueries grossières et cruelles que lui valait, de la part des garçons mais aussi des autres filles, son invraisemblable stature de colosse.

À seize ans, Antoinette Figuier (surnommée « le baobab » par les gamins de son bourg natal) avait déjà atteint sa taille adulte d'un mètre quatre-vingt-

quinze. Dans les trois ou quatre années suivantes, elle allait acquérir cette carrure qui faisait passer n'importe quel pilier de rugby pour un jeune mannequin « métro sexuel », et se stabiliser à un poids de cent trois kilos, qui ne devait plus jamais varier durant un demi-siècle.

Car, si le visage d'Antoinette s'était peu à peu creusé de rides, si ses cheveux naturellement ternes avaient accentué leur grisaille, elle était restée telle qu'en elle-même, et sans que l'éternité ne la change. Exactement comme le roc auquel elle faisait irrésistiblement penser.

Antoinette Figuiet avait vu juste sur un point : une fois à Paris, les garçons et les filles de son âge avaient en effet cessé de se moquer d'elle. Pour la simple raison qu'elle avait cessé de les fréquenter.

Pratiquement du jour au lendemain, de manière toute volontaire, elle était devenue l'esclave de Clothilde, cette petite fille d'un an que ses parents lui avaient confiée, précisément à elle, parce qu'elle était d'Ambrezac et qu'on connaissait sa famille. Toute la vie d'Antoinette s'était rassemblée, concentrée autour de l'enfant, rejetant dans les ténèbres extérieures tout ce qui était sans rapport avec elle.

Vingt-sept ans plus tard, lorsque Clothilde d'Ambrezac, devenue M^{me} Dubernet, avait à son tour eu un enfant, c'est tout naturellement qu'on l'avait confié aux bons soins d'Antoinette Figuiet. D'autant plus volontiers d'ailleurs qu'il était apparu dès la naissance que Clothilde n'avait pas la fibre maternelle très développée – une pure litote.

Antoinette Figuiet avait ainsi consacré toute sa vie à élever deux générations de la famille d'Ambrezac (car, pour elle, l'adjonction d'un Dubernet ne comptait absolument pour rien). Emeline devenue adolescente puis adulte, Antoinette Figuiet était restée au service de la famille, parce qu'elle n'avait nulle part où aller et parce que tout le monde s'était habitué à ce qu'elle soit là.

Elle occupait la même chambre de bonne, au quatrième, qu'à son arrivée à Paris, ayant toujours refusé de descendre s'installer dans l'une des chambres de l'immense appartement, ainsi que Fabien Dubernet le lui avait proposé à plusieurs reprises avec insistance.

C'est tout juste si elle avait consenti à ce qu'on lui installe des toilettes privées dans son « pigeonier », ainsi qu'elle désignait elle-même sa petite principauté sous les toits.

L'âge venant, et n'ayant plus d'enfant à s'occuper, Antoinette Figuiet avait peu à peu perdu l'habitude de parler. Même chez les commerçants du quartier, où elle continuait de se rendre chaque jour, elle communiquait davantage par gestes que par la parole. Elle passait pour un peu « à la masse » chez les plus jeunes d'entre eux. Ses seuls frais de conversations étaient pour son « petiot », ainsi qu'elle continuait d'appeler Emeline, comme elle le faisait depuis 28 ans.

Deux ans plus tôt, la jeune femme avait patiemment essayé de faire comprendre à sa vieille gouvernante qu'elle ne devait plus l'appeler ainsi, que cela risquait de lui valoir des ennuis si ça venait à se savoir.

Antoinette Figuiet avait acquiescé, mais elle avait continué imperturbablement à appeler Emeline « mon petiot ». Celle-ci s'était fait une raison, se disant que, après tout, cela n'avait pas grande importance, dans la mesure où la vieille Lozérienne ne parlait à personne d'autre qu'à elle.

— Je ne sais pas si Jean-Baptiste va vouloir déjeuner, finit par répondre Emeline, à la question de la gouvernante. Pourquoi ? C'est important ?

— Marché... répondit simplement Antoinette, aussi impassible qu'une tour de guet, bien que ses yeux clairs enveloppassent Emeline avec cette tendresse intense, presque inquiète dont elle ne se départait plus, depuis quatre ans.

— Eh bien ! vas-y, à ton marché ! sourit la jeune femme. Si le « jeune monsieur » se sent en appétit, je m'en occuperai moi-même, voilà tout !

Antoinette Figuiet posa le plateau sur la table basse, fit demi-tour et quitta le salon sans un mot superflu, aussi discrètement qu'elle y était entrée, chose remarquable compte tenu de son volume et de sa masse.

Emeline eut à peine le temps d'envoyer une giclée de citron dans sa tasse de porcelaine et d'y verser le thé brûlant, que la porte du salon se rouvrit, mais nettement plus bruyamment. La jeune femme sentit les battements de son cœur s'accélérer, en voyant Jean-Baptiste Bravo pénétrer dans le salon, grand sourire aux lèvres, et marcher vers elle à grandes enjambées.

— J'ai dormi comme un poupon ! annonça-t-il avec une sorte de fierté enfantine, en se laissant tomber dans le canapé, tout contre Emeline.

Il se pencha vers la jeune femme et, entourant ses épaules à demi dénudées de son bras droit, il la serra contre lui et plaqua ses lèvres sur les siennes.

Celles d'Emeline s'entrouvrirent et elle s'abandonna à l'étreinte de son amant. Comme quasiment à chaque fois qu'il la serrait ainsi contre lui, elle sentit les larmes lui venir aussitôt aux yeux et elle dut fermer vivement les paupières pour qu'il ne s'aperçoive de rien.

Une fois, il avait surpris ces larmes, dans un moment semblable à celui-ci, et, à la fois surpris et inquiet, lui avait demandé ce qui n'allait pas.

Elle n'avait pu que bafouiller que c'était à cause de l'excès de bonheur d'être dans ses bras, et Jean-Baptiste avait eu le bon goût de se contenter de cette réponse. Au grand soulagement d'Emeline qui ne se sentait pas capable de lui avouer la vraie raison de ses pleurs, même si, en effet, le bonheur d'avoir rencontré le jeune homme y entraînait pour une part.

Elle savait qu'un jour prochain, de plus en plus « prochain », elle devrait bien tout lui raconter. Pour crever l'abcès, pour dissiper les brouillards

mortifères, pour se soulager d'un poids insupportable ; pour savoir enfin si Jean-Baptiste était capable de l'aimer malgré tout, malgré *cela*.

Mais, toujours, Emeline remettait cette révélation à plus tard. Sous le mauvais prétexte qu'elle devait d'abord terminer ce qu'elle avait entrepris. Et dont, à présent, elle commençait à entrevoir le terme.

Tandis qu'elle s'abandonnait dans ses bras, l'esprit ailleurs, Jean-Baptiste Bravo, prenant sa passivité pour un encouragement, avait glissé son autre main dans l'échancrure de son déshabillé de soie verte et caressait doucement ses seins, l'un après l'autre, jouant du bout des doigts avec leurs pointes perpétuellement érigées.

En même temps, il parcourait son cou, sa nuque et son épaule de petits baisers rapides, à peine effleurés, parfois ponctués d'une légère morsure.

— Tu es avec moi, mon amour ? murmura-t-il soudain à son oreille, en accentuant la pression de sa main sur le sein rond et incroyablement dur de sa maîtresse.

Il avait beau être sans cesse béat d'admiration et transi de passion en face d'elle, Jean-Baptiste avait fini par se rendre compte qu'Emeline restait singulièrement passive sous ses caresses, ce qui ne lui ressemblait guère.

La jeune femme rougit, comme si elle venait d'être prise en flagrant délit d'adultère. Afin de compenser à ses yeux ce que son amant avait pris pour de l'indifférence à son égard, elle se rua sur lui et l'embrassa avec une fougue telle que leurs dents s'entrechoquèrent.

En même temps, elle glissa ses longs doigts fins entre les pans du peignoir de son amant et les enroula autour de sa verge dure et frémissante. Aussitôt, selon un principe presque mécanique, elle sentit le désir monter en elle.

Elle n'avait jamais pu prendre un sexe en érection dans sa main sans en ressentir immédiatement un trouble délicieux, doublé d'une sorte de fierté presque enfantine.

Mettant fin au baiser, Emeline se laissa glisser le long du corps de Jean-Baptiste, jusqu'à ce que sa bouche arrive à hauteur de la hampe dressée vers son visage, de taille ordinaire mais de proportions et d'un modelé que la jeune femme jugeait absolument parfaits.

Après les avoir humectées du bout de la langue, elle fit coulisser ses lèvres le long de la tige de chair dure, les yeux mi-clos, avec un ronronnement de l'arrière-gorge.

Elle ne s'autorisa qu'une rapide caresse de la langue autour du champignon luisant et gonflé qui couronnait la colonne mâle, sachant à quel point Jean-Baptiste pouvait être « réactif » à ce genre d'attouchements, et surtout le matin au réveil.

Emeline se releva très vite et, d'un mouvement brusque des épaules, se débarrassa de son déshabillé, apparaissant intégralement nue, souriante de sa

beauté, aux yeux fixes et éperdus de son amant.

— Comme tu es belle ! souffla-t-il, avec, dans la voix, le même étonnement que s'il la découvrait, le regard rivé au buisson rouge et impeccablement taillé qui enflammait le bas de son ventre plat.

Jean-Baptiste glissa une main entre les jambes interminables d'Emeline et la laissa doucement remonter en direction de leur point de jonction. La jeune femme posa son pied gauche sur le bord du canapé, afin de s'offrir plus complaisamment à la caresse masculine.

Les doigts de Jean-Baptiste jouèrent durant quelques secondes à s'enrouler dans les poils écarlates et frisés de la toison intime, avant de se frayer doucement un chemin à l'intérieur du corps frémissant dressé devant lui.

Il trouva le sexe de sa compagne aussi « sec » que d'habitude. C'est l'une des particularités physiques d'Emeline qui l'avait surpris au début, pour ne pas dire contrarié, mais auxquelles, parce qu'il était réellement très amoureux d'elle, il s'était rapidement fait.

Elle ne « mouillait » jamais, même lorsqu'elle donnait les signes les plus visibles – et audibles -d'excitation. Et ce n'était pas sa seule étrangeté érotique. Il y avait aussi ce clitoris hypertrophié, dressé comme une verge miniature, que, parfois, bien que n'ayant aucun penchant homosexuel, Jean-Baptiste prenait délicatement entre ses lèvres, pour le sucer comme il s'imaginait qu'on le faisait avec un phallus. Il y avait d'autres choses encore...

Soudain, le visage en feu, Emeline saisit le poignet de son amant pour l'éloigner de son ventre, et se laissa tomber à genoux sur le canapé.

— Mon amour... souffla-t-elle d'une voix plus rauque. J'ai envie que tu me prennes... *comme j'aime*...

Une ombre de déception passa fugitivement dans les yeux noisette de Jean-Baptiste Bravo. Il savait très bien ce que signifiait ce pudique « comme j'aime », sur lequel Emeline avait insisté. Cela désignait une pratique que, lui, au contraire d'elle, n'aimait qu'à demi.

Mais il se sentait incapable de résister à un désir d'Emeline. Surtout exprimé avec cette voix et ce regard-là...

Dès le début, elle l'avait honnêtement averti : elle n'avait jamais été capable d'éprouver un orgasme en faisant l'amour « par les voies naturelles ». Elle trouvait cela agréable, elle s'y prêtait volontiers, mais... sans plaisir fulgurant à la clé.

De fait, à chaque fois que Jean-Baptiste lui avait fait l'amour « normalement », elle avait voulu que ce soit en levrette, de façon à pouvoir se caresser le clitoris en même temps, afin de prendre son plaisir à l'unisson du sien. Clitoris qu'elle masturbait exactement comme s'il s'était agi d'un pénis miniaturisé...

En revanche, Emeline avait dûment signalé à son nouvel amant que la sodomie lui procurait des sensations inouïes et que c'était, de loin, ce qu'elle préférait dans l'amour. Ce qui était loin d'être le cas pour lui. Mais, encore une fois, il s'était d'entrée senti incapable de rien refuser à Emeline...

Celle-ci renversa son buste contre le dossier du canapé et, reins cambrés, tendit sa croupe menue en direction de son amant, debout derrière elle, verge pointée vers les fesses frémissantes de sa partenaire.

— Prends-moi fort... l'incita Emeline dans un souffle, sans tourner la tête vers lui.

Jean-Baptiste l'empoigna par ses hanches étroites ; son sexe dur entra tout naturellement en contact avec le petit anneau plissé qui n'attendait que lui. Le jeune homme avança le bassin. Le petit œillet de chair, dans un premier temps, parut vouloir résister à la pression qu'il lui infligeait. Emeline émit un petit gémissement, dont il aurait été difficile de démêler s'il exprimait l'impatience, la crainte, la souffrance ou le désir, voire une simple anticipation du plaisir attendu.

Agrippé aux hanches soyeuses de sa compagne, Jean-Baptiste accentua sa poussée. La porte étroite céda d'un coup et il se retrouva fiché jusqu'à la garde entre les reins d'Emeline, qui poussa un long feulement rauque, la tête rejetée en arrière et agitée de mouvements brusques qui faisaient voler sa flamboyante chevelure dans tous les sens, comme celle d'une Gorgone en pleine transe érotique.

Une fois de plus, malgré le plaisir qui montait rapidement en elle et menaçait de la submerger, Emeline sentit des larmes brûlantes venir inonder ses yeux.

Larmes arrachées par le bonheur de se sentir ainsi totalement prise par son jeune amant, investie de sa force mâle, pénétrée de son amour prêt à jaillir.

Mais larmes aussi, plus amères, provoquées par le lourd secret qu'Emeline tenait enfermé en elle depuis trop longtemps, et qui n'avait trouvé que ce moyen purement physiologique pour s'évader de sa prison de silence...

CHAPITRE IV



— Ce sont ces jeunes gens, là-bas, à la table du fond, juste après le flipper... répondit le vieux garçon de café souriant, à la question que venait de lui poser Boris Corentin.

Géraldine Hébert et lui découvrirent en effet, au fond de ce bar situé en bordure des Halles, en partie cachés par le billard électrique, deux types d'une trentaine d'années, l'un châtain, l'autre blond, assis l'un en face de l'autre à une table de quatre et parlant à voix basse, penchés au-dessus de leurs tasses à café qui semblaient vides.

Les deux policiers savaient, depuis environ deux heures, que l'un s'appelait Claude Dagroff et l'autre Gérard Le Trol, mais ils ne savaient pas, en revanche, qui était qui, ne les ayant encore jamais rencontrés.

En explorant les entrailles de l'ordinateur de Ronald Sevillano, Aimé Brichot et Boris Corentin n'avaient pas été très longs à le faire « parler ». Ils s'étaient tout de suite aperçus que la victime était très active dans le petit vase clos des blogueurs de gauche, des « contempteurs », comme ils s'étaient baptisés eux-mêmes.

Le blog de Sevillano s'appelait très explicitement, et avec prétention à l'humour, « Sarkozysme et forfaiture sont dans un bateau ». Très vite, Corentin et Brichot avaient compris que les activités « subversives » de Ronald Sevillano et des autres Contempteurs avec qui il était en liaison constante ne consistaient en rien d'autre qu'à épier les moindres faits, gestes et paroles du président de la République et à lui cogner sur la tête sans discernement ni effet – un peu comme, dans Astérix, le jeune barde lutécien martèle le crâne du colosse normand sans que celui-ci s'aperçoive de rien.

— Ça tournerait pas un peu en rond, des fois ? avait fait observer Aimé Brichot, que cette prose empesée et dégoulinant d'un sérieux emprunté avait rapidement lassé. Tu crois qu'ils arrivent à penser à autre chose qu'à Nicolas Sarkozy, par moments ?

— Fascination-répulsion, avait alors répliqué Boris Corentin, avec un petit sourire indulgent. U est le modèle détestable, le père que l'on croit haïr mais dont on adorerait attirer l'attention, fut-ce pour se voir infliger une fessée. En même temps, s'il vient à disparaître, ils se doutent bien qu'ils s'évanouiront avec lui. Ils sont liés, quoi qu'il arrive. C'est le moment culminant de leur existence : dans trente ans, ils emmerderont leurs petits-enfants avec le récit de leur « résistance » à eux...

— Tu deviendrais philosophe et penseur, sur tes vieux jours ? avait ironisé Aimé Brichot.

Au-delà de la phraséologie répétitive et puérile du blog de Sevillano, les deux policiers avaient surtout repéré qu'il semblait plus particulièrement lié avec un certain nombre de ses correspondants « contempteurs ».

Et, surtout, qu'ils avaient eu un rendez-vous « en vrai », quarante-huit heures avant que Ronald Sevillano ne se fasse assassiner.

Grâce aux adresses IP, et avec l'aide de leurs collègues spécialisés dans la lutte contre la délinquance informatique, ils n'avaient eu aucun mal à trouver les noms et les adresses des six blogueurs qui, ce soir-là, avaient rendez-vous avec Ronald Sevillano. Sur les six, trois étaient repartis aussitôt vers leurs provinces respectives, un était en voyage professionnel à l'étranger. C'est pourquoi Boris Corentin avait décidé de commencer par interroger les deux qui se trouvaient à Paris, Claude Dagroff et Gérard Le Trol, qui les attendaient en ce moment au fond du café *Le Cadran d'argent*.

Corentin aurait pu tout aussi bien convoquer les deux « contempteurs » au quai des Orfèvres, mais il avait trouvé plus habile de les rencontrer d'abord au café où avait eu lieu leur rendez-vous avec Sevillano, trois jours plus tôt.

Comme il avait chargé Aimé Brichot de coordonner et superviser l'enquête de voisinage aux abords du domicile de Sevillano, Boris Corentin avait embarqué avec lui une Géraldine Hébert ravie de faire équipe avec son « Grand chef »...

— Tu veux boire quoi, Petit bonhomme ? s'enquit Boris Corentin, en se tournant vers sa coéquipière.

Géraldine resta une seconde ou deux silencieuse, dubitative, puis murmura :

— En fait, j'hésite entre un chocolat chaud avec de la chantilly et une mousse...

— Ce n'est plus de l'hésitation, ça, c'est du grand écart ! sourit Corentin. Une bière, c'est une bonne idée, tiens !

— Va pour une bière aussi, alors...

Boris Corentin commanda deux demis au garçon qui venait de les renseigner en lui demandant de leur apporter les verres à la table qu'il leur avait désignée.

Table vers laquelle, leur commande passée, les deux policiers se dirigèrent ensuite.

Les deux blogueurs levèrent la tête en même temps. Le brun à cheveux bouclés détailla rapidement la silhouette de Géraldine Hébert de ses yeux noirs, et un sourire gourmand s'épanouit sur son visage un peu poupin.

Quant au blond, légèrement dégarni et affublé d'une ridicule queue-de-cheval, il arbora la mine fermée que se croient obligés de prendre les jeunes « rebelles » lorsqu'ils se trouvent avoir affaire à la police.

— Commandant Corentin, annonça Boris en leur présentant rapidement sa plaque de policier. Et voici ma coéquipière, le lieutenant Hébert...

Aussitôt, le garçon brun, plutôt petit mais râblé comme un taurillon de combat, bondit de sa chaise et tira celle qui était à côté, avec un rien de précipitation :

— Lieutenant, si vous voulez bien vous donner la peine... dit-il en prenant une voix comiquement charmeuse.

Géraldine le remercia d'un petit sourire, à peine ironique, et s'assit. Boris Corentin prit place en face d'elle et se tourna vers les deux blogueurs :

— Et si nous commençons par achever les présentations ? suggéra-t-il aimablement.

— Je suis Claude Dagroff, dit le petit brun, en s'adressant ostensiblement à Géraldine.

Puis, se tournant vers Corentin, comme pour lui signifier qu'il lui abandonnait son camarade :

— Et voici Gérard Le Trol, mon plus valeureux camarade de lutte anticapitaliste !

Il avait dit ça sur un ton emphatique, mais avec un petit pétilllement dans le regard, destiné sans doute à indiquer qu'il n'était pas dupe de lui-même.

— Le Trol... c'est un nom curieux pour un blogueur... ne put s'empêcher de noter Géraldine Hébert.

Elle savait que, dans la blogosphère, un intervenant anonyme et agressif arrivant sur un blog était appelé un troll, en référence aux petits lutins malfaisants de la mythologie Scandinave. Claude Dagroff se pencha vers elle comme pour une confidence, en réalité – Géraldine le comprit très bien -pour pouvoir entrer en contact physique avec elle.

— Il a toujours prétendu que c'est son vrai nom, mais personne n'a jamais réussi à voir ses papiers d'identité, chuchota-t-il sur le ton de la conspiration. Vous pourriez peut-être lui demander, d'ailleurs, puisque vous êtes fl... de la Grande Maison, comme vous dites !

Ces palinodies n'avaient absolument pas déridé Gérard Le Trol, soit qu'il n'appréciât pas que l'on plaisante sur son nom, soit qu'il considérât que parler avec des policiers revenait à pactiser avec le diable en personne.

Quoi qu'il en soit, Boris Corentin n'avait nullement l'intention d'entrer dans ce petit jeu. Il plongea son regard dans les yeux sombres du petit brun :

— Monsieur Dagroff, comme nous n'avons pas l'intention de trop vous faire perdre votre temps, peut-être pourrions-nous entrer dès à présent dans le vif du sujet : racontez-nous donc un peu comment s'est déroulée votre petite réunion d'il y a trois jours, ici même...

— Je suppose que tout ce qu'on va dire sera ensuite transmis aux renseignements généraux ? dit alors Gérard Le Trol, en prenant un petit air supérieur.

— Les Renseignements généraux ont autre chose à faire que de s'occuper de gamineries de ce genre ! le rembarra sèchement Géraldine Hébert. Et nous aussi...

Le Trol faillit dire quelque chose, puis se ravisa et s'enferma dans un mutisme qui se voulait dédaigneux. Quant à Claude Dagroff, que Boris Corentin observait du coin de l'œil, il paraissait tiraillé entre son devoir (se montrer « solidaire » de son camarade envoyé dans les cordes) et son désir (créer une complicité avec Géraldine). Ne parvenant à se décider entre les deux, il botta en touche et choisit de répondre à la question posée par Corentin.

— C'était une soirée ordinaire, dit-il avec un léger haussement d'épaules. On a discuté des actions à mener, de la manière de relayer les propositions du Parti socialiste en vue du futur congrès, de la manière d'attaquer plus efficacement le gouvernement de guignols fascistes qui mène la France à la ruine, des choses comme ça, voyez.

— La routine, quoi... ne put s'empêcher de glisser Géraldine, nettement ironique.

Dagroff dut faire un petit effort sur lui-même pour prendre la remarque avec le sourire. Ce qu'il ne fallait pas faire, tout de même, pour essayer de se placer auprès d'une fille ! Une fliquette, en plus...

— Est-ce que Ronald Sevillano vous a semblé différent des autres fois ? demanda Boris Corentin.

Les deux autres eurent un léger sursaut, et Claude Dagroff questionna :

— Ronald ? Pourquoi vous nous demandez ça ? Il a fait quelque chose ?

Au téléphone, Corentin n'avait pas parlé de lui aux deux blogueurs et il s'était montré aussi évasif que possible, quant à la raison pour laquelle il souhaitait les rencontrer. Lorsque Gérard Le Trol s'était fait tirer l'oreille, Boris s'était contenté de laisser planer une vague menace sur leur petit groupe, afin de le décider à se montrer conciliant.

Mais, maintenant, il allait bien falloir leur dire la vérité. D'autant que, en les déstabilisants, cela pouvait éventuellement permettre d'apprendre des choses qu'ils n'auraient pas lâchées autrement.

— Il n'a rien fait : on lui a fait... murmura Géraldine Hébert, qui avait parfaitement compris le regard de Corentin.

— On lui a fait quoi ? demandèrent les deux blogueurs avec un ensemble parfait.

— Votre ami Ronald Sevillano a été assassiné, la nuit dernière, à son domicile. On l'a étouffé avec du film alimentaire, laissa tomber Corentin, d'une voix égale, tout en guettant la réaction des deux autres.

Claude Dagroff devint affreusement pâle d'un coup, tandis que Gérard Le Trol se mordait violemment la lèvre inférieure, pour se forcer à demeurer impassible.

— Ronald... C'est pas possible... bafouilla Dagroff, qui ne songeait plus du tout à draguer sa voisine.

— C'est pour ça qu'il n'était plus sur les blogs, depuis hier soir... ajouta Le Trol, d'une voix plus maîtresse d'elle-même et avec une logique imparable.

— Mais enfin qui, bordel ? demanda Dagroff, sans prendre la peine de préciser davantage le sens de sa question, ce qui était en effet inutile.

— C'est justement ce que nous sommes chargés de découvrir, le lieutenant Hébert et moi-même, répondit Corentin, sur un ton légèrement plus impatient et sec. Vous nous y aideriez peut-être en répondant à ma question : est-ce que, il y a trois jours, Ronald Sevillano vous aurait dit quelque chose de spécial ? Est-ce qu'il avait l'air comme d'habitude ou non ? Des choses de ce genre, vous voyez...

À ce moment, Boris Corentin surprit un bref échange de regards entre les deux blogueurs. Et il eut la nette impression que Gérard Le Trol intimait silencieusement à son compagnon l'ordre de se taire.

— Non... non... il... était comme d'habitude... bafouilla Claude Dagroff, qui aurait fait, de toute évidence, un bien piètre comédien.

Boris Corentin sentit brusquement l'énervement le gagner. Repoussant sa chaise, il se leva, provoquant un mouvement de recul chez les deux hommes et un froncement de sourcil chez sa coéquipière.

— Bien, puisque je vois que l'humeur n'est ni à la conversation, ni à la franchise, nous reprendrons cet entretien d'ici un jour ou deux.

Il se tourna vers Géraldine Hébert et lui dit, avec un sérieux imperturbable :

— Lieutenant, faites-moi penser, quand nous serons de retour au quai des Orfèvres, à demander au juge d'instruction une convocation officielle pour ces deux jeunes gens...

Dagroff se mit à pâlir derechef :

— Une... une convocation ? Vous allez nous envoyer une convocation officielle chez nous ?

— Mais pourquoi pas ? fit gaiement Corentin.

Mais ce fut finalement Géraldine Hébert qui eut l'idée de génie, parce qu'elle connaissait un peu l'univers des blogs et qu'elle savait que les blogueurs étaient souvent des paranoïaques de l'anonymat.

— Chez vous... ou à votre lieu de travail, cela dépend, dit-elle d'une voix douceuse, mais avec un grand sourire. Elle vous sera remise en main propre par deux motards en uniformes et en gants blancs, comme le veut la loi...

Loi qu'elle venait de « bidouiller » pour le plaisir, mais qui produisit son petit effet : Claude Dagroff avait viré du pâlichon au verdâtre.

Boris Corentin avait déjà fait un pas en direction de la sortie et Géraldine s'apprêtait à le suivre.

— Eh ! oh ! attendez ! se mit à brailler Dagroff. C'est peut-être pas la peine de faire tout ce cirque, la convocation, le truc du machin, alors qu'on peut régler ça ici et maintenant !

— Je ne vous le fais pas dire... répliqua Corentin en se rasseyant, aussitôt imité par Géraldine. Mais expliquez-nous plutôt ce que vous souhaitez « régler » : je croyais que vous n'aviez rien à ajouter...

Gérard Le Trol ne s'était pas départi une seule seconde de son attitude froidement dédaigneuse, laquelle était pourtant contredite par les gouttes de sueur qui perlaient à ses tempes précocement dégarnies.

Quant à Claude Dagroff, il avait dépouillé le « résistant antifasciste » en un clin d'œil, pour redevenir le petit jeune homme comme il faut, qui a peur d'avoir des ennuis avec la police même quand il n'a rien fait.

— Donc, il se serait tout de même passé quelque chose, ce soir où vous étiez ensemble, Ronald Sevillano et vous ? le relança Boris Corentin.

Dagroff eut une ultime hésitation, comme pour donner un dernier gage dérisoire à son amour-propre. Puis ses épaules s'affaissèrent et il laissa tomber :

— Il y avait une fille... au bar...

— Une fille ? releva Géraldine. Qu'est-ce que ça a de bizarre ? Une fille comment ?

— Comme vous...

— Comment ça : comme moi ?

— Non, je veux dire : rousse comme vous, rectifia Dagroff avec un petit sourire pâlot. Mais pas frisée, par contre...

— Et alors ? fit Corentin.

— Alors, c'est moi qui l'ai repérée. Parce que... Euh...

— Parce que vous aimez beaucoup les rousses, frisées ou pas, compléta ironiquement Corentin.

Les pommettes de Claude Dagroff s'empourprèrent légèrement et il glissa

un regard par en dessous à Géraldine, qui l'encouragea à poursuivre d'un petit sourire.

— Enfin, bref, je l'ai remarquée, parce qu'elle était gaul... enfin, elle était agréable à regarder. J'en ai fait la remarque à Ronald, qui a paru s'en fiche totalement. Il faut dire qu'en dehors de la politique, il ne s'intéresse pas à grand-chose, Ronald...

— Il ne *s'intéressait* pas à grand-chose, souligna Géraldine Hébert, un peu cruellement.

— Oui, pardon... Bref, c'est à peine s'il a jeté un regard à la fille en question.

— Sauf que... glissa Boris Corentin, que l'histoire commençait à intéresser vaguement.

— Eh bien, quand notre réunion a été terminée, Ronald a décidé qu'il restait ici pour rédiger « à chaud » son billet blog du lendemain matin. Comme il était venu avec son ordi portable, sur le coup ça ne m'a pas surpris. Mais, une fois dehors, je me suis dit que c'était la première fois qu'il faisait ça. Et, histoire de voir, je suis revenu jusqu'à la porte du bistrot.

— Et vous avez alors trouvé votre ami Ronald Sevillano en grande conversation avec la fille rousse du bar, dit tranquillement Boris Corentin.

— Comment vous le savez ?

— Ça tombe un peu sous le sens, répondit Géraldine à la place de son Grand chef. Elle était comment, cette fille : vous pouvez nous la décrire ?

Claude Dagroff se gratta le front avant de répondre :

— Ben... rousse, donc. Genre flamboyant, voyez ? De longs cheveux, très épais. Vachement bien foutue, de très longues jambes apparemment.

— Apparemment ? fit Corentin.

— Elle était assise sur l'un des tabourets, hein : c'est pas toujours facile de se rendre compte.

— Et c'est tout ?

— Il me semble, oui... fit Claude Dagroff en baissant la tête vers sa tasse vide.

— Elle avait un regard bizarre... dit alors Gérard Le Trol, dont c'était la première intervention.

Les deux policiers se tournèrent vers lui en même temps.

— Comment ça, bizarre ? demanda Géraldine.

Il y eut un moment de silence, finalement rompu par Claude Dagroff :

— Oui, Gérard a raison... Il y avait quelque chose de pas habituel, dans ses yeux... Peut-être qu'elle louchait, ou un truc du genre...

— Non, ce n'est pas ça du tout, trancha Le Trol, sur un ton catégorique, et légèrement dédaigneux pour son ami. En fait, elle avait des yeux *vairons* !

— Vairons ? fit Géraldine un peu bêtement.

— Cela veut dire de couleurs différentes, lui expliqua gentiment Boris Corentin.

— Oui, oui, je sais ! se hâta de dire Géraldine en se sentant rougir de son mensonge. Mais je voulais dire : de quelles couleurs étaient-ils ?

Gérard Le Trol prit le temps de la réflexion, avant de répondre, d'une voix toujours aussi monocorde, traînante et vaguement ennuyée :

— Je dirais : un bleu et un marron...

— Eh ben ! ricana Dagroff, un peu vexé de se voir voler la vedette. Pour un mec qui prétend ne pas s'intéresser aux filles, tu te poses là, enfoiré !

Gérard Le Trol ne daigna pas répondre. Il se tourna vers Boris Corentin :

— Cela vous suffit, comme signalement ? On pourra échapper à la corvée de la convocation ?

— Je crains que non, malheureusement... répondit calmement celui-ci, en soutenant son regard.

— Mais pourquoi ? cria presque Claude Dagroff. Ça commence à bien faire !

— Ça ne vous concernera pas, fit sèchement Corentin sans même lui accorder un regard. Puis, s'adressant de nouveau à Gérard Le Trol : nous allons avoir besoin de vous pour nous aider à dresser le portrait-robot de cette femme rousse.

— Ah... fit le blond à queue-de-cheval sans trop s'émouvoir. Et on ferait ça quand ?

— On ferait ça tout de suite, répondit Boris Corentin en se levant de sa chaise.

Il était un peu plus de six heures du soir lorsque Boris Corentin et Géraldine Hébert pénétrèrent dans le bureau des Affaires recommandées. Lequel était désert.

— Tiens ! Mémé n'est pas encore revenu... s'étonna Géraldine, en se débarrassant de sa veste légère pour l'accrocher à la patère.

— Je suppose qu'il ne devrait pas tarder... répondit Boris, l'esprit ailleurs.

Ils étaient revenus à pied des Halles, en compagnie de Gérard Le Trol, pas précisément ravi à la perspective de perdre sa soirée, mais comprenant qu'il n'était plus en position de refuser quoi que ce soit aux policiers.

Boris et Géraldine l'avaient conduit directement vers les bureaux où se tenaient les spécialistes des portraits-robots. Lesquels, bien entendu, n'étaient plus dessinés « à l'ancienne » mais réalisés en images de synthèse par ordinateur, grâce à un logiciel spécialement adapté à ce travail.

— Tu crois que ça sera prêt à temps ? demanda Géraldine, en s'asseyant derrière son bureau.

Sans qu'elle ait besoin de préciser davantage, Corentin comprit qu'elle faisait justement allusion au portrait-robot de la femme rousse, rencontrée par Ronald Sevillano au bar, après la réunion des « contempteurs ».

Dans un premier temps, il n'avait pas été question d'établir un portrait-robot tout de suite, malgré ce qu'il avait déclaré à Gérard Le Trol, à seule fin de le maintenir sous pression. Après tout, Sevillano pouvait avoir tenté de draguer cette fille, qu'il se soit planté et qu'ils se soient séparés pour ne plus se revoir. Ce sont des choses qui arrivent tous les jours.

Et quand bien même ils auraient couché ensemble et prévu de se revoir, cela ne faisait pas de cette femme une suspecte pour autant. Seulement...

Seulement, juste avant qu'ils ne quittent le bar, Boris Corentin avait senti une main se poser sur sa manche de blouson. C'était celle du garçon qui leur avait servi leurs bières, une demi-heure plus tôt.

— Je vous demande pardon, murmura-t-il après l'avoir entraîné un peu à l'écart, mais j'ai entendu ce que vous disiez sans le faire exprès...

« Sans le faire exprès, hein ? », songea Corentin en retenant un petit sourire sarcastique.

— Et alors ? fit-il sur un ton dégagé.

— Alors, l'autre soir, j'ai très bien entendu M. Ronald donner rendez-vous à cette fille chez lui... pour hier soir !

Là, Boris Corentin s'était dit que ça valait peut-être le coup de faire réaliser le portrait-robot sans plus attendre...

— C'est souvent assez long, si on veut obtenir quelque chose d'utilisable, finit-il par répondre à Géraldine Hébert. Et puis, ensuite, il nous faudra le feu vert du proc' pour que notre portrait soit diffusé à la télé et publié dans les journaux. Par conséquent, je crois que, pour demain, c'est râpé...

À ce moment, la porte du bureau s'ouvrit, pour laisser entrer un Aimé Brichot à la mine morose -celle du flic qui a passé sa journée à interroger des dizaines de personnes pour un résultat maigre, voire nul.

— Vous avez l'air crevé, Mémé... lui dit gentiment Géraldine. Crevé et déçu...

— C'est exactement ça, ma chère ! soupira Brichot, en se laissant tomber dans son fauteuil, sans même prendre la peine de se débarrasser de sa veste prince-de-galles, signe chez lui d'un désarroi certain.

— Ça n'a rien donné ? lui demanda Boris Corentin, avec un peu moins de sollicitude que leur coéquipière.

— Rien de chez rien ! confirma Aimé Brichot, tout en torturant sans s'en rendre compte la pointe de sa moustache. Personne n'a rien vu, personne n'a rien entendu ! À croire que Ronald Sevillano a été tué par un pur esprit. Le

seul témoignage, si on peut appeler ça comme ça, que j'ai obtenu, c'est celui du concierge du lycée Arago : il croit – je dis bien : il *croit* – avoir aperçu, vers neuf heures du soir, une femme rousse qui n'était pas du quartier et qu'il...

— Stop ! Mémé, l'interrompt Corentin : tu as bien dit une jeune femme rousse ?

— Non, j'ai dit « une femme rousse », rectifia Aimé Brichot : le concierge ne m'a pas précisé si elle était jeune ou vieille. Pourquoi ?

Ni Boris Corentin ni Géraldine Hébert ne répondirent tout de suite à leur collègue, échangeant d'abord entre eux un regard lourd de signification.

Il y avait évidemment de grandes chances pour que cette femme rousse aperçue par le concierge du lycée soit la même que celle draguée – avec succès, semblait-il – par Ronald Sevillano quarante-huit heures plus tôt.

Et qui serait donc venue le rejoindre chez lui, avenue Dorian, le soir même de sa mort.

CHAPITRE V



Luigi Palazzino n'en revenait pas de sa chance. Il avait beau faire des efforts surhumains pour regarder ailleurs, il ne parvenait pas à détacher ses petits yeux papillotants de la splendide rousse nonchalamment installée sur son canapé de velours miteux, à moins de deux mètres du fauteuil où il se

trouvait lui-même.

Il faut dire que ce n'est pas tous les jours qu'on voit atterrir comme par enchantement, dans son minuscule pavillon de banlieue, une aussi superbe femelle.

Et encore moins souvent que la femelle en question accepte de fort bonne grâce de ne garder que son soutien-gorge de dentelle noire et sa culotte assortie pour prendre le champagne en votre compagnie.

Luigi Palazzino, en tout cas, cela ne lui était encore jamais arrivé, en 32 ans d'existence.

De toute façon, quand il prenait la peine d'y réfléchir un peu, il devait bien s'avouer qu'il ne lui était pas arrivé grand-chose de folichon, au cours de ces 32 années.

Enfance banale et grise, scolarité ni bonne ni mauvaise, arrêt des études supérieures avant d'avoir pu décrocher un diplôme valant quelque chose sur le marché du travail, mariage aboutissant trois ans plus tard à un divorce, vie solitaire dans le pavillon acheté avec son ex, boulot sans intérêt dans un hypermarché de Gennevilliers.

Triste bilan, que Luigi Palazzino, petit-fils d'un maçon italien arrivé en France au début des années cinquante, évitait de faire trop souvent pour ne pas déprimer.

En plus, il estimait que la nature ne l'avait pas vraiment gâté. Il se trouvait trop grand et trop maigre, pas proportionné, en tout cas. Il savait qu'il n'était pas laid, mais c'était presque pire, à ses yeux : il était quelconque. Le genre d'homme que les femmes ne remarquent pas, s'il ne fait pas tout lui-même pour attirer leur attention.

Or, malgré son ascendance napolitaine, Luigi Palazzino avait horreur de se donner en spectacle.

C'est pour tout cela qu'il n'en revenait encore pas de la chance qu'il avait eue, la veille, peu avant six heures, lorsque, arrivant à la brasserie faisant face à la gare de Bois-Colombes, comme chaque soir, il était tombé sur cette splendide rousse, installée seule à une table donnant sur la place.

Il en revenait encore moins que ce soit elle qui ait attiré son attention et non l'inverse. À tel point que, la première fois qu'elle lui avait offert son sourire, il était resté impassible, persuadé qu'il était adressé à quelqu'un assis derrière lui et qu'il ne pouvait pas voir.

Mais, lorsqu'il s'était levé pour aller chercher un paquet de cigarettes au comptoir, il avait bien dû constater que la rousse et lui étaient les deux seuls consommateurs, dans cette partie de la salle oblongue.

Cinq minutes plus tard, alors qu'il venait de sortir pour fumer une cigarette sur le parvis de la gare, elle l'avait rejoint et lui avait demandé du feu.

Luigi avait alors été frappé par son étrange regard et il lui avait fallu plusieurs secondes avant de comprendre pourquoi il était si étrange : la rousse possédait des yeux de couleurs de différentes, des yeux vairons.

Un bleu, le droit, et un noisette, le gauche.

La conversation s'était engagée, sur son initiative à elle, et, une fois leurs cigarettes terminées, le reste avait suivi tout naturellement, comme dans un rêve...

Luigi souleva son verre de champagne – il ne possédait pas de flûtes... – à hauteur de ses yeux, en direction de la jeune femme, avant de le porter à ses lèvres.

Sans que ses yeux parviennent à se détacher de sa poitrine quasi nue, incroyablement ferme et ronde, aux mamelons qui semblaient en état de perpétuelle érection. Tout en buvant une gorgée du vin pétillant, pas tout à fait assez frais, il laissa son regard glisser le long du ventre plat, pour aller l'enfouir entre les cuisses longues et nerveuses, légèrement écartées. Il mourait d'envie de se laisser tomber à genoux et d'aller lui arracher sa petite culotte avec les dents, avant de plonger son visage au cœur de sa toison, qu'il espérait aussi flamboyante que la chevelure qui caressait ses épaules nues.

Tout avait été très vite et très simple. Dès son entrée dans le pavillon, Emeline – c'est ainsi qu'elle lui avait dit s'appeler – avait tout naturellement noué ses bras autour du cou de Luigi et avait pris l'initiative de leur premier baiser.

Elle n'avait pas du tout protesté lorsqu'il avait laissé ses mains descendre le long de son dos, pour venir pétrir sa croupe ronde, menue et très ferme.

Emeline l'avait tout de même repoussé gentiment, lorsqu'il avait essayé de fauiler ses doigts sous sa robe.

— Ne sois pas si pressé, on a toute la soirée devant nous... avait-elle murmuré, en pénétrant d'autorité dans le petit salon aux meubles vieillots et au papier peint hideux.

C'était une pièce que Chantal, son ex-femme, avait prévu de refaire entièrement, lorsqu'ils avaient acheté le pavillon. Mais elle avait fait ses valises avant d'avoir trouvé le temps, ou le courage, de s'y attaquer...

Là, debout devant le canapé, avec un naturel sidérant, Emeline avait fait passer sa robe pardessus sa tête, avant de prendre place, un grand sourire sur ses lèvres rouges :

— Je te plais, comme ça ? avait-elle demandé, d'une voix de petite fille perverse. Tu m'offres quelque chose à boire ? Tu as du champagne ? J'adore le champagne...

Luigi en avait. Il l'avait mis au frigo un peu trop tard, mais Emeline n'avait fait aucune remarque désagréable. Du reste, elle avait tout juste trempé ses lèvres dans le breuvage avant de reposer son verre sur la table basse,

faisait frissonner sa poitrine lorsqu'elle s'était penchée en avant.

Ayant vidé le sien avec une certaine nervosité, Luigi le reposa un peu trop violemment, à côté de celui d'Emeline. En se disant que, maintenant, ç'allait être à lui de prendre une initiative quelconque.

Sauf qu'il n'osait plus se lever de son fauteuil, à cause de la monstrueuse érection qu'il sentait jaillir de son ventre depuis cinq minutes, à lui en faire presque mal..

Mais, une fois de plus, il n'eut pas à se poser la question trop longtemps et fut tiré d'embarras par Emeline.

Sans cesser de lui sourire, la jeune femme venait de se laisser souplement et gracieusement tomber à genoux sur la moquette élimée et d'une affreuse couleur ocre.

Son étrange regard bicolore braqué dans le sien, Emeline s'avança jusqu'à Luigi. Saisissant ses genoux cagneux dans ses mains, elle lui écarta doucement les cuisses.

— Tu veux bien que je m'occupe gentiment de toi ? murmura-t-elle d'une voix tendre qui le fit frissonner des pieds à la tête. J'adore prendre les initiatives. Les hommes qui se laissent entièrement faire m'excitent beaucoup...

Luigi ne prit pas la peine de lui dire que ça l'arrangeait, vu que, avec les femmes, les initiatives n'étaient pas vraiment son point fort...

Il poussa un bref soupir rauque, lorsque les longs doigts fins s'insinuèrent dans l'ouverture du pantalon qu'ils venaient de dégrafer, et griffèrent doucement ses testicules durs à travers la fine étoffe de son slip.

Son sexe jaillit à l'air libre la seconde suivante, tel un ressort trop tendu et libéré d'un coup.

— Elle est très belle... souffla Emeline, en passant un petit bout de langue sur ses lèvres gonflées. Pas trop grosse, bien dure : juste comme j'aime...

Et, comme pour prouver qu'il ne s'agissait pas là de paroles en l'air, elle se pencha en avant et fit disparaître plus de la moitié de la verge frémissante à l'intérieur de sa bouche chaude et douce.

Emeline sentit le corps sec de son partenaire momentané (très momentané, même...) se tendre sous la caresse de sa langue, qu'elle enroulait voluptueusement autour du membre qui envahissait sa bouche.

Comme deux jours plus tôt, avec ce salopard de Ronald Sevillano, elle ne ressentait aucun dégoût. Même, elle était obligée de repenser sans cesse à ce qui s'était passé, des années auparavant, de revivre ce cauchemar aussi humiliant que douloureux, pour conserver intact son courage de mener sa « mission » à son terme.

Elle sentait que, dans d'autres circonstances, si la vie en avait décidé autrement, elle aurait pu prendre un certain plaisir à engloutir le membre dur

et gonflé de Luigi entre ses lèvres, à l'amener jusqu'à la jouissance par le simple pouvoir des caresses de sa langue.

Elle le sentait tellement bien que, pour ne pas prendre le risque de faiblir, elle décida de brusquer un peu les choses. De toute façon, après une telle entrée en matière, elle savait bien que Luigi Palazzino était désormais « à sa main ». Elle n'avait plus qu'à le guider jusqu'au lit.

Jusqu'à l'autel de son propre holocauste...

Emeline fit lentement ressortir de sa bouche, la verge palpitante, luisante de sa salive. Elle leva les yeux vers le visage empourpré de Luigi et lui sourit gentiment.

— J'ai envie que tu sois nu... murmura-t-elle, en creusant les reins pour faire saillir sa poitrine. Tu m'excites terriblement, tu sais ? J'ai envie de ta queue... Non, attends : laisse-moi faire ! Je t'ai dit que j'aimais les hommes passifs, non ?

Dompté, alors qu'il avait déjà commencé à déboutonner sa chemise, Luigi Palazzino laissa retomber ses bras de chaque côté de son corps. Et il laissa Emeline le dépouiller un à un de tous ses vêtements.

À chaque pièce d'étoffe dont elle le débarrassait, elle marquait une pause pour caresser et mordiller sa peau nue, tout en effleurant sa verge et ses testicules du bout de ses ongles acérés et peints en rouge sang.

À un moment, parce qu'elle s'était redressée tout près de lui, Luigi avança timidement une main en direction de sa poitrine, sans oser aller jusqu'à la toucher.

Elle lui avait dit qu'elle aimait les hommes passifs...

Mais elle l'encouragea avec un sourire prometteur :

— Tu peux y aller, tu sais ? J'aime qu'on me caresse les seins ! Prends les pointes entre tes doigts... Vas-y franchement, n'aie pas peur de me faire mal... Oui, comme ça, c'est divin ! Caresse mes fesses aussi !

Ce n'était plus une prière mais un ordre, donné d'un ton impérieux. Comme Luigi ne demandait que cela, il n'eut pas à se forcer pour y obéir.

Lorsqu'il fut entièrement nu, Emeline engloutit de nouveau son membre entre ses lèvres, presque par jeu, puisqu'elle l'abandonna aussitôt. S'étant remise debout, elle lui prit la main afin de l'inciter à se lever à son tour. Ce qu'il fit avec des mouvements de somnambule, incapable de sortir du monde des rêves où il était plongé.

Sans se douter qu'il s'apprêtait à passer sans solution de continuité de ce rêve érotique et sensuel inespéré à son tout dernier cauchemar...

— Tu me fais visiter ta chambre ? suggéra Emeline, d'une petite voix mutine.

Après avoir émis un bafouillis inintelligible en guise de réponse, Palazzino serra sa main dans la sienne et l'entraîna vers la pièce voisine qui,

au contraire du salon ouvrant sur la petite rue tranquille, donnait sur un minuscule jardin envahi d'herbes folles, d'orties et de fleurs de pissenlits.

Au passage, Emeline ramassa son grand sac de cuir, qu'elle avait posé à droite du canapé, en arrivant.

Ce sac qui contenait tout le matériel dont elle allait avoir besoin dans quelques minutes.

En arrivant dans la chambre, Emeline eut une moue contrariée, en découvrant que le lit ne comportait ni pied ni tête. C'est-à-dire rien à quoi attacher commodément ses deux paires de menottes.

Elle se reprit aussitôt, car Luigi, le sexe toujours tendu à l'horizontale, venait de se retourner vers elle. Et il ne s'agissait pas d'éveiller ses soupçons maintenant.

Les yeux d'Emeline se posèrent presque par inadvertance sur ce sexe roide pointé dans sa direction et oscillant lourdement, au gré des pulsations du sang qui s'y ruait par vagues successives. Elle fut très étonnée d'en ressentir une brusque chaleur agréable au creux du ventre.

Un petit sourire trouble étira ses lèvres pulpeuses. « Après tout, pourquoi pas ? » songea-t-elle. Le visage à la fois viril et encore un peu enfantin de Jean-Baptiste Bravo passa devant ses yeux, mais elle le chassa avec un peu d'agacement.

Elle ne lui avait pas encore fait vœu de fidélité, à sa connaissance, il n'allait pas commencer à jouer les mauvaises consciences, celui-là, non ?

De toute façon, plus les secondes défilaient et plus elle éprouvait l'envie de sentir cette verge épaisse et dure la dilater au plus secret d'elle-même. Alors, puisque Luigi était à sa merci, pourquoi ne pas profiter de lui ?

Et lui offrir, ce faisant, l'ultime plaisir de sa misérable et nuisible existence ?

— Allonge-toi sur le lit, on va jouer à un jeu... murmura Emeline, avec un sourire engageant.

— Quel jeu ? demanda Palazzino, en prenant la position qui venait de lui être réclamée.

— Celui du prisonnier et de la geôlière nymphomane, répondit Emeline, en brandissant le long fil de nylon qu'elle venait de sortir de son sac de cuir.

Elle vit une lueur vicieuse s'allumer dans les prunelles sombres de Luigi, et son sexe se gonfler encore davantage, sous la pression de cette excitation neuve.

— Le scénario est tout simple, reprit Emeline : tu es emprisonné parce que tu as violé une adolescente. Tu l'as même enculée, espèce de salaud ! À un moment, la porte s'ouvre, et tu vois entrer la gardienne – moi, donc. Normalement, elle est là uniquement pour t'apporter la soupe. Mais, en voyant ta grosse queue bien dure, ça la rend folle et elle profite de ce que tu es

attaché pour te violer à ton tour et s'empaler par le cul sur ton engin. Ça te branche, comme scénario ?

— C'est... Oui, c'est... enfin...

— Bon, silence, prisonnier ! siffla Emeline, en entrant dans la peau de son personnage. Tourne-toi sur le côté, maintenant : je vais t'attacher les mains et les pieds, conformément au règlement de la prison !

Docile, croyant toujours à un simple jeu érotique, Palazzino obéit avec empressement. Il ne fallut pas plus d'une minute à Emeline pour lui ramener les mains dans le dos, lui replier les jambes vers l'arrière et lier les quatre membres ensemble, à l'aide de son fil de nylon. Puis, elle fit rebasculer Luigi Palazzino sur le dos.

Du fait que ses genoux étaient pliés au maximum, ses pieds sous ses fesses, il avait une posture grotesque, avec son bassin surélevé et son sexe pointant vers le plafond.

Tellement grotesque que le brusque désir qui avait embrasé Emeline disparut aussi vite qu'il était venu. À présent, elle n'avait plus qu'une idée : en finir au plus vite, quitter cette maison, la rayer à jamais de sa mémoire, courir se laver l'esprit et le corps dans les bras rassurants de Jean-Baptiste.

— La... La position n'est pas tellement confortable, se plaignit Palazzino en réprimant une grimace.

Emeline plongea la main dans son sac, tout en ordonnant à son « prisonnier » :

— Ouvre la bouche !

— Mais, enfin... pourquoi ?

— C'est dans le scénario, lui asséna Emeline, cependant que ses doigts se refermaient, dans le sac, autour du chiffon de laine qu'elle y avait placé et le roulaient en boule. Ouvre la bouche, je te dis, sinon...

Complètement dépassé par ce qui lui arrivait, Luigi Palazzino fit ce qu'on lui demandait.

Aussitôt, d'un geste vif et précis, brutal aussi, Emeline lui enfonça le chiffon dans la bouche, en bourrant le plus profondément possible pour que, les mâchoires distendues, il ne puisse plus le recracher.

— Et voilà ! ricana-t-elle, en se redressant pour mieux contempler son œuvre.

À cet instant, Luigi Palazzino dut comprendre que quelque chose d'anormal était en train de se passer, car une lueur de panique dilata soudain ses pupilles.

— Tu te demandes ce qui se passe, hein ? gronda Emeline, d'une voix à peine reconnaissable. Tu étais parti pour t'envoyer en l'air et, là, tu te rends compte qu'il y a comme un léger malaise, non ?

Le plus étonnant est que, comme s'il avait été animé d'une vie autonome,

le sexe de l'homme ligoté était toujours en pleine érection.

Emeline s'assit près de lui, lui empoigna les testicules à pleine main et les tordit violemment. Palazzino eut une sorte de ruade sur le lit, et le résultat attendu ne se fit pas attendre : il se mit instantanément à débander.

La jeune femme eut un petit rire sec, sans joie. Durant quelques secondes, elle laissa ses doigts jouer négligemment avec ce sexe ramolli, recroquevillé sur lui-même, impropres à toute fonction sexuelle, misérable.

Puis, semblant revenir brusquement à elle et au moment présent, elle l'abandonna.

— Ça t'excitait, hein, l'idée que tu allais pouvoir m'enculer, espèce de porc ? reprit Emeline, de cette même voix sifflante et sèche. Tu aurais bien aimé visiter mon petit cul ! C'est curieux comme vous autres, les hommes, vous avez la mémoire peu fiable. Quand je pense que tu n'as même pas l'air de te souvenir *que tu m'as déjà enculée* ! Comment est-ce que tu t'en souviendrais, d'ailleurs, puisque tu n'as même pas été foutu de me reconnaître !

Dans les yeux de Palazzino, la panique avait cédé la place à une totale incompréhension.

— Il est vrai que j'ai pas mal changé, depuis notre première rencontre, soupira Emeline. Oui, oui, je vois bien, dans tes yeux que tu es certain de ne m'avoir jamais vue. Attends, je vais te rafraîchir un peu les souvenirs. Je vais te dire qui je suis...

Très lentement, comme pour jouir plus longtemps de ce moment délicieux pour elle, Emeline Gracian se pencha sur sa future (et très prochaine) victime. Approchant ses lèvres de son oreille droite, elle y chuchota un nom et un prénom, en détachant bien les syllabes, avant de se redresser, un étrange sourire sur les lèvres.

Le regard de Luigi Palazzino resta d'abord totalement vide, comme si les deux mots n'étaient pas encore parvenus à son cerveau. Puis, d'un coup, le voile qui recouvrait son esprit parut se déchirer.

Ses yeux s'écarquillèrent, sous la poussée interne d'une sorte d'horreur incrédule.

Son corps parut se tasser encore davantage sur lui-même, comme s'il cherchait à s'enfoncer à l'intérieur du matelas pour y disparaître tout à fait.

Lorsqu'Emeline Gracian brandit devant son nez le rouleau de film alimentaire qu'elle venait de sortir de son sac, elle constata que toute lumière venait de s'éteindre dans le regard de Luigi Palazzino.

Comme s'il avait compris qu'il était temps pour lui d'abandonner toute espérance.

CHAPITRE VI



Géraldine Hébert avait l'impression de flotter dans un rêve nimbé de mauve. Pourquoi mauve ? Elle n'aurait pas su le dire, c'était comme cela : cette couleur s'était imposée naturellement à son esprit, alors qu'elle n'était même pas tout à fait sûre d'être vraiment réveillée.

Son esprit avait accédé à la surface lumineuse de la conscience lorsque les lèvres veloutées et tièdes de Liselotte s'étaient emparées du mamelon de son sein droit, pour le téter doucement, tandis que ses mains parcouraient de caresses à peine effleurées les épaules, le cou, le ventre et les cuisses jointes de sa compagne.

À travers ses paupières à peine décloses, Géraldine pouvait voir filtrer les rayons obliques du soleil à travers les volets roulants. Elle les devinait plus qu'elle ne les voyait.

Un sourire étira légèrement ses lèvres pleines lorsque la bouche de sa compagne délaissa sa poitrine, pour descendre le long de son ventre, suivant un parcours erratique dicté par sa seule fantaisie amoureuse.

Continuant de simuler le sommeil, Géraldine replia l'une de ses jambes, afin de ménager aux lèvres de Liselotte un chemin vers le but de leur promenade.

Lorsque la langue de sa maîtresse débusqua enfin le petit bouton dur niché au sommet de sa corolle, la décharge électrique qui parcourut le corps de Géraldine Hébert se confondit exactement avec la sonnerie de son téléphone

portable, posé sur la table de chevet.

Elle ouvrit les yeux, tandis que Liselotte se redressait, le visage rose d'excitation et une lueur navrée dans ses yeux d'un bleu de cristal.

La belle Danoise connaissait suffisamment sa compagne pour savoir qu'elle ne laissait jamais un appel sans réponse, que la première sonnerie de son téléphone suffisait à refaire d'elle un policier sur le pied de guerre.

Effectivement, Géraldine Hébert se redressa, prit appui sur le coude gauche et attrapa son téléphone de la main droite, pour prendre la communication :

— Allô ? Oui, Grand chef, c'est moi : qui voudrais-tu que ce soit ? Non, non, j'étais réveillée. Enfin, bon...

— Enfin, bon, ça veut juste dire : enfin, bon ! Je ne vais quand même pas te raconter les détails de ma vie, si ? Bon, quelle *hure* il est, comme dirait un sanglier de mes amis ?

— [•••] ?[1]

— Seulement ?! On peut savoir pourquoi tu m'appelles à une heure pareille, grand chef ?

Le silence qui suivit fut plus long que les autres. Au fur et à mesure qu'il se prolongeait, Liselotte Faarup pouvait voir la mine de sa compagne devenir sérieuse, concentrée, et son regard émeraude acquérir une fixité sans objet particulier qu'elle connaissait bien.

— OK, Grand chef, finit par dire Géraldine. Le temps de passer sous la douche, de sauter dans une petite culotte et je vous rejoins !

Elle coupa la communication et se tourna vers Liselotte avec un petit sourire navré.

— Ne te fatigue pas, mon amour, j'ai compris ! dit celle-ci, avec cette petite pointe d'accent Scandinave qui, chaque fois ou presque, bouleversait Géraldine. Le beau mais exigeant Boris Corentin a besoin de toi immédiatement ! On peut savoir ce qu'il y a de si urgent, ou c'est secret ?

— Pas de secret pour toi... murmura Géraldine en caressant doucement le visage et les longs cheveux blonds de sa compagne. Il se trouve qu'il y a une petite heure, dans un pavillon de Bois-Colombes, nos chers collègues ont découvert le cadavre d'un homme.

— Étouffé avec du film alimentaire et travesti en femme ? demanda Liselotte Faarup, qui n'avait pas l'esprit dans sa poche, y compris au réveil.

— Exactement, ma belle ! répondit Géraldine Hébert en sautant hors du lit et en filant vers la salle de bain, attenante à la chambre « conjugale ».

— Je vous dépose là, Mademoiselle Géraldine, ça ira ? cria Jonathan Kepler, afin d'être entendu de la jeune femme derrière lui, malgré leurs deux

casques.

Alors qu'elle sortait de chez elle, Géraldine Hébert était tombée nez à nez avec Jonathan, son « futur mari » ainsi que le jeune homme en avait unilatéralement décidé dès leur première rencontre, un an et demi plus tôt.

Lorsqu'il avait appris de sa bouche qu'elle devait être à Bois-Colombes le plus rapidement possible, il lui avait aussitôt proposé de l'y déposer à moto, trop heureux de pouvoir rendre service à sa « promise »...

La rue Chefson étant en sens interdit, lorsqu'on y arrivait par la rue des Bourguignons, marquant la frontière entre Asnières et Bois-Colombes, Jonathan Kepler venait d'arrêter sa moto à l'entrée – ou plutôt à la sortie – de cette petite artère calme, rectiligne et résidentielle.

Géraldine descendit, ôta son casque, qu'elle tendit à Jonathan, secoua sa chevelure frisée pour la remettre en place et sourit au jeune homme blond :

— Ça ira parfaitement, tu es un amour...

— Je sais, répondit très sérieusement Jonathan, avant d'enclencher la première et de repartir vers le bas de la rue des Bourguignons.

Autour du pavillon de meulière de feu Luigi Palazzino, situé à peu près à mi-chemin des deux extrémités de la rue Chefson, régnait une agitation policière que les autres habitants de la rue épiaient derrière leurs rideaux, ou, pour les plus hardis, carrément depuis le trottoir.

Géraldine aperçut, sur le perron, Boris Corentin et Aimé Brichot en conversation avec un homme aux cheveux grisonnants, en qui elle devina tout de suite un policier. Effectivement, quand elle eut rejoint les trois hommes, il lui fut présenté comme étant le capitaine Jérôme Marchandeau, alors que son teint haut en couleur, remarqua-t-elle avec amusement, l'aurait plutôt désigné comme marchand de vin...

— Je ne t'attendais pas si vite, Petit bonhomme ! s'étonna Boris Corentin, tandis qu'ils pénétraient à l'intérieur du pavillon où, comme toujours en cas de meurtre, s'agitait le personnel de l'Identité judiciaire et de la police scientifique, tous en quête du moindre indice.

— Jonathan m'a amenée en moto, répondit Géraldine.

— M'a amenée À moto ! rectifia machinalement Aimé Brichot, qui avait pris cette habitude avec ses jumelles et avait du mal à s'en empêcher avec les autres.

— OK, Mémé : Jonathan m'a *apportée* à moto ! le charria Géraldine. Je dis « apportée » dans la mesure où, à l'arrière, je faisais le poids mort, n'est-ce pas...

— C'est malin... soupira Aimé Brichot, en suivant Boris Corentin qui traversait déjà le salon en direction de la chambre à coucher attenante.

Les trois policiers découvrirent le corps sans vie de Luigi Palazzino, étendu sur le lit, dans la position parfaitement droite d'un gisant.

Son assassin l'avait vêtu d'un débardeur à paillettes noir, et d'une minijupe de cuir rouge vif. De la jupe sortaient deux jambes gainées de bas résilles, rouges également. Le visage du mort était maquillé de façon outrancière, charbonneuse, comme celui d'une adolescente « gothique » s'apprêtant à se rendre en boîte un samedi soir.

Visiblement, l'intention de ridiculiser sa victime était manifeste chez le meurtrier. Alors que, trois jours plus tôt, Ronald Sevillano avait été, lui, travesti et maquillé de façon beaucoup plus sobre.

Est-ce que cela signifiait quelque chose ? Était-ce un message que l'assassin avait cherché à leur faire passer ? Une piste que la mystérieuse fille rousse – si c'était bien elle la coupable – avait souhaité leur indiquer ?

Autant de questions qui tournaient simultanément dans les cerveaux de Boris Corentin, Aimé Brichot et Géraldine Hébert, sans qu'ils aient besoin de parler.

— Flutiaux n'est pas là ? finit par s'étonner Géraldine, en regardant machinalement autour d'elle.

— J'ai appelé l'IML avant votre arrivée, répondit Aimé Brichot : on m'a dit qu'il était en route. Je pense qu'il ne devrait plus tarder maintenant...

Au moment où il disait cela, comme dans un ballet bien réglé, le médecin légiste fit son apparition, arborant ses inamovibles sourires joviaux et nœud papillon. Celui du jour était bleu marine à gros pois blancs.

La nouveauté est qu'il était escorté par une superbe créature d'environ 25 ou 27 ans, aux longs cheveux noirs tirés vers l'arrière, au regard sombre et brillant, à la bouche sensuelle, le tout surmontant un corps de star hollywoodienne, à l'époque où les stars hollywoodiennes n'arboraient pas la ligne anorexique des mannequins de haute couture.

— Ah ! je vois qu'on est venu en force, ce matin ! s'exclama le Dr Flutiaux, en écartant ses petits bras courtauds. Mademoiselle Hébert, mes hommages : votre lumineuse présence dans ce trio lui confère toute sa raison d'être !

— Bonjour, vieux phraseur... l'accueillit Boris Corentin, avec un rapide regard en coin vers la superbe brune qui restait silencieuse et comme indifférente à ce qui se passait autour d'elle. Vous faites les présentations ?

— J'en étais sûr ! se réjouit le médecin légiste. Toujours sur la brèche, hein, commandant ?

Puis, redevenant l'homme courtois, voire cérémonieux, qu'il était lorsqu'il ne plaisantait pas, Flutiaux se tourna vers la jeune femme et lui désigna les trois policiers :

— Ma chère, permettez-moi de vous présenter les plus beaux fleurons de la police française, j'irais jusqu'à dire les bijoux de sa couronne : le commandant Boris Corentin, le capitaine Aimé Brichot et le plus charmant

lieutenant qu'il m'ait été donné de rencontrer à ce jour : M^{lle} Géraldine Hébert !

Ensuite, s'adressant aux policiers et posant sa main sur l'avant-bras de son accompagnatrice :

— Mademoiselle, Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Claire Valdemar qui a obtenu brillamment son diplôme de médecin légiste et qui est en stage à l'IML pour les six prochains mois.

— Ainsi donc, nous aurons le plaisir de vous revoir, fit galamment Corentin en prenant dans la sienne la main qui se tendait vers lui.

Claire Valdemar daigna sourire et tout son visage s'en trouva comme illuminé. D'autant plus illuminé qu'il sembla à Corentin que les yeux qu'elle posait sur lui en lui serrant la main étaient tout sauf réfrigérants...

Le Dr Flutiaux n'avait pas attendu que les présentations soient terminées pour se diriger vers le lit et se pencher sur le corps dont il allait avoir la charge. Il fut rejoint très vite par Claire Valdemar, dont le sourire avait disparu pour faire place à une concentration toute professionnelle.

— Quelles observations liminaires êtes-vous en mesure de faire, Mademoiselle ? lui demanda Flutiaux, sur un ton d'où toute badinerie avait disparu.

La nouvelle stagiaire de l'IML prit tout son temps pour répondre, examinant le corps des pieds à la tête, s'approchant, se reculant, hochant parfois la tête.

— Elle est vachement bandante, non ? souffla Géraldine à l'oreille de Corentin.

— Elle est, confirma sobrement celui-ci, avec un petit sourire en coin.

— Tu comptes essayer de te la faire, Grand chef ? J'ai eu comme l'impression, au regard qu'elle te lançait, qu'elle serait pas opposée. Sur le principe, je veux dire...

— J'avais bien compris, Petit bonhomme, assura Corentin. Mais, si ça ne te fait rien, j'aimerais mieux débattre de la question avec moi-même, plutôt que de promulguer tout de suite un décret officiel...

— Qu'est-ce que tu peux être vieille France, par moments ! soupira Géraldine, en levant les yeux au plafond.

Elle se tut car la voix de Claire Valdemar, ferme, précise, apparemment dénuée d'émotion, se faisait entendre :

— Les lèvres légèrement cyanosées semblent indiquer que la mort a été provoquée par une asphyxie brutale. D'autre part, les fines marques rouges que l'on décèle aux deux poignets ainsi qu'aux chevilles montrent que la victime a dû être ligotée. Une observation plus précise sera nécessaire pour déterminer si les membres inférieurs et supérieurs ont été attachés ensemble ou séparément, deux à deux.

— Très bien ! déclara Flutiaux, ce qui eut pour effet de rosir les pommettes légèrement saillantes de la jeune femme.

Le médecin légiste se retourna vers les trois policiers, avec de nouveau son petit sourire goguenard aux lèvres :

— Dites, les fins limiers : vous devez vous douter que je ne peux rien vous dire de très précis en l'état actuel de nos observations ?

En clair, Flutiaux leur faisait aimablement comprendre qu'ils encombraient le paysage...

— Dans votre rapport concernant la mort de Ronald Sevillano, vous avez mentionné qu'il avait joui avant d'être tué, mais « hors rapport sexuel »... dit Boris Corentin.

— Exact ! confirma Flutiaux. Je n'ai relevé aucune trace de sécrétions vaginales ni de fèces. Donc, pas de pénétration « ordinaire » ni de sodomie.

— La bonne vieille branlette, quoi ! ne put s'empêcher de glisser Géraldine Hébert.

Vu le regard froid que Claire Valdemar posa sur elle, la jeune femme se dit que ce ne devait pas être le genre d'humour préféré de la doctoresse...

— Vous vous trompez, Mademoiselle Hébert, fit le docteur Flutiaux, sur un ton faussement sévère. Si vous aviez pris la peine d'étudier mon rapport d'autopsie, vous y auriez lu que j'ai relevé sur la verge d'infimes traces de salive séchée...

— Donc, pas de branlette, mais une petite pipe ! conclut nonchalamment Géraldine, exprès pour voir la réaction de Claire Valdemar.

Celle-ci, la première surprise passée, resta parfaitement impassible, comme si elle n'avait rien entendu. Ou, plutôt, comme si elle avait décidé de ne rien entendre.

— Essayez de nous boucler votre rapport d'ici ce soir, demanda Boris Corentin, avant de quitter la chambre, entraînant à sa suite ses deux coéquipiers.

— Ça devrait être jouable, l'assura Flutiaux. Tiens, je vous enverrai même M^{lle} Valdemar vous le remettre en mains propres. Ça lui fera l'occasion de se familiariser avec votre poulailler : je suppose que vous ne refuserez pas de lui servir de guide, n'est-ce pas ?

Avant de quitter la pièce à son tour, Géraldine Hébert nota que le visage de Claire s'était brusquement empourpré, à l'idée de cette « visite guidée ».

« Toi, ma belle, songea Géraldine en rejoignant les deux hommes dans le minuscule jardin du pavillon, tu as déjà parcouru une bonne moitié du chemin qui mène au lit du Grand chef ! »

Elle s'en voulut un peu de ressentir, au côté gauche de la poitrine, comme un léger pincement de jalousie.

— Je suppose qu'on fait quadriller le quartier par nos troupes afin de

savoir si quelqu'un n'aurait pas aperçu une jeune femme rousse dans les parages, entre hier soir et ce matin ? était en train de demander Aimé Brichot.

— Je ne te le fais pas dire, Mémé, répondit Corentin, après avoir allumé sa cigarette. Cela dit, je suis à peu près certain que nous avons affaire au même meurtrier, femme rousse ou pas femme rousse.

Géraldine Hébert se faufila entre les deux hommes afin de prendre sa part de la conversation :

— Au fait, on en est où, de cette histoire de portrait-robot ? Quand je suis partie, hier, il n'était toujours pas terminé, si je me souviens bien...

— Il l'a été peu de temps après, l'informa Corentin. Assez tôt pour être dans le Parisien et dans France-Soir de ce matin. Et, normalement, il doit être diffusé à la télé dans les journaux de la mi-journée...

— Espérons que ça nous donnera autre chose que trois cents fausses pistes... soupira Aimé Brichot.

Il se tourna vers Géraldine Hébert :

— Vous n'avez encore jamais eu droit à ça, le coup du portrait-robot, depuis que vous êtes à la brigade, si je ne me trompe ? lui demanda-t-il.

— Non, en effet...

— Vous allez comprendre votre – notre – douleur : du jour au lendemain, la moitié de la France va s'apercevoir qu'elle vient justement de croiser la femme qu'elle vient de voir sur son écran de télévision ! Et, ensuite, qui est-ce qui doit démonter une à une toutes ces pistes ne menant nulle part ?

— Nous, je suppose... fit Géraldine, que le pessimisme d'Aimé Brichot avait tendance à amuser.

— Tout juste !

— C'est un risque à courir, Mémé, et tu le sais très bien, répliqua Boris Corentin avec un peu d'impatience dans la voix. Là, en plus, on a quand même un gros atout de notre côté : les fameux yeux vairons de cette femme. Comme signe distinctif, on peut difficilement faire mieux, il me semble...

— À part une meurtrière cul-de-jatte, encore plus facilement repérable, plaisanta Géraldine, avant de redevenir sérieuse : bon, on fait quoi, en attendant ?

— On épluche minutieusement le passé de nos deux victimes masculines, afin de trouver leur point commun : je suis certain qu'il y en a un...

Il resta silencieux une seconde ou deux, avant d'ajouter :

— Et on ressort les dossiers des trois filles assassinées il y a quatre ans. Je ne vois pas du tout lequel pour l'instant, mais je suis presque sûr que ces deux séries de meurtres, en réalité n'en font qu'une...

CHAPITRE VII



Fahrana Al-Chahib ne put s'empêcher de sursauter, en entendant le bruit de la clé dans la serrure de la porte, faite de planches mal jointes.

Comme à chaque fois.

Cela faisait plus d'un an maintenant qu'elle était arrivée en France clandestinement, depuis son Maroc natal, et elle continuait d'avoir l'angoissante impression qu'à tout moment on allait venir la chercher pour la reconduire à Rabat, entre deux policiers français.

Son prénom avait beau signifier « Joyeuse » en arabe, la jeune femme de 23 ans avait du mal à le rester très longtemps, à cause de cette peur de la police qui ne la quittait pratiquement jamais. Sauf lorsque Driss était à côté d'elle. Alors, elle avait la certitude que plus rien de fâcheux ne pouvait lui arriver.

Et, justement, c'était lui qui rentrait.

Driss Khaleb avait 27 ans et c'était un vrai caïd, au moins aux yeux énamourés de Fahrana. Et dans le cadre somme toute restreint de la cité de Sevrans, Seine-Saint-Denis, où il était né et avait grandi tant bien que mal.

Il était marocain d'origine, comme elle, sauf que lui avait des papiers français en bonne et due forme. Tandis qu'elle n'avait rien, ce qui l'obligeait à faire très attention, à ne pas se faire remarquer, à éviter les voitures de police, etc.

Elle était ce que les Français appelaient bizarrement une « sans papiers »

et que, dans son pays et à peu près partout ailleurs, on eût appelé une immigrée clandestine, tout simplement. L'expression amusait parfois Fahrana, lorsqu'elle se sentait en sécurité. Parce que, des papiers, elle en avait ! Sauf qu'ils étaient marocains et ne lui donnaient nul droit d'être ici, sur le territoire français.

— On s'en fout de la France, on la nique ! avait péremptoirement déclaré Driss Khaleb, lorsque Fahrana, peu après qu'ils se furent rencontrés, lui avait fait part de ses scrupules. Des papiers, je vais t'en trouver, fais-moi confiance. Des beaux tout neufs !

Sauf que, depuis un an qu'ils vivaient ensemble, Driss ne parlait plus du tout de ces fameux papiers français. En tout cas de moins en moins et de manière chaque fois plus évasive.

Parfois, dans ses moments de lucidité douloureuse, Fahrana Al-Chahib se disait que son compagnon était bien trop heureux d'avoir une sorte d'esclave soumise à domicile pour vouloir lui rendre son autonomie, et donc sa liberté.

Mais, chaque fois, ce genre de soupçons était balayé dans la seconde par une force plus puissante : celle de l'incroyable ascendant érotique que Driss exerçait sur elle, et dont il ne soupçonnait lui-même ni la force ni surtout l'origine, que la jeune femme s'était bien gardé de lui révéler.

La vérité, celle que Fahrana gardait enfouie au plus profond d'elle-même, c'est que Driss était le premier. Non pas le premier garçon avec lequel elle ait fait l'amour, mais le premier avec lequel elle ait eu envie de faire l'amour.

Et, surtout, le premier à avoir su lui procurer de fabuleux orgasmes, quasiment rien qu'en effleurant son corps du bout de ses longs doigts maigres.

Auparavant, avant Driss, Fahrana ne connaissait que deux moyens d'accéder au plaisir des sens : soit toute seule, sous l'action de ses propres doigts, ce dont elle ne se privait jamais, soit avec une autre fille, étreintes dont elle se privait à peine moins, dès que l'occasion se présentait.

Et puis, Driss avait fait irruption dans sa vie, au moment où, elle était totalement perdue dans ce pays inconnu, la France, qui ne voulait pas d'elle. Ce qui fait que, du même mouvement, il l'avait sauvée et révélée à elle-même.

Rien que pour cela, Fahrana savait qu'elle n'agirait jamais contre lui, qu'elle ferait toujours ce qu'il lui demanderait. Par reconnaissance sacrée.

C'est la raison pour laquelle elle acceptait, depuis plus de six mois, de vivre dans cette cave du bâtiment B 8, sans fenêtre, semblable à une cellule d'isolement, hâtivement aménagée en studio par Driss et ses potes, afin d'en faire pour elle une sorte de minuscule univers protégé des curiosités malsaines.

S'installer dans les caves était bien sûr totalement illégal. Mais, d'une part ce ne l'était pas plus que de pénétrer clandestinement en France, d'autre part, il y avait déjà longtemps que la seule loi agissante, dans toute la cité, était celle instaurée par Driss et sa petite bande de dealers : aucun policier n'aurait

eu la sottise de venir hasarder son nez par ici, Fahrana pouvait être tranquille.

Il n'empêche que, souvent, notamment lorsque Driss la laissait seule pour aller à « ses affaires », la jeune Marocaine trouvait le temps bien long.

Encore heureux que Driss lui ait installé la télévision, un superbe poste à écran plat qui ne lui avait évidemment pas coûté un sou. Pas plus que le décodeur permettant de capter tout un tas de chaînes, notamment de cinéma.

Driss Khaleb se laissa tomber dans le canapé de cuir fauve, flambant neuf, installé le long du mur de béton brut, face au téléviseur plasma.

— Va me chercher une bière ! ordonna-t-il à Fahrana, sans même tourner la tête vers elle, assise à sa droite.

Driss Khaleb était un bon musulman, respectueux des enseignements du Prophète. C'est pourquoi il ne buvait jamais d'alcool. En public.

Vêtue en tout et pour tout d'une culotte et d'un soutien-gorge de dentelle noire (un « truc de taspé » que Driss lui avait rapporté une semaine plus tôt), la jeune femme bondit littéralement hors du canapé et se dirigea vers le petit réfrigérateur installé à droite de la porte. Comme elle se baissait pour attraper une canette de Kronenbourg 1664, Driss Khaleb détourna ses yeux de l'écran de télévision, où défilaient les images heurtées d'un dessin animé japonais, sans le son, et les reporta sur la silhouette généreuse de Fahrana.

Elle était exactement à son goût.

Une peau très blanche, sur laquelle tranchait le noir corbeau de ses lourds cheveux frisés et de son pubis abondant, de grands yeux sombres et des lèvres épaisses, des hanches larges, une croupe proéminente et de gros seins légèrement tombants, nantis de larges aréoles brunes et de mamelons très proéminents.

L'idéal féminin selon Driss Khaleb, même si lui disait plutôt que Fahrana était « top bonne »...

La jeune femme revint vers le canapé, avec une canette qu'elle tendit à Driss, lequel, faisant de nouveau mine de s'intéresser au manga animé, dont il n'avait rien à battre, ne lui accorda pas un regard. Il aimait bien jouer à l'homme, et la soumission craintive et amoureuse tout à la fois de la jeune Marocaine le comblait d'aise.

Elle se rassit à côté de lui, en s'arrangeant pour que sa cuisse nue et un peu grasse entre en contact avec son jean « baggy », qu'on aurait dit de trois tailles trop grand pour son corps maigre et nerveux. Sans tourner la tête, Driss saisit la main gauche de Fahrana et la posa d'autorité sur sa braguette.

La Marocaine émit un petit gloussement ravi, en constatant sous ses doigts que son amant était déjà à demi érigé. Elle eut un peu de mal, d'une seule main, à le déboutonner, d'autant qu'il ne faisait rigoureusement rien pour l'aider.

Elle y parvint cependant. Quand ce fut fait, elle faufila sa main potelée à

l'intérieur et palpa à travers le slip l'amas sexuel qui s'offrait à sa convoitise.

Elle était toujours surprise par l'incroyable volume des testicules de Driss : jamais elle n'en avait touché de si gros. Il est vrai que son expérience, dans ce domaine particulier, était plus que limitée.

Le plus excitant, à ses yeux, était que la verge de son amant était parfaitement proportionnée à ses bourses. « Monté comme un acteur de porno » : c'est ainsi que Driss se définissait lui-même, non sans une fierté que Fahrana, aveuglée par l'amour, trouvait très légitime.

La première fois qu'elle avait découvert cet engin qui prétendait s'engloutir dans la grotte fragile et étroite de son ventre, elle avait eu un mouvement de recul effrayé. Il allait la déchirer, avec ce truc !

Non seulement Driss ne l'avait pas déchirée, mais il lui avait procuré son premier orgasme hétérosexuel – lequel avait été suivi de beaucoup d'autres, de plus en plus intenses, de plus en plus magnifiques.

C'était devenu une attraction très prisée, parmi les gamins – et les gamines... – de la cité, de descendre furtivement les marches conduisant au sous-sol du bâtiment B 8, afin de profiter des râles, des soupirs, des cris et des sanglots qui émanaient de Fahrana au moment de sa jouissance.

Seulement, il fallait faire gaffe, car Driss n'aimait pas les voyeurs, et quand il en chopait un, il savait le lui faire très douloureusement comprendre...

Fahrana plongeait délicatement sa main à l'intérieur du slip de son amant et, le faisant glisser sur ses hanches saillantes, put enfin faire jaillir à l'air libre ce sexe qu'elle ne cessait jamais tout à fait de convoiter.

Le cœur battant, une chaleur délicieuse au profond du ventre, elle entreprit de le masturber doucement, lentement, exactement comme elle savait que son homme aimait.

Au bout de quatre ou cinq allers-retours de ses doigts le long de la hampe noueuse, Driss posa sa main sur son poignet et l'enserra fermement, pour l'immobiliser.

— Suce ! ordonna-t-il simplement, toujours sans regarder sa maîtresse, et en saisissant la télécommande du téléviseur de son autre main.

Docile, la jeune Marocaine plongeait en avant. Ses seins lourds s'écrasèrent contre la cuisse de son amant, tandis que ses lèvres épaisses et rouges s'arrondissaient autour du formidable membre dressé vers elle.

Pendant ce temps, Driss Khaleb était passé sur France 2, où il arriva juste à temps pour le générique du journal de 13 heures. Car il se piquait de suivre de près l'actualité et de réfléchir à l'avenir du monde...

Fahrana, elle, préférait nettement s'occuper du sexe qui envahissait délicieusement sa bouche, et qu'elle sentait palpiter au rythme de ses coups de langue.

Néanmoins, sans cesser d'engloutir l'objet de tous ses désirs, ni de palper amoureusement les deux énormes boules nichées entre les cuisses nerveuses de son homme, elle jeta un coup d'œil oblique en direction de l'écran. Par un simple effet de sa curiosité naturelle.

Curiosité bien récompensée : le visage dessiné qui occupait à ce moment précis la quasi-totalité de l'écran, la fit sursauter. Du coup, elle se redressa d'un bloc, abandonnant la verge énorme, dressée et luisante de sa salive, malgré l'air mécontent et frustré de son amant.

— Qu'est-ce qui te prend de t'arrêter comme ça ? grommela celui-ci. Allez, suce !

Mais, au lieu d'obtempérer, Fahrana pointa l'index en direction du grand écran plat :

— Cette fille... là... je la connais...

Le journaliste présentant l'édition était en train d'expliquer que ce qu'on voyait sur l'écran était le portrait-robot d'une femme soupçonnée d'un double meurtre, et que ce portrait avait été réalisé par ordinateur, à partir des indications fournies par un témoin oculaire.

Il insistait notamment sur le fait que, d'après ce témoin, la fille rousse en question avait des yeux vairons.

— Vairon ? Qu'est-ce que c'est que cette embrouille, grogna Driss. Sur la vie de ma mère, je...

— Oui, oui, c'est ça ! c'est bien elle, ma parole d'honneur ! l'interrompt Fahrana, si excitée qu'elle se mit à sauter dans le canapé en battant des mains.

— Mais qui ça, « elle » ? tonna Driss, toujours en pleine érection, furieux d'avoir été abandonné « au milieu du gué » par sa maîtresse.

— Je l'ai connue à Rabat, répondit Fahrana, tout en dévorant l'écran des yeux. Je la reconnais bien, justement à cause de son œil bleu et de l'autre qui est marron : il ne peut pas y en avoir deux pareilles ! Surtout avec ces cheveux-là. Je la connais, je te dis ! Et elle aurait zigouillé deux keums ? Je le crois pas ça... Elle était si gentille, si...

Fahrana se tut brusquement. Tout au fond d'elle-même, une petite voix lui soufflait de ne pas abattre toutes ses cartes d'un seul coup. Même face à son amant.

De son côté, Driss Khaleb commençait à entrevoir des perspectives inattendues et un vague sourire venait à présent éclairer son visage obtus et méchant.

— Dis donc, si c'est vraiment elle qui a tué ces deux mecs, ça peut devenir intéressant... murmura-t-il, les yeux dans le vague, cependant que sa verge consentait enfin à reprendre des proportions moins triomphantes.

— Intéressant, comment ça ? demanda Fahrana, en levant vers lui ses grands yeux noirs.

Driss ne répondit pas tout de suite, et il le fit avec une petite moue dédaigneuse :

— Réfléchis : si cette fille a tué deux personnes et qu'on la retrouve, elle ne pourra rien nous refuser. On peut se faire un max de thune sur un coup comme ça...

Fahrana Al-Chahib repéra tout de suite la faille, dans la rêverie de son amant :

— Mais... tu veux faire comment, pour la retrouver, si même les keufs y arrivent pas ?

Driss Khaleb se leva brusquement du canapé tout en se rajustant.

— Je vais réfléchir à la question, répondit-il en prenant un air important. Il faut voir...

Et, sans en dire davantage – vu qu'il n'avait pas la moindre idée sur le moyen de s'y prendre – il se dirigea vers la porte de la cave, sans dire où il allait.

Fahrana le laissa sortir. Dès qu'elle fut seule, un petit sourire malin se dessina sur ses lèvres épaisses.

Elle n'avait rien dit à Driss, parce qu'elle voulait lui prouver de quoi elle était capable.

Mais, elle, elle avait un moyen de retrouver la fille rousse, la fille du portrait-robot...

CHAPITRE VIII



— Je crois que je tiens un truc ! s'exclama soudain Boris Corentin, faisant sursauter les deux autres, également plongés dans leurs recherches sur ordinateur.

— Bravo, Grand chef ! on n'en attendait pas moins de toi ! fit Géraldine Hébert, avec un sourire tendrement ironique.

— On peut savoir ? demanda Aimé Brichot, en relevant la tête à son tour.

— Ronald Sevillano et Luigi Palazzino ont tous les deux fréquenté la faculté de Paris X, répondit Corentin, en faisant reculer son fauteuil à roulettes. Et durant les mêmes années, qui plus est !

— Paris X, c'est Nanterre, c'est bien ça ? voulut savoir Géraldine, en se levant.

— Exact, Petit bonhomme !

— Et ils étaient combien de milliers, les étudiants qui étudiaient dans ta fac en même temps ? grommela Aimé Brichot, qui n'aimait pas s'emballer.

— Un certain nombre, reconnu de bonne grâce Boris Corentin. Mais je te signale que, pour l'instant, c'est la seule piste que nous ayons.

Il se tourna vers Géraldine Hébert :

— Tu veux bien appeler Rabert ou Tardet et leur demander où ils ont rangé leurs dossiers concernant les trois femmes assassinées il y a quatre ans ?

— C'est comme si c'était fait, Grand chef ! répondit Géraldine, en se précipitant sur son téléphone.

La ligne du gros Rabert ne répondait pas, mais le jeune Tardet, lui, répondit dès la deuxième sonnerie. Après s'être identifiée, Géraldine Hébert lui posa la question formulée par Boris Corentin.

— Tu dis ? Dans la valise « au fil de l'eau » ? Je ne te savais pas l'âme d'un poète, dis donc ! Bon, il est sécurisé, ton dossier ? Il y a un mot de passe ?

Corentin et Brichot virent leur coéquipière griffonner deux lettres et trois chiffres sur le bloc-notes ouvert devant elle, avant de remercier Tardet et de raccrocher.

— C'est bon : il a tout gardé dans son ordi, signala-t-elle à Aimé Brichot, déjà installé au bureau de Tardet.

Le temps de mettre l'ordinateur sous tension, puis de taper le code fourni par Tardet, et il eut accès au dossier étrangement intitulé « au fil de l'eau ».

— C'est là qu'il stocke ses affaires non résolues... leur expliqua Géraldine Hébert.

— J'avais un peu compris ! sourit Boris Corentin, en se penchant par-dessus l'épaule de Brichot.

Aimé Brichot cliqua sur le dossier en question, qui s'ouvrit après quelques secondes. Il contenait une dizaine de fichiers, dont trois seulement intéressaient Boris Corentin : ceux de Fanette Trubly, Virginia Zori et Irène Fisoliakis, les trois filles assassinées quatre ans plus tôt par le « tueur aux travestis », ainsi que les policiers l'avaient surnommé à l'époque.

— On commence par laquelle ? demanda Aimé Brichot, l'index sur la souris.

— Prenons-les dans l'ordre chronologique de leurs morts, décida Boris Corentin. Donc Irène Fisoliakis...

Aimé Brichot cliqua sur le dossier en question et les trois policiers se mirent à parcourir rapidement les notes prises par Tardet, au moment de l'enquête.

— Regardez ça ! fit soudain Géraldine Hébert, qui était capable de parcourir très rapidement un texte.

— Quoi donc ? fit Aimé Brichot, plus lent.

— Là, au troisième paragraphe...

— Bon sang, tu as raison, Petit Bonhomme, ça colle ! Remarque, je m'en doutais un peu...

Ce qui collait, c'étaient les dates : Irène Fisoliakis avait été inscrite à la fac de Nanterre durant l'année scolaire 1996 – 1997, c'est-à-dire en même temps que les deux hommes récemment assassinés.

— Et, en plus, leur fit remarquer Géraldine Hébert, elle était inscrite en socio, exactement comme Ronald Sevillano. Donc, ils ont parfaitement pu se connaître.

— On passe à la suivante ? demanda Brichot. Je ne sais plus trop leur ordre, j'avoue...

— Prends la première qui te tombe sous la main, ça n'a guère d'importance, répondit Boris Corentin.

Ce fut le dossier de Virginia Zori qui apparut en plein écran. De nouveau,

les trois policiers se plongèrent silencieusement dans les notes de Tardet. Et, de nouveau, ce fut Géraldine Hébert qui parvint la première au bout.

— Raté ! soupira-t-elle : en 96 – 97, elle était en première au lycée de Saint-Germain-en-Laye. Notre point commun part en fumée, on dirait...

— Tu lis peut-être vite, Petit bonhomme, mais tu lis très mal, fit alors Boris Corentin, d'une voix qui vibrait d'excitation contenue.

— Ah ? Pourquoi tu dis ça, grand chef ?

Boris Corentin pointa l'index en direction de l'écran de l'ordinateur :

— Reprends la liste des personnes qui ont été interrogées parce qu'elles connaissaient la victime...

— Bon sang ! s'exclama alors Aimé Brichot, pour une fois le plus rapide. Luigi Palazzino !

— Notre deuxième mort ! souffla Géraldine Hébert, comme en écho. Tu as raison, Grand chef : ça commence à se dessiner, cette affaire-là...

— Il faut repointer tous ces noms et reprendre les interrogatoires à zéro, décida Corentin. Je suis sûr que nos morts sont liés par quelque chose.

— Mais quoi ? demanda étourdiment Géraldine, en remontant ses petites lunettes sur son nez retroussé.

— Comment veux-tu que je le sache ? répliqua Corentin. Mémé, tu passes à la troisième ?

Aimé Brichot cliqua sur le dossier de Fanette Trubly, la troisième des filles assassinées.

— Bingo ! fit Géraldine Hébert au bout de quelques secondes de lecture. Paris X, Nanterre, fac de lettres, de 1996 à 1999 ! Comme Ronald Sevillano !

— En revanche, celui-ci n'est pas mentionné comme témoin, fit observer Aimé Brichot.

En effet, dans cette liste, très courte, hormis la famille proche de la victime, ne figurait qu'un seul nom, donné comme celui du petit ami de Fanette Trubly.

Un certain Bastien Dubernet.

— Eh ! s'exclama Aimé Brichot, après avoir lu les quatre ou cinq lignes concernant ce dernier. Vous avez vu ce qu'il faisait ce Dubernet, au moment de la mort de sa petite amie ?

— En première au lycée Léonard de Vinci de Saint-Germain-en-Laye ! Comme Irène Fisoliakis... murmura Géraldine Hébert. Je suppose qu'il va falloir aussi retrouver ce Bastien Dubernet pour l'interroger ?

— Il va, oui, acquiesça Corentin.

Il n'aurait pas su dire pourquoi, mais quelque chose lui disait qu'ils étaient sur le bon chemin.

Mais quel rapport pouvaient bien avoir tous ces jeunes gens avec la

mystérieuse femme rousse aux yeux vairons ?

CHAPITRE IX



Pour la dixième fois au moins, en l'espace d'un quart d'heure, Emeline Gracian consulta du regard la pendulette d'argent posée sur le dessus de la cheminée du grand salon. Quatre heures vingt. Alors que le rendez-vous avait été fixé à quatre heures.

Qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire, bon sang ? Et si elle avait finalement changé d'avis ?

Elle, c'était Fahrana.

Bizarrement, alors qu'elle n'avait pas vu la jeune Marocaine depuis plus d'un an et demi, et qu'elle était à mille lieues de penser à elle, Emeline avait instantanément reconnu sa voix, lorsqu'elle l'avait appelée sur son téléphone portable, en milieu de matinée.

Dieu sait pourtant si elle avait été surprise de cet appel que rien ne laissait soupçonner. Pour elle, le souvenir de Fahrana se faisait si lointain que c'était presque comme si la jeune Marocaine faisait partie d'une vie antérieure, dont Emeline se souvenait à peine.

Néanmoins, à peine avait-elle entendu sa voix qu'elle avait été prise d'un ardent désir de la revoir. Elle lui avait donné rendez-vous chez elle à quatre heures, comprenant bien que, de son côté, Fahrana avait également très envie de la revoir, maintenant qu'elle était en France.

Lorsque Emeline lui avait demandé pourquoi elle avait quitté le Maroc, où elle travaillait comme aide-soignante dans une clinique privée, quand Emeline avait fait sa connaissance, la jeune femme s'était contentée d'un laconique :

— Je vous expliquerai...

Car Fahrana, malgré les liens très étroits qui s'étaient tissés entre elles, n'avait jamais pu se résoudre à tutoyer Emeline, sans doute par timidité, ou parce qu'elle s'estimait socialement inférieure à elle.

Quatre heures vingt-cinq...

Emeline se mordit la lèvre inférieure. Elle était presque persuadée que Fahrana ne viendrait plus et, de manière inexplicable à son propre entendement, elle en ressentait une très grosse frustration.

Pourquoi l'avoir appelée, alors ? Pourquoi avoir fait usage de ce numéro de téléphone qu'Emeline lui avait donné, à son départ du Maroc, pratiquement à la dernière minute et sur un simple coup de tête ?

Elle laissa son regard errer sur le superbe déshabillé de soie imprimée qu'elle avait choisi de revêtir pour accueillir Fahrana et eut un petit sourire désabusé.

Elle avait fait ces frais de toilettes en pure perte, cette petite garce s'était moquée d'elle...

Au même moment, Emeline sursauta et son cœur se mit à battre violemment dans sa poitrine.

Elle venait d'entendre le carillon léger, presque cristallin, de la porte d'entrée.

Trente secondes plus tard, la porte s'entrouvrit pour laisser apparaître la colossale silhouette d'Antoinette Figuiet, vêtue de son immuable robe de laine grise.

— Elle est là... se contenta de dire la vieille gouvernante, toujours avare de ses paroles.

— C'est bien, Antoinette, fais-la entrer ! répondit Emeline avec empressement, tout en arrangeant machinalement sa lourde chevelure, qui lui paraissait depuis la veille comme presque étrangère à elle-même.

La géante s'effaça et Fahrana Al-Chahib apparut. Souriante, sensuelle, ronde, exactement telle qu'elle était demeurée dans le souvenir d'Emeline.

En découvrant la femme en déshabillé vert qui lui souriait depuis le canapé où elle se tenait à demi allongée, la jeune Marocaine faillit avoir un mouvement de recul.

Cette opulente chevelure brune, ces grands yeux sombres : ce n'était pas Emeline !

Et puis, elle comprit ce qui se passait. La Française avait dû, elle aussi, constater que son portrait-robot était désormais diffusé un peu partout et faire en sorte de changer de personnage, sans doute au moyen de lentilles colorées et d'une perruque. Ou même d'une teinture.

Effectivement, c'est ce qu'avait fait Emeline, la veille, dès qu'elle avait compris qu'elle risquait fort de se faire repérer. Elle avait commencé par ressortir la paire de lentilles sombres qu'elle utilisait fréquemment dans sa

jeunesse, lorsqu'elle souhaitait passer inaperçue.

Puis, elle avait pris rendez-vous chez un coiffeur d'Orléans et sauté dans son coupé Jaguar pour aller se faire teindre les cheveux en brun. En choisissant un coiffeur de province, elle pensait qu'elle réduisait considérablement les risques de se faire « tracer » ensuite par la police.

Emeline tendit le bras en direction de sa visiteuse, mais sans bouger du canapé où elle était comme alanguie. La position où elle était découvrait sa cuisse droite pratiquement jusqu'à l'aîne et l'un de ses seins volumineux et durs menaçait à chaque seconde de jaillir hors de son décolleté.

Fahrana en ressentit une bouffée de chaleur à la tête. En une seconde, l'image de Driss Khaleb fut balayée de son esprit, tout entier repris par son attirance première pour les femmes. Et tout spécialement pour celle-ci.

Elle se félicita d'avoir enfilé une jupe plutôt qu'un jean et d'avoir négligé de mettre des sous-vêtements : au cas où, ça faciliterait les travaux d'approche...

La Marocaine s'avança jusqu'au canapé, se pencha vers Emeline pour l'embrasser, lui offrant, ce faisant, une vue imprenable sur sa lourde poitrine légèrement tombante et libre de toute entrave.

Négligeant les joues rebondies et pâles de Fahrana, Emeline plaqua tout naturellement ses lèvres sur les siennes, tout en entourant son cou de son bras.

Baiser rapide et superficiel, baiser de « reprise de contact », auquel la Marocaine ne se déroba pas.

— Je suis vraiment heureuse de te revoir, ma chérie... murmura Emeline, en se redressant un peu et en tapotant le canapé à sa droite. Viens t'asseoir près de moi et raconte-moi un peu comment tu as eu l'idée de me téléphoner.

Fahrana obtempéra. Aussitôt, le bras nu d'Emeline enserra ses épaules et la pressa doucement contre elle.

— Allez raconte... répéta la maîtresse de maison, d'un ton câlin. Dis-moi ce qui me vaut la chance de pouvoir à nouveau te serrer dans mes bras...

Fahrana faillit lui sortir le bobard qu'elle avait mis au point durant le trajet en RER puis en métro qu'elle avait effectué pour venir de Sevrans à la rue Saint-Dominique. Finalement, elle se ravisa et décida d'entrer directement dans le vif du sujet. Sans fioriture superflue.

Elle saisit le numéro du Parisien de la veille, roulé dans la poche de son blouson de toile, le déroula, l'ouvrit à la page 6 et le déposa sous les yeux d'Emeline.

Sur la moitié de la page s'étaient les portraits-robots de la meurtrière présumée de Ronald Sevillano et Luigi Palazzino. Étonnant de ressemblance avec Emeline Gracian.

Les traits de celle-ci ne subirent pas la moindre altération, son regard demeura parfaitement serein, au point que Fahrana en fut presque admirative.

Emeline replia posément le journal et l'écarta d'elle d'un geste nonchalant du bras, avec un tendre sourire en direction de la jeune Marocaine :

— On a tout le temps de discuter de cela... après... murmura-t-elle, en approchant son visage du sien.

Leurs lèvres se joignirent, s'entrouvrirent ; leurs langues se mêlèrent, chaudes et vivantes.

Fahrana oublia presque instantanément le véritable motif de sa visite lorsque la main d'Emeline se faufila dans l'échancrure de son tee-shirt, pour venir caresser sa poitrine avec une science et une sorte de fermeté qui mirent le feu aux sens de sa partenaire. Laquelle, à son tour, partit à l'exploration du corps d'Emeline, en glissant sa main par l'entrebâillement de son magnifique et luxueux déshabillé.

Emeline eut un gémissement rauque, venu du fond de sa gorge, lorsque les doigts potelés de Fahrana entrèrent en contact avec son clitoris incroyablement développé et dardé comme un petit pénis.

Aussitôt, pour lui rendre en quelque sorte la « bonne manière », elle abandonna les seins lourds pour glisser sa main sous la jupe courte de la Marocaine.

Elle retrouva avec bonheur le fouillis dense et bouclé de sa toison intime. Laquelle était déjà trempée de désir. Tout le corps de Fahrana se tordit sous ses doigts, lorsque ceux-ci pénétrèrent d'un seul coup en elle.

— Oh ! oui, prends-moi ! laissa-t-elle échapper d'une voix mourante, la tête rejetée en arrière.

Emeline se dit que c'était nouveau, dans la bouche de la petite Marocaine, cette expression : « prends-moi ». Mais son excitation était à présent trop intense pour qu'elle prenne la peine d'y réfléchir plus avant.

Avec l'autorité et la brusquerie d'un mâle, elle saisit Fahrana par les épaules et la renversa sur l'immense canapé, où sa partenaire se laissa aller de tout son long. Puis, Emeline retroussa fébrilement sa jupe, tandis que la jeune femme ouvrait complaisamment ses cuisses grasses et blanches.

Emeline demeura un instant fascinée par l'efflorescence sombre qui, de l'intérieur moite des cuisses, partait à l'assaut du ventre, remontant assez haut vers le nombril. Au profond de cette forêt bouclée, les replis nacrés et luisants qui semblaient l'appeler.

Emeline se défit rapidement de son déshabillé, simplement noué à la taille. Lorsqu'elle entreprit de chevaucher sa partenaire, tête-bêche avec elle, Fahrana put constater que si Emeline Gracian s'était fait teindre les cheveux en brun, elle n'avait pas jugé utile de dissimuler la flamboyance rousse de sa toison intime...

Elle entoura de ses bras le corps souple et nerveux qui oscillait juste au-dessus d'elle, et, l'attirant vers son visage enflammé de désir, elle happa entre

ses lèvres épaisses le gros clitoris qui jaillissait d'entre les poils frisés, tel une mini-verge en érection.

Au même moment, tout en bas de son corps, Emeline plongeait sa langue au cœur de sa fournaise intime...

Leur excitation était parvenue à un point tel, en un temps incroyablement court, que, grognant, soupirant, sanglotant, les deux jeunes femmes jouirent très vite, leurs deux corps enchevêtrés et ruisselants de sueur, chacune se perdant, se noyant dans l'orgasme de l'autre.

Enfin, Emeline roula sur le dos et retomba, épuisée, contre le dossier du canapé. Au même moment, ses yeux noyés de plaisir se posèrent sur le Parisien qui tramait à présent sur le coin droit de la table basse.

— Combien ? demanda-t-elle un peu sèchement, sans même tourner la tête vers la jeune femme qui venait de la faire si bien jouir, un instant plus tôt.

Durant quelques secondes, encore sous le fouet du plaisir, Fahrana eut l'air éberlué de quelqu'un qui ne comprend pas du tout ce qu'on lui veut.

Puis, la réalité de sa présence ici lui revint, et elle eut un petit sourire dans lequel transparaissait une certaine gêne. Comme si elle n'osait plus...

— C'est mon copain qui a eu l'idée, murmura-t-elle, en baissant le nez.

— Ah ! parce que tu as un copain, maintenant ? releva Emeline, qui s'en voulut un peu d'en ressentir comme une petite pointe de jalousie.

— Il dit que, si c'est vraiment toi qui as tué ces deux mecs, tu devrais pouvoir accepter de nous aider, en échange de notre silence, poursuivait Fahrana, en ignorant l'interruption. On a beaucoup de mal à s'en sortir, tu sais...

Emeline sentait monter la colère en elle, même si, extérieurement, elle demeurerait toujours aussi calme, aussi lisse, aussi « illisible ».

Elle faillit empoigner la Marocaine par ses épais cheveux noirs et la gifler à toute volée. Voire davantage. Elle se contint juste à temps.

Il était beaucoup plus habile d'entrer dans son jeu, de temporiser, de se laisser le temps de voir venir, afin de préparer sa riposte.

Car Emeline Gracian comprenait qu'elle ne pouvait se permettre de céder au chantage de la Marocaine. Elle avait certes largement assez d'argent pour les entretenir, elle et son « copain », jusqu'à la fin de ses jours – ou des leurs. Ce n'était pas le problème.

La réalité, c'est qu'elle sentirait toujours la présence de ce couperet au-dessus de sa tête, prêt à lui trancher le cou si elle ne cédait pas à toutes les exigences qu'il leur plairait d'avoir. Et, ça, il n'était pas question pour elle de l'accepter, ne serait-ce que par amour-propre.

On ne promenait pas Emeline Gracian en laisse : ces deux imbéciles allaient l'apprendre, d'une manière ou d'une autre, et le plus vite possible.

— Combien ? répéta-t-elle, d'une voix qu'elle s'efforça de rendre moins

coupante, et, cette fois, en tournant la tête vers Fahrana Al-Chahib.

La question parut prendre de court la Marocaine, comme si elle n'avait pas pris la peine de réfléchir aux aspects strictement matériels de son petit chantage. Ce qui, après tout, était peut-être bien le cas.

— Je... je ne... Il faudrait que j'en parle avec Driss, bafouilla-t-elle en effet.

Emeline s'engouffra dans cette brèche qu'on lui ouvrait avec tant de facilité :

— Eh bien, voilà ce que je te propose, dit-elle, en se levant pour renfiler son déshabillé : tu rentres chez toi, vous en discutez et vous revenez me voir ensemble. Disons : dans quarante-huit heures. Mais, surtout, vous ne parlez de tout cela à personne, hein !

Fahrana haussa les épaules :

— Bien sûr que non !

Et elle se crut tenue d'ajouter :

— Je ne voudrais surtout pas qu'il t'arrive des embrouilles à cause de nous...

— C'est bien aimable de ta part ! ne put s'empêcher de répliquer Emeline, avec une ironie que la jeune Marocaine ne sembla pas percevoir.

Celle-ci s'était levée à son tour et rajustée. Elle paraissait hésiter sur la conduite à adopter, se dandinant stupidement d'un pied sur l'autre, un vague sourire errant sur ses lèvres, encore rouges du plaisir qu'elle venait de prendre.

Finalement, comme Emeline semblait se désintéresser d'elle, elle comprit qu'il était temps de s'en aller. Avant de tourner les talons, elle fit mine de s'avancer pour embrasser Emeline, mais celle-ci, aussitôt, détourna ostensiblement la tête, avec une petite moue de dédain.

Il ne fallait tout de même pas exagérer...

Fahrana Al-Chahib traversa le grand salon sans se retourner. Elle ne se sentait pas particulièrement fière de ce qu'elle venait de faire. Elle se raffermit en imaginant à quel point Driss allait être content d'elle.

Elle avançait la main pour tourner la poignée de la porte lorsque celle-ci s'ouvrit toute seule. Fahrana eut un petit mouvement de recul involontaire en se trouvant face à la colossale silhouette d'Antoinette Figuié, campée solidement sur ses jambes énormes.

Lorsque son regard croisa celui de la vieille femme, la Marocaine ne put empêcher un petit frisson désagréable de lui parcourir la colonne vertébrale.

— C'est bon, je viens de parler à Farid : il est OK pour nous filer un coup

de main si besoin est ! s'exclama Driss Khaleb en faisant irruption dans la cave aménagée où l'attendait patiemment Fahrana.

La Marocaine était revenue une demi-heure plus tôt de son expédition rue Saint-Dominique, et elle avait tout de suite mis son copain au courant de son initiative. Avec tout de même la crainte qu'il le prenne mal, vu qu'il avait horreur des « initiatives de meuf », comme il disait.

Non seulement il ne l'avait pas mal pris, mais il avait même exprimé très clairement sa satisfaction :

— On va gagner un temps fou, t'es trop géniale, comme fille ! Tu es digne de moi !

Ce qui, dans sa bouche et son petit cerveau, était le top du top en matière de compliments...

Car Driss, tout de suite avait vu beaucoup plus grand et plus radical que Fahrana. Dans l'esprit de celle-ci, on allait se contenter de demander une certaine somme d'argent à Emeline Gracian demande que l'on renouvellerait ensuite, en fonction des besoins. Une sorte de petite rente...

— Pas question de se faire chier ! avait catégoriquement tranché Driss Khaleb. Tu m'as dit qu'elle avait un appart' de gros bourge, avec des tableaux, de l'argenterie, des trucs et des machins ? Dans ce cas, on va tout lui rafler d'un coup, sans rien lui demander : je ne suis pas un mendiant, moi ! Si on s'arrange pour qu'elle sache que c'est nous qui avons organisé le truc, elle comprendra qu'il faut qu'elle ferme sa gueule, c'est aussi simple que ça !

Voilà pourquoi, Driss était sorti aussitôt, pour aller s'assurer du concours de son ami Farid Mansour, en vue de ce cambriolage qu'il devinait très lucratif.

Fahrana n'était que très moyennement enthousiasmée par cette perspective. Elle trouvait cela un peu trop violent vis-à-vis d'Emeline, pour qui, après leur étreinte de l'après-midi, elle se sentait à nouveau prise d'une grande affection.

Mais c'était Driss qui décidait, elle n'avait rien à dire...

Ce dernier ouvrait la bouche pour ajouter quelque chose, lorsque deux coups puissants furent frappés à la porte de bois de leur cave aménagée.

— Ouais ! c'est qui ? fit Driss sur un ton peu aimable, car il avait horreur que ses potes viennent le déranger « chez lui » sans qu'il les ait invités à le faire.

Pas de réponse, mais deux nouveaux coups, plus forts, qui ébranlèrent les planches mal jointes.

— Eh ! oh ! ça va, on arrive, c'est pas la peine de tout casser, on arrive ! brailla Driss en se dirigeant vers la porte.

Fahrana sentit une boule d'appréhension se former dans sa gorge. Et si c'était la police ? Si les flics l'avaient retrouvée et venaient la chercher pour la

renvoyer au Maroc ?

Du coup, elle se sentit soulagée en reconnaissant la formidable stature de la « géante » qui lui avait ouvert la porte, chez Emeline, et qui l'avait ensuite raccompagnée jusqu'au perron, au moment de son départ.

Elle fut d'abord surprise de la voir là, se demandant comment elle avait bien pu avoir son adresse.

Fahrana n'eut pas le temps de se poser d'autres questions, ni même de répondre à celles-là.

Comme dans un cauchemar, elle vit cette femme colossale pénétrer dans la cave, rabattre la porte derrière elle et saisir Driss par le cou. Lequel Driss paraissait minuscule et incroyablement malingre à côté d'elle.

Elle entendit son amant émettre une sorte de gargouillis de protestation. Avant d'être violemment projeté contre le mur, avec une puissance invraisemblable.

Fahrana était si estomaquée de ce qui se déroulait sous ses yeux qu'elle ne songea ni à crier ni à bouger. Comme si elle visionnait un film ultraviolet à la télé, elle se contenta d'assister à la scène suivante.

Laquelle scène, rapide et brutale, fit brusquement basculer le film de la catégorie « thriller » dans celle du « film d'horreur tendance gore ».

Sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, Antoinette Figuiet s'était baissée, avec une vivacité étonnante pour son âge et sa stature. Elle saisit de nouveau Driss Khaleb par le cou et lui cogna la tête de toute sa force contre le mur.

Le visage et le front du jeune homme explosèrent littéralement sous la violence du choc, les os craquèrent et un peu de cervelle mêlée de sang gicla sur le mur rugueux. Sans que son visage trahisse la moindre émotion, Antoinette Figuiet lâcha le cadavre de Driss Khaleb et se tourna vers la seconde personne présente dans la cave.

C'est à ce moment que Fahrana Al-Chahib réalisa qu'elle était en danger et qu'il serait bon qu'elle se mette à hurler afin qu'on vienne la tirer de là.

Antoinette Figuiet dut le comprendre aussi, car elle accéléra le pas dans la direction de la jeune Marocaine.

Elle n'avait eu aucun mal à la suivre, dans la rue, puis dans le métro et le RER : malgré sa stature exceptionnelle, elle avait un don pour se fondre dans n'importe quel décor urbain, se rendre quasiment invisible.

Lorsqu'elle avait vu Fahrana pénétrer dans le bâtiment B 8 et se diriger vers l'escalier des caves, la vieille dame avait été obligée de prendre son mal en patience, car trois ou quatre jeunes adolescents se tenaient dans la cage d'escalier et elle ne tenait pas à ce qu'ils se souviennent de son passage, compte tenu de ce qu'elle avait l'intention de faire.

Antoinette Figuiet ne considérait pas comme mal le fait d'écouter aux

portes, du moment que c'était dans l'intérêt de son « petiot ». C'est ce qui lui avait permis de comprendre que cette fille voulait du mal à sa protégée, qu'elle considérait presque comme la chair de sa chair.

Du coup, sans même en référer à Emeline, elle avait décidé que c'était à elle de régler ce « petit problème », ainsi qu'elle l'avait qualifié pour elle-même.

Antoinette Figuier avait été désarçonnée durant une fraction de seconde, lorsqu'elle s'était retrouvée face à Driss Khaleb, alors qu'elle s'attendait à ce que Fahrana soit seule.

Elle s'était reprise suffisamment vite pour éliminer cet obstacle imprévu et supplémentaire, avant même que ce « bougnoule » (elle nommait ainsi, silencieusement, pour elle-même, tous les étrangers, quelle que soit leur origine) ait le temps de rameuter la terre entière.

À présent, la vieille gouvernante se retrouvait face à celle pour qui elle avait fait tout ce chemin. Depuis plus d'un demi-siècle qu'elle avait quitté sa Lozère natale, c'était la première fois qu'elle mettait les pieds en banlieue.

En voyant s'approcher d'elle cette femme aux proportions de tour, Fahrana ouvrit la bouche pour hurler. Elle en fut empêchée par quelque chose de totalement inattendu.

Antoinette Figuier venait de lui sourire. Un sourire plissé, bienveillant, presque maternel, qui lui bloqua net son cri dans la gorge.

La seconde suivante, les deux énormes battoirs de la vieille gouvernante se refermaient autour de son cou potelé, et il ne fut plus question de crier.

Ni même de respirer.

Antoinette Figuier, qui n'avait jamais tordu le cou à autre chose que des poules – et encore, il y avait si longtemps... –, fut très surprise d'entendre le craquement de la trachée artère sous la pression de ses pouces en spatules.

« Faut-y que les os du pauvre monde soient en verre ? », s'interrogea-t-elle, l'air surpris, cependant que le corps de Fahrana s'amollissait d'un coup.

La question disparut de son esprit aussi vite qu'elle s'y était présentée. À présent, il ne lui restait plus qu'à reprendre le chemin de la rue Saint-Dominique.

Antoinette Figuier quitta la cave aménagée, sans un regard pour ses deux victimes, satisfaite et tranquille de la tâche accomplie. Avec tout de même une vague inquiétude à l'esprit.

Pourvu qu'Emeline, son petiot, ne soit pas allée se faire du mauvais sang à cause de son absence ! Elle était si sensible, si inquiète de tout...

CHAPITRE X



Nicolas Gouget vida le reste de son demi de bière ordinaire en deux coups de glotte et reposa le verre vide sur le comptoir maculé de traces diverses.

Le patron de *L'Apéro*, le bar de Villejuif où il avait ses habitudes vespérales, le regarda d'un air interrogateur, et Gouget faillit lui faire signe de lui servir un autre demi.

Il en était déjà à son sixième en moins de deux heures, mais ce soir, ce soir tout particulièrement, il avait vraiment besoin de se détendre.

Tout en pesant le pour et le contre, tandis que se livrait sous l'épaisse et moelleuse enveloppe de son corps un titanesque combat entre la soif et la raison, Nicolas Gouget vérifia du bout des doigts la bonne tenue de son nœud de cravate, geste qu'il accomplissait une bonne centaine de fois par jour, sans même en avoir conscience.

Il professait, dans le petit cercle de ses amis volontiers dépenaillés, que lorsqu'on œuvre dans le commerce à haut risque des voitures volées, on se devait d'être toujours impeccablement mis afin d'inspirer le respect au client et la somnolence aux flics. Moyennant quoi, on ne le voyait jamais autrement vêtu que de costumes – anthracite en hiver, beige clair en été – et il disposait d'un vaste assortiment de cravates, que son ami *Le Malgache*, Edmond Ravinisoa de son nom, qualifiait sobrement de « à chier ».

Finalement, Nicolas Gouget renonça à un septième demi et choisit de rentrer chez lui. Il était important, aujourd'hui, qu'il garde l'esprit lucide.

Après avoir laissé un billet de cinq euros sur le comptoir, correspondant à

ses deux derniers verres, il sortit de *L'Apéro*, la démarche un peu flottante, en passant ses deux mains sur son ventre proéminent.

Il entreprit de remonter l'avenue de Cayenne, dont les trottoirs étaient encombrés d'une foule bigarrée et cosmopolite, qui faisait dire à la mère de Nicolas Gouget, une Bretonne quasiment jamais sortie de son village natal, qu'un jour ou l'autre, il se ferait couper la gorge, à vivre « dans des endroits pareils ».

Il ne pouvait quand même pas lui expliquer qu'un certain nombre de ces « voyous cosmopolites », comme disait la brave femme avec dédain et peur en même temps, étaient ses fournisseurs les plus efficaces. Et, certains autres, ses clients occasionnels.

Nicolas Gouget et ses amis se nommaient eux-mêmes « le gang du Kremlin », simplement parce que leur point d'attache, leur « siège social » était un garage miteux situé sur cette commune séparant Villejuif de la Porte d'Italie. Dénomination assez pompeuse pour un groupe de quatre ou cinq semi-paumés qui pratiquaient le vol, le maquillage et la revente de voitures sur une toute petite échelle. Si petite, l'échelle, aux barreaux si vermoulus, que la police ne se donnait que très peu de mal pour démanteler ce « gang ».

Au coin de la rue Eugène-Quicoulol, Nicolas Gouget faillit se heurter au corps élastique et menu de Vanessa Trombert, la fille du chauffagiste tenant boutique au rez-de-chaussée de l'immeuble où il vivait depuis près de dix ans.

Elle le regarda de ses grands yeux sombres, perpétuellement fiévreux, et lui adressa un sourire qui se voulait salace, mais au travers duquel irradiait encore l'enfance dont elle n'était pas tout à fait sortie.

Vanessa Trombert n'avait que douze ans et demi, même si, physiquement, on aurait facilement pu lui en donner quatorze ou quinze. Dès l'âge de dix ans, elle avait fait preuve d'une précocité rare, faisant payer les gamins du quartier « un euro pour voir, cinq pour tâter ». Pour voir ou tâter ses petites fesses rondes et dures et exclusivement elles. Car Vanessa refusait obstinément qu'on la « tripote par-devant », ainsi qu'elle le disait sur un ton tranchant aux nombreux candidats à cette expérience troublante.

Lorsque la puberté était venue planter sa zone dans son organisme de fillette, Vanessa Trombert s'était mise à voir plus loin et à viser plus haut.

Elle avait décidé qu'il était temps pour elle de se faire une clientèle un peu plus haut de gamme, d'un meilleur rapport financier. En clair, elle avait abandonné les rêveries des gamins pour les caresses plus tangibles des adultes.

Mais tout en continuant à refuser énergiquement qu'on la tripote par-devant.

Ce n'est pas parce qu'on accroît sa surface commerciale qu'il faut renoncer à ses principes.

Nicolas Gouget avait été parmi ses premiers clients et il n'avait toujours

eu qu'à se féliciter de faire partie de sa pratique : Vanessa était une gamine discrète et sérieuse, deux vertus cardinales dans la branche qu'elle avait choisie.

En général, leurs brèves rencontres avaient lieu dans l'entrepôt désaffecté du bout de la rue Eugène-Quicoulol, mais il était arrivé plusieurs fois que Vanessa monte jusqu'à son appartement du troisième, sous le prétexte de se faire aider dans ses devoirs scolaires.

Moyennant quoi, ces jour-là, Nicolas Gouget avait non seulement droit aux privautés buccales de la gamine, mais en outre aux remerciements du chauffagiste. Bref, la vie à Villejuif s'écoulait, simple et tranquille.

Sauf depuis quarante-huit heures.

— J'ai un poème à apprendre pour demain, murmura Vanessa, en accentuant son sourire et en bombant sa poitrine encore modeste. Vous voulez pas que je vienne vous le réciter chez vous, Monsieur Nicolas ?

Évidemment, c'était tentant. Après quelques bières, Gouget se sentait assez volontiers l'âme romantique et amoureuse, un état qu'il n'appréciait qu'à moitié. Le plus souvent, une petite pipe suffisait à le faire disparaître.

— Non, ma belle, pas ce soir, soupira-t-il finalement. On verra demain, si tu es dans les parages...

— Pas de souci ! répondit la gamine, qui s'en foutait complètement, sachant qu'elle trouverait bien quelqu'un d'autre pour lester son soutif d'un billet ou deux.

Elle contourna la silhouette replète de Nicolas Gouget sans plus de façons et s'éloigna rapidement vers le bas de l'avenue de Cayenne, d'une démarche sautillante qui trahissait l'enfant qu'elle était plus ou moins encore.

Parvenu au pied de son immeuble, Nicolas Gouget échangea quelques phrases aimables et anodines avec Julien Trombert, le père de Vanessa, occupé à fermer son échoppe. En se demandant, comme quasiment à chaque fois qu'ils se parlaient, si le chauffagiste était totalement aveugle, ou stupide, ou s'il préférerait fermer pieusement les yeux sur les activités annexes de sa fellatrice de fille.

Il était évidemment hors de question de lui poser directement la question, surtout en ces termes.

Nicolas Gouget referma soigneusement les quatre gros verrous de sa porte. Il avait déjà subi trois cambriolages en huit ans, ce qui a tendance à rendre sinon méfiant du moins d'une grande prudence.

Il mit la télé sous tension, geste machinal qu'il faisait chaque soir, le poste étant toujours branché sur l'une ou l'autre des chaînes françaises d'information non stop. À la télé, Nicolas Gouget ne regardait jamais rien d'autre que les actualités ou alors les films pornos d'une chaîne câblée pour laquelle il payait un abonnement spécial.

Depuis que sa femme de ménage, allumant le poste un matin, était tombée sur une scène de sodomie particulièrement réaliste et anatomique, Gouget faisait attention, le soir, avant d'éteindre, de repasser sur une chaîne plus présentable, afin de ne pas totalement ruiner son crédit dans le quartier.

Il se laissa tomber lourdement sur son vieux canapé de velours élimé. En se demandant s'il allait se servir un double whisky sans glace, ou se montrer raisonnable en se contentant d'une bière supplémentaire.

Une chose était certaine : il devait absolument se changer les idées, sinon – il se connaissait – il ne parviendrait pas à s'endormir avant on ne savait quelle heure, comme ç'avait été le cas la nuit précédente.

Tout cela à cause de cette foutue page du Parisien, qu'il lisait chaque matin à *L'Apéro*.

Page intérieure où s'étalait le portrait-robot d'une fille rousse, aux yeux étrangement dissemblables.

« Tiens ! c'est amusant ! » : telle avait été la première réflexion que s'était faite Nicolas Gouget en découvrant le portrait par ordinateur d'Emeline Gracian. Réaction provoquée par le fait qu'il avait connu une personne présentant exactement la même particularité. Enfin, « connu » était trop dire. Disons qu'il avait eu, un jour, longtemps auparavant, un « contact » avec un garçon qui avait lui aussi un œil bleu et l'autre marron. La coïncidence l'avait amusé.

Pas longtemps. Car, sous le portrait se trouvait un petit texte, expliquant que cette femme était soupçonnée de l'assassinat de deux personnes, dont le journal donnait les noms.

Ronald Sevillano et Luigi Palazzino.

Deux hommes que Nicolas Gouget avait connus lorsqu'il traînait ses guêtres, une douzaine d'années auparavant, à la faculté de Nanterre, dont il était sorti aussi vierge de diplôme qu'il y était entré.

Non seulement il connaissait les deux victimes, mais il avait surtout deviné immédiatement la raison pour laquelle la fille rousse les avait tués. À cause d'un... « incident » (c'est le mot qui s'était spontanément formé dans le cerveau de Nicolas Gouget) qui avait eu lieu bien des années plus tôt, précisément à l'époque de Nanterre.

Un incident auquel lui, Gouget, avait pris une part qu'il devait bien qualifier d'active.

Finalement, la raison capitula en rase campagne, et la main de Nicolas Gouget se tendit vers la bouteille de *Famous Grouse*, son whisky de prédilection.

Il s'en servit un bon tiers de verre, qu'il avala pratiquement cul sec. Cela ne contribua pas à lui éclaircir les idées, mais réduisit la taille de la grosse boule dure qu'il avait dans la gorge depuis la veille.

Du coup, il saisit la télécommande et quitta l'actualité du jour pour un spectacle plus intemporel. Sur l'écran, désormais, l'invasion du sud-Liban par les « nazislamistes » du Hezbollah avait été avantageusement remplacée par un sympathique trio formé d'une jeune Asiatique minuscule se faisant prendre en sandwich par un homme blanc, tendance « beauf de base », et un gigantesque Noir format culturiste. C'est exactement de cette manière que Nicolas Gouget comprenait le métissage et la fraternisation des peuples.

Mais même ce spectacle, dont il était pourtant un spectateur assidu et enthousiaste, ne réussit pas à chasser les papillons noirs qui voletaient dans son esprit fortement houblonné.

Avec un soupir sifflant, il étendit le bras vers le téléphone fixe posé sur la table basse. Il fallait se résoudre à appeler Claude-Éric Piedbourg, qu'il n'avait pas vu depuis plus de cinq ans et dont il avait eu un mal de chien à trouver le nouveau numéro de téléphone.

Car Claude-Éric Piedbourg était le quatrième homme ayant participé à l'« incident », des années plus tôt.

Quatre hommes, jeunes alors, à peine adultes, dont deux venaient de se faire assassiner.

CHAPITRE XI



Tout était en l'air aux Affaire recommandées.

Il régnait dans le grand bureau une agitation inhabituelle. À l'exception de Boris Corentin, parti depuis une petite demi-heure conférer « au sommet » dans le bureau de Charlie Badolini, tous les membres du groupe étaient là, occupés à pianoter sur leurs ordinateurs respectifs.

Non seulement Aimé Brichot et Géraldine Hébert, mais également Jean-Paul Rabert et son coéquipier Philippe Tardet, l'autre équipe régulière du service, retour du Val-d'Oise où ils venaient de mettre fin à un trafic de vidéos pornographiques mettant en scène des filles très largement mineures.

Boris Corentin, avec le plein accord de Charlie Badolini, avait en quelque sorte enrôlé ses deux collègues, afin de faire avancer leur enquête plus vite. Et surtout parce que c'étaient eux qui, au départ, il y avait maintenant quatre ans, s'étaient occupés du « tueur aux travestis ».

Car, soudain, en milieu de matinée, les choses s'étaient précipitées. Tout avait commencé par un coup de téléphone du commissaire divisionnaire de Bobigny à son homologue de la Brigade mondaine, Charlie Badolini.

La veille, en fin d'après-midi, les policiers de Sevran, en Seine-Saint-Denis, s'étaient retrouvés face à un double meurtre, perpétré dans une cave, sommairement aménagée en toute illégalité, dans une cité « à problèmes » de la commune. Les victimes, un homme et une femme, jeunes tous les deux, s'appelaient Fahrana Al-Chahib et Driss Khaleb. Lui avait le crâne littéralement éclaté, elle avait été étranglée. Des gamins du bâtiment B 8 avaient déclaré avoir vu une « géante qu'était pas de la cité » pénétrer dans la cage d'escalier et en ressortir « pas longtemps après ».

— Oui... et en quoi cela concerne-t-il ma brigade ? s'était étonné Charlie Badolini au téléphone.

— Attendez, je ne vous ai pas tout dit, avait répondu le commissaire divisionnaire Bailleul. Mes hommes ont commencé à ratisser dans l'entourage de ce Driss Khaleb, qui est l'un des petits caïds de cette cité, plusieurs fois arrêté, jamais condamné faute de preuves.

— Et, donc... s'impatientait Badolini.

— Ils sont tombés sur un certain Farid Mansour qui, a fini par leur lâcher que, juste avant d'être tué, Driss Khaleb était venu le voir pour le mettre sur un coup.

— Quel genre de coup ?

— C'est là que ça devient intéressant pour vous, mon vieux : d'après Mansour, il s'agissait de soutirer un max de thune – je le cite – à une femme rousse « pétée de thune » – je cite toujours, hein ! –, qui ne pouvait rien leur refuser, parce qu'elle avait la trouille des keufs qui la recherchaient. Qu'est-ce que vous dites de ça, mon cher commissaire ?

— J'en dis qu'il serait bon que mes hommes puissent interroger de nouveau ce Farid Mansour afin d'essayer de tirer plus de choses de lui, avait aussitôt répondu Charlie Badolini, tellement excité qu'il en oubliait de fumer.

C'est ce qui avait été fait. Boris Corentin et Aimé Brichot avaient été accueillis par la Brigade criminelle de Bobigny et autorisés à procéder à un nouvel interrogatoire de l'ami de Driss Khaleb, Farid Mansour, à propos de cette fameuse femme rousse « pétée de thune ».

Malheureusement, le jeune Français d'origine algérienne avait été incapable de leur donner plus de précision : Driss ne lui avait donné ni le nom ni le lieu où elle habitait. Tout ce qu'il savait, c'est que la petite Fahrana Al-Chahib s'était rendue chez elle, dans l'après-midi.

Malheureusement, la jeune femme était morte, très probablement tuée par la « géante » que les gamins de la cité avaient vu pénétrer dans le bâtiment B 8.

C'est pourquoi il régnait une activité aussi fiévreuse dans le bureau des Affaires recommandées, et que Rabert et Tardet avaient été appelés à la rescousse. Car non seulement il fallait essayer de creuser le passé des différentes victimes – femmes et hommes –, mais, à présent, il fallait aussi tenter de déterminer comment une petite clandestine marocaine pouvait avoir retrouvé aussi vite la trace de la présumée meurtrière de Ronald Sevillano et de Luigi Palazzino.

À supposer qu'il s'agisse bien de la même jeune femme rousse, naturellement.

— À mon avis, cette Fahrana a dû voir le portrait-robot, soit dans le journal, soit à la télé, avait déclaré Boris Corentin à ses coéquipiers. On peut supposer qu'elle l'a reconnue à ses fameux yeux vairons...

— Ce qui signifierait que les deux femmes se connaissaient, avait ajouté Aimé Brichot, et même qu'elles étaient en contact plus ou moins étroit.

— Exact, Mémé ! C'est pourquoi il faut fouiller dans le passé de cette fille autant que faire se peut. Via notre ambassade au Maroc, c'est encore le mieux.

— Et s'ils refusent de coopérer ? avait demandé le gros Rabert, à qui on ne la faisait pas.

Effectivement, dans un premier temps, au sein des services diplomatiques, tant à l'ambassade de Rabat elle-même qu'aux services généraux du Quai d'Orsay, on s'était montré plutôt réticent – et ça relevait de l'aimable euphémisme.

— Dans ce cas, on ne va pas y aller par quatre chemins, avait décrété Charlie Badolini à Boris Corentin venu lui rendre compte de leurs difficultés, en décrochant son téléphone. J'appelle directement...

— La place Beauvau ? avait demandé Corentin.

— Non : le secrétariat général de l'Élysée : ça ira plus vite et ce sera plus efficace, par les temps qui courent...

De retour aux Affaires recommandées, Boris Corentin avait pu annoncer triomphalement à ses coéquipiers :

— On a le champ libre ! l'ambassade de Rabat attend notre appel avec impatience et dévotion, ils mettent tous leurs moyens à notre service ! Même chose pour le ministère des Affaires étrangères marocain !

— On peut savoir comment tu as accompli un miracle pareil ? avait demandé le gros Rabert, la bouche à moitié pleine du sandwich aux rillettes qu'il était en train de dévorer, afin « d'assurer un pont », comme il disait, entre son déjeuner et le dîner à venir.

— C'est pas moi, c'est Baba, avait répondu Corentin, avec un petit sourire. Il a eu l'idée de génie d'appeler directement l'Élysée. Total : mis au courant par son secrétariat, notre président a pris personnellement les choses en mains et, en dix minutes l'affaire était pliée !

— Dis donc, il mouille la chemise, Zébulon ! plaisanta Géraldine Hébert.

— S'il te plaît, tu causes meilleur du président de la République française, Petit bonhomme ! la rembarra Corentin, sur un ton faussement sévère.

Puis, il avait laissé ses coéquipiers poursuivre leur travail, afin de retourner conférer avec Charlie Badolini.

Lorsque Boris Corentin refit son apparition, une heure plus tard environ, Jean-Paul Rabert, Philippe Tardet et Géraldine Hébert pianotaient furieusement sur leurs claviers d'ordinateurs, tandis qu'Aimé Brichot était en conversation au téléphone. Conversation parvenue à son stade terminal, puisque, après les remerciements d'usage, il raccrocha.

— Bon, on en sait un peu plus concernant cette Fahrana Al-Chahib, annonça-t-il, en se tournant vers Boris Corentin, planté à droite de son bureau.

Les trois autres cessèrent aussitôt de pianoter. Le capitaine Rabert en profita pour reprendre son pantagruélique sandwich rillettes-cornichons, un moment délaissé, cependant que Géraldine Hébert quittait son fauteuil pour se rapprocher du bureau d'Aimé Brichot.

— Avant de disparaître de la circulation, c'est-à-dire de s'embarquer clandestinement pour la France, Fahrana Al-Chahib travaillait comme fille de salle dans une clinique de la banlieue résidentielle de Rabat, annonça Aimé Brichot, en consultant ses notes d'un œil. La clinique Mohammed V, pour être précis.

— On ne dit plus « fille de salle » mais aide-soignante, glissa le petit Tardet, d'un ton docte.

— Pas au Maroc, apparemment ! le rembarra Aimé Brichot, qui n'aimait pas être interrompu.

Philippe Tardet rougit légèrement, piqua du nez vers son bureau et se le tint pour dit.

— Elle aurait très bien pu être en contact avec des Européens pour son boulot, nota Géraldine.

— C'est quoi, comme genre de clinique ? demanda Jean-Paul Rabert, en

essuyant ses lèvres grasses avec une feuille de Sopalin qu'il venait de sortir de son tiroir.

— Chirurgie esthétique, pour l'essentiel, répondit Aimé Brichot. Et, d'après le type de l'ambassade que j'avais au téléphone, ils pratiquent aussi des opérations dites « transformistes ». Ils seraient même l'une des cliniques les plus cotées dans ce domaine...

— Transformiste... fit presque timidement Philippe Tardet. C'est des opérations de changement de sexe, c'est bien ça ? Je ne vois pas ce que...

— De changement de sexe ! De changement de sexe ! s'exclama soudain Boris Corentin, le regard brillant. Pourquoi on n'y a pas pensé avant ?

Tous les regards convergèrent vers lui.

— Tu nous expliques, Grand chef ? suggéra Géraldine, occupée à essuyer ses petites lunettes rondes, avec la peau de chamois prêtée par Aimé Brichot.

Boris Corentin prit quelques secondes de réflexion avant de répondre, comme s'il cherchait à rendre parfaitement cohérent et clair ce qui venait de se présenter en désordre à son esprit, de façon presque fortuite.

— Depuis le début de cette affaire, on achoppe sur un point capital, finit-il par dire : d'un côté, ces deux meurtres ressemblent à s'y méprendre à ceux dont Rabert et Tardet ont eu à s'occuper voilà quatre ans ; de l'autre, on est presque sûr qu'ils ont été commis par une femme rousse, alors que le « tueur aux travestis » était un homme, selon tous les témoignages recueillis alors.

— Bon sang ! fit alors Aimé Brichot, en tapant du plat de la main sur son bureau.

— Oui, Mémé ?

— Si je te suis bien, Boris, tu penses que nous aurions affaire à UN tueur qui, après un passage dans la clinique chirurgicale marocaine où bossait Fahrana Al-Chahib, se serait changé en UNE tueuse ?

— C'est en effet ce que j'envisage, oui...

— C'est très cohérent ! s'exclama alors Géraldine Hébert, tout excitée. Tout doit d'ailleurs tourner autour d'une histoire de changement de sexe.

— Explique-toi, Petit bonhomme... l'encouragea Boris Corentin, qui ne dédaignait pas jouer les « accoucheurs », avec leur jeune coéquipière.

— Eh, mais... c'est évident ! fit celle-ci. Dans un premier temps, UN tueur supprime trois femmes, dont il travestit les cadavres en hommes. Puis, après une longue pause – le temps de changer de sexe et sans doute d'identité –, c'est maintenant UNE tueuse qui zigouille des hommes avant de les déguiser et de les maquiller en gonzesses !

— Mais dans quel but ? fit alors Philippe Tardet. À quoi ça correspondrait, chez lui ? Ou chez elle, comme on veut...

— Ça... fit évasivement Aimé Brichot, tout en triturant la pointe de sa moustache.

— En tout cas, c'est la première fois que je vois un tueur être obligé de changer de sexe pour pouvoir m'échapper, conclut placidement Jean-Paul Rabert.

— Concrètement, on fait quoi ? demanda alors Aimé Brichot, toujours pragmatique.

— On commence par se procurer auprès de la clinique Mohammed V la liste de leurs patients français, ou même européens, dans l'intervalle de temps séparant les trois meurtres de femmes d'il y a quatre ans de ceux que nous avons aujourd'hui sur les bras, répondit Corentin.

— Et s'ils refusent de nous la communiquer, sous prétexte de secret médical ?

Boris regarda Géraldine Hébert avec un petit sourire en coin :

— Dans ce cas, aux grands maux les grands remèdes : on n'aura plus qu'à faire de nouveau intervenir Zébulon !

CHAPITRE XII



Claude-Éric Piedbourg se tassait dans le fauteuil, s'y recroquevillait comme s'il avait souhaité y disparaître complètement et à jamais. Et Nicolas Guget, assis en face de lui dans son canapé, se disait qu'il devait en effet n'avoir pas de plus pressante envie.

Son ancien compagnon de bringue – et accessoirement d'études – lui faisait vraiment pitié. Bien sûr, lui non plus ne se sentait pas très fier, à l'idée que, sans doute, une femme rousse qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre était en ce moment même à leur recherche dans le but de les supprimer.

Mais au moins, lui, Nicolas Gouget, faisait un effort pour conserver un semblant de dignité, malgré la peur qui ne le quittait pas depuis quarante-huit heures.

Tandis que ce pauvre Piedbourg se liquéfiait littéralement, depuis que Gouget, l'ayant invité à passer chez lui en début de soirée, lui avait expliqué ce qui se passait, notamment en lui apprenant la mort violente de leurs deux anciens amis, Ronald Sevillano et Luigi Palazzino.

— Mais pourquoi veux-tu absolument que ça ait quelque chose à voir avec ce qui s'est passé il y a plus de dix ans maintenant ? bredouilla Piedbourg, d'une voix lamentable, qui implorait d'être rassuré.

Nicolas Gouget le regarda avec une petite moue méprisante. Il se disait que c'était une bonne idée, cette rencontre qu'il avait provoquée avec son ancien copain, devenu entretemps chef de la maintenance informatique d'un grand constructeur d'automobiles : plus l'autre affichait sa trouille et sa lâcheté, plus lui-même se sentait courageux, digne, viril en un mot comme en cent.

C'était une sensation très agréable.

— Réfléchis un peu, mon pauvre Claudé (il avait instinctivement retrouvé le surnom que tout le monde donnait à Piedbourg au temps de leur jeunesse) ! Tu crois vraiment qu'il pourrait s'agir d'une coïncidence ?

— Mais enfin, fit l'autre en se tordant les mains, on ne la connaît pas cette salope rousse ! Elle n'a rien à voir avec le... enfin avec ce qui...

Claude-Éric Piedbourg avait mis un tel soin à oublier ce qui s'était passé douze ans plus tôt, qu'il lui était très pénible de devoir s'en souvenir aujourd'hui. Au point qu'il ne pouvait même pas arriver à nommer l'« incident »...

— Oui, je sais... soupira Gouget, brusquement ressaisi par l'angoisse qu'il avait crue vaincue. Moi aussi, ça me travaille, cette bonne femme qui surgit dans une histoire où elle n'a rien à foutre. Mais ce dont je suis certain, c'est qu'elle va probablement essayer de nous contacter, toi et moi. Elle va s'arranger, j'imagine, pour nous rencontrer d'une manière qui paraisse naturelle, afin qu'on ne se méfie pas, et...

— Nous contacter ? s'exclama alors Piedbourg, qui semblait maintenant au bord de la crise nerveuse.

— Eh bien, oui, évidemment ! Si elle veut pouvoir nous approcher sans que...

Nicolas Gouget s'interrompit brusquement et dévisagea son interlocuteur

d'un œil soupçonneux :

— Attends, attends... Ne me dis pas que la rousse t'aurait déjà contacté !

— Non, non ! la rousse, non ! s'empressa l'autre, en tentant de se redresser. Seulement...

— Seulement *quoi*, Claude ?

L'autre parut hésiter entre l'aveu et le silence.

— Claudé, il faut que tu me dises tout ! dit Gouget avec force. C'est notre peau qui est en jeu, je te rappelle ! Je ne tiens pas à me retrouver dans un sac à viande, moi !

L'image du sac à viande parut décider Claude-Éric Piedbourg, qui releva la tête vers son hôte :

— Hier, à la sortie de mon boulot, je suis allé prendre un petit blanc au café brasserie d'en face, comme je le fais tous les soirs. Il y avait une femme que je n'avais jamais vue, toute seule au comptoir. Comme nos regards se sont croisés, je me suis installé pas trop loin d'elle et...

— Et vous avez engagé la conversation, et tu lui as tellement plu qu'elle a accepté un rendez-vous pour un soir prochain ! ironisa Nicolas Gouget.

— Mais c'est une brune aux yeux bleus ! s'exclama Piedbourg, qui semblait au bord des larmes.

— Et alors ? T'es con ou quoi ? T'as jamais entendu parler des lentilles de contact et des perruques ? La rousse a dû découvrir son portrait-robot dans les journaux ou à la télé, comme tout le monde, hein ! Tu penses réellement qu'elle serait assez conne pour continuer à se balader dans la rue avec sa tignasse de rouquemoute et ses yeux à la con ?

— Non, évidemment...

— Eh ben alors ? Elle était jeune, ta conquête ? Et super bandante, je suppose ?

— Oh, pour ça, oui ! s'extasia Piedbourg.

Et, pour la première fois depuis son arrivée chez Gouget, son visage terne d'employé modèle s'éclaira d'un vrai sourire.

— Eh bien, tu vois ! soupira Gouget.

Il se retint de poursuivre sa pensée à voix haute. Pensée qui était à peu près : « Eh bien, tu vois : qu'un petit maigrichon comme toi puisse séduire un canon pareil, c'est pas crédible une seconde, il faut qu'il y ait autre chose ! »

— Je suppose qu'elle ne t'a donné ni adresse ni numéro de téléphone et que vous avez rendez-vous chez toi ? reprit Nicolas Gouget, la voix hautaine.

— Oui, mais...

— Et, bien entendu, sous un prétexte quelconque, elle t'a demandé de ne surtout parler à personne de ce rendez-vous ! C'est quand, d'ailleurs ?

— Demain... laissa tomber Claude-Éric Piedbourg dans un souffle, en

laissant retomber son menton en galoche sur sa poitrine maigre et étroite.

— Mais qu'est-ce que je vais faire ? se mit-il à gémir, sans relever la tête. Il faut absolument que je trouve un moyen de tout annuler et de...

— Même si tu trouvais un moyen d'annuler, elle trouverait, elle, un autre moyen de parvenir jusqu'à toi, le coupa impitoyablement Nicolas Gouget. Et, cette fois, elle ne te laisserait aucune chance !

Il se leva pesamment du canapé, contourna la table basse et posa sa main sur l'épaule tombante de Piedbourg, comme s'il le prenait sous sa protection :

— J'ai une idée, mon vieux. En fait, ce rendez-vous, c'est peut-être notre chance. Il nous donne une bonne longueur d'avance sur cette salope : nous on sait ce qu'elle veut faire, tandis qu'elle ignore qu'on se méfie d'elle.

Gouget eut un petit sourire :

— En plus, cette enfoirée va se pointer en pensant avoir affaire à un homme seul : toi... sans se douter du piège à rat que je lui prépare !

Piedbourg leva vers Gouget des yeux pantelants d'espoir :

— C'est vrai ? Tu as vraiment une idée ? Tu m'expliques ? Il faut que je sache !

— C'est encore un peu flou, admit Nicolas Gouget d'assez mauvaise grâce. Mais, à défaut de plan, j'ai quelques copains déterminés qui ne peuvent pas me refuser un coup de main. On va lui préparer une petite réception de ma façon, à ta fausse brune de merde !

Emporté par son enthousiasme, il faillit dire qu'ils allaient jouer à la chèvre de M. Seguin. Mais dans la mesure où il avait prévu Piedbourg dans le rôle de la chèvre, il trouva plus diplomate de s'abstenir.

À ce moment, la sonnette aigrette de la porte d'entrée retentit, faisant violemment sursauter Claude-Éric Piedbourg dans son fauteuil.

— Qui c'est ! cria-t-il d'une voix de fausset.

— Du calme, soupira Gouget, en se dirigeant vers le couloir. J'en sais rien qui c'est...

La porte ouverte, il se retrouva nez à nez avec le petit visage triangulaire de Vanessa Trombert, souriante et vêtue d'une sorte de jogging informe et trop grand, sous lequel ses formes juvéniles disparaissaient complètement. Elle tenait un livre scolaire sous le bras.

Devant l'air d'incompréhension qu'il affichait, elle crut devoir préciser :

— Je viens pour cette connerie de poésie que je dois apprendre pour l'école, vous vous souvenez ?

Précoce sur le plan hormonal et sexuel, Vanessa Trombert ne l'était pas dans ses études, puisqu'à douze ans et demi elle était encore en CM 2, où ses formes épanouies tranchaient violemment sur les corps malingres et asexués de ses petites camarades. Qu'elle ne fréquentait du reste pas, s'estimant « trop

bonne pour ces bouffons ».

— Je croyais que c'était aujourd'hui que tu devais la réciter, ta poésie ? fit Gouget d'une voix goguenarde.

— Y a eu remise de peine ! répliqua drôlement la gamine, en pénétrant d'un pas dans le petit couloir. Je peux entrer ?

— Il me semble que c'est trop tard pour que je dise non, lui fit observer Gouget, en refermant la porte derrière elle.

Une idée venait de lui traverser l'esprit. Comme elle l'amusait, il décida de la mettre à exécution. Il entraîna d'abord Vanessa vers la cuisine et murmura près de son oreille finement ourlée :

— Je suis avec un ami. Le pauvre, il ne va vraiment pas bien et je crois qu'il aurait bien besoin d'un peu de tendresse et d'affection. Tu me comprends ?

— Faut que je lui fasse une pipe ? demanda tranquillement Vanessa, sur le ton de la conversation.

— Ça ou autre chose : je ne sais pas ce qu'il aime, hein ! C'est à mes frais, naturellement...

— Bon, ben... d'accord, alors, acquiesça Vanessa. Vous êtes sûr qu'il va vouloir ? Il va peut-être me trouver trop gamine pour lui, votre pote...

— S'il ne veut pas, je te paierai quand même le prix habituel, s'engagea Nicolas Gouget.

— Dans ce cas, pas de souci, approuva la gamine, en se dirigeant d'un pas résolu vers le salon.

En y pénétrant à sa suite, Nicolas Gouget constata que Claude-Éric Piedbourg avait allumé la télévision et que, pour la voir, il s'était transporté du fauteuil au canapé.

Celui-ci parut un peu surpris de voir Nicolas Gouget revenir au salon, précédé d'une ado à la mine délurée, se dirigeant droit sur lui.

Il le fut beaucoup plus encore lorsque Vanessa s'installa sans façon sur ses genoux et, ses bras minces autour de son cou, lui plaqua une grosse bise directement sur la bouche.

— Il paraît que vous flippez un peu, aujourd'hui ? s'enquit la gamine sur un ton insouciant. Vous êtes tendu ? Vous avez besoin qu'on vous change les idées ? Je sais faire, ça, ne vous inquiétez pas...

Tout en parlant, Vanessa Trombert se tortillait sur les cuisses de Piedbourg. Tellement en haut de ses cuisses que Claude-Éric sentit, à sa grande confusion, son sexe s'ériger rapidement dans son pantalon.

Il se voyait déjà, menottes aux poignets, obligé de répondre devant un juge de la terrible accusation de pédophilie. Il voulut prier Vanessa de descendre de ses genoux, mais celle-ci le prit totalement de court :

— Ah ! c'est bien, tu commences à bander, mon chéri ! Je sens ta queue contre mes fesses... Dis donc, tu as l'air drôlement bien outillé, on dirait ! Voyons voir...

Pendant ce temps, Nicolas Gouget s'était installé tranquillement à l'autre extrémité du canapé, et contemplait la scène de biais.

L'air totalement déboussolé de son ex-ami le réjouissait grandement, et il se demandait ce qui allait finalement l'emporter chez Claude-Éric Piedbourg, de son sens moral ou de son excitation érotique.

Sautant de ses genoux avec l'agilité d'une petite guenon, Vanessa s'était placée sur le canapé, entre les deux hommes. Et ses doigts fins s'attaquaient à présent à la fermeture à glissière du pantalon de Piedbourg.

— Non, non... S'il vous plaît, arrêtez immédiatement ! réussit à balbutier celui-ci.

Mais comme, dans le même temps, tout son corps restait inerte et qu'il ne faisait rien pour empêcher Vanessa de se livrer à son attentat à la pudeur, la gamine se crut autorisée à poursuivre ses investigations.

Lorsqu'elle mit à jour le membre raide de Piedbourg, Nicolas Gouget se fit la réflexion qu'il était mieux « monté » que lui, ce qui l'agaça un peu.

— Tu veux que je te branle un peu et que je te suce après, ou tu préfères la pipe tout de suite ? s'enquit Vanessa, avec un naturel confondant.

Totalement dépassé par ce qui lui arrivait, Piedbourg ne réussit qu'à hocher la tête de haut en bas. Ce qui pouvait passer pour une acceptation, mais sans que l'on sache au juste à laquelle des deux propositions de Vanessa il souscrivait. Dans le doute, celle-ci avait déjà empoigné la verge dure et gonflée, afin de lui imprimer un lent mouvement de va-et-vient.

Lorsqu'elle sentit la main de Nicolas Gouget se faufiler entre son jogging informe et sa peau, elle se souleva complaisamment, afin qu'il puisse lui caresser les fesses, ainsi qu'il aimait beaucoup à le faire.

— Vous me mettez pas le doigt dans le cul, hein ? avertit-elle, d'un ton soupçonneux, car elle détestait cette pratique, que ses clients, eux, semblaient au contraire goûter particulièrement – comme quoi le monde est mal fait.

Mais Nicolas Gouget ne répondit rien, se contentant d'effleurer distraitemment la croupe menue de la gamine qui, à présent, se penchait en avant pour faire coulisser la verge de Claude-Éric Piedbourg entre ses lèvres.

L'esprit de Gouget, lui, était déjà ailleurs. Occupé à imaginer les détails du piège dans lequel il comptait faire tomber la rousse du portrait-robot.

CHAPITRE XIII



Antoinette Figuier traversa le grand salon en diagonale, sans que sa colossale silhouette ne produise le moindre bruit, ni même de déplacement d'air notable.

Elle posa sur la table basse le plateau qu'elle portait, avec une moue désapprobatrice. Dessus se trouvait un verre de cristal taillé, un petit seau plein de glaçons, avec une pince d'argent, et une bouteille à peine entamée de whisky Macallan 15 ans d'âge, le préféré d'Emeline Gracian.

Or, Antoinette Figuier n'aimait pas que son « petiot » boive, même si jamais elle ne se serait autorisée à lui faire la moindre remarque à ce sujet.

La vieille Lozérienne trouvait qu'une femme digne de ce nom ne devrait jamais boire d'alcool, y compris une femme aussi particulière que son petiot.

Elle ressortit du salon sans qu'Emeline et elle aient échangé le moindre mot. Depuis le temps, elles n'avaient plus besoin de se parler pour se comprendre.

Ainsi, lorsqu'Emeline s'était étonnée à haute voix de ne pas recevoir l'appel téléphonique prévu, de la part de Fahrana Al-Chahib, Antoinette Figuier s'était contentée, sans même tourner la tête, de laisser tomber :

— Elle n'appellera pas.

Et Emeline Gracian avait aussitôt compris.

Sur le coup, elle en avait éprouvé un violent vertige, lequel subsistait encore, qu'elle espérait vaguement dissiper à coups de verres d'alcool.

Antoinette Figuier avait toujours eu à cœur de la protéger du monde extérieur et de ses « mauvetés », ainsi que disait la vieille femme. C'était pour elle une sorte de devoir sacré, qu'elle accomplissait par amour pour elle,

Emeline, mais aussi en mémoire de sa mère, Clothilde, qu'Antoinette avait élevée pratiquement seule.

Mais, jusqu'à présent, cette vocation de mère lionne n'avait encore jamais poussé Antoinette Figuiet jusqu'au meurtre. Un nouveau pas venait donc d'être franchi.

Car Emeline Gracian ne doutait pas un seul instant que Fahrana ne fût morte, tuée par sa « nounou »...

Elle se servit un verre de whisky, négligea les glaçons et avala d'un coup un bon tiers du liquide ambré.

Tous ces meurtres finissaient par lui donner une sorte de nausée, lui faisaient la bouche cotonneuse comme après une nuit de beuverie.

Elle-même avait déjà cinq morts à son actif. Il lui restait deux hommes à tuer, ce qui serait fait dans les prochains jours. Ensuite, enfin délivrée, elle pourrait songer à l'avenir, à son avenir de femme avec Jean-Baptiste.

Lequel, elle l'espérait, elle voulait le croire, réussirait par son amour à lui faire oublier son passé.

Son passé d'homme.

Emeline Gracian se resservit un demi-verre de Macallan et ferma les yeux.

Lorsqu'elle était née, ses parents avaient décidé de la nommer Bastien. Bastien Dubernet : c'est ainsi qu'Emeline s'était appelée durant un quart de siècle.

Vingt-cinq ans durant lesquels elle avait été un garçon, puis un adolescent, puis un homme. Tout du moins à en juger d'après son enveloppe charnelle. Car, dans son esprit, et dès l'enfance, il en allait tout différemment.

En fait, le petit Bastien n'avait jamais été bien assuré de son sexe. Quasiment dès l'école primaire, il se sentait tantôt fille, tantôt garçon, suivant l'environnement dans lequel il se trouvait à tel ou tel moment.

Lorsqu'était survenue la puberté, les choses étaient allées en empirant. Là encore, Bastien s'était trouvé dans l'incapacité de savoir ce qu'il était réellement. Lorsqu'il avait perdu son pucelage, à l'âge de quinze ans et demi, dans les bras d'une copine de sa classe, une redoublante plus âgée, il avait cru que son « flottement sexuel » était enfin terminé.

Puisqu'il avait été capable de faire l'amour avec une fille, et même de lui donner du plaisir plusieurs fois de suite, c'est bien qu'il était un homme, non ? s'était-il dit le soir même devant la glace de la salle de bain.

Sauf que, trois semaines plus tard, un garçon d'environ 25 ans l'avait dragué dans les toilettes de la gare de l'Est et, par curiosité, Bastien l'avait suivi jusqu'à chez lui.

Là, caressant un homme pour la première fois, longuement sodomisé par lui, il avait senti la femme se réveiller en lui. Et il avait compris qu'il ne serait jamais un homme comme les autres. Parce que deux êtres, de sexes opposés

avaient décidé de cohabiter à l'intérieur de son cerveau.

Et Bastien Dubernet avait continué de passer de l'un à l'autre durant un an et demi, fille avec les garçons, garçon avec les filles, en faisant tout ce qu'il pouvait pour maintenir des cloisons étanches entre ses deux vies, entre ses deux personnalités divergentes.

Un *modus vivendi* qui avait explosé quelques semaines après son 17^e anniversaire.

Cette fête, il ne voulait pas y aller, au départ. Et puis, sa copine de classe, Virginia Zori, lui avait demandé comme un service, de l'y accompagner, et Bastien avait dit oui.

Pour son malheur.

Virginia était la meilleure copine de sa petite amie du moment, Fanette Trubly. Laquelle, de deux ans plus âgée que lui, était déjà en fac, à Nanterre, tandis que Virginia et lui étaient toujours au lycée de Saint-Germain-en-Laye.

Bastien soupçonnait Fanette de se servir de Virginia pour le surveiller, car elle était d'un tempérament très jaloux, ce qui, d'une certaine manière, flattait Bastien.

S'il avait pu prévoir...

Car, à cette soirée, il s'était retrouvé face à un garçon de 20 ans qu'il n'avait encore jamais vu, Jean-François, beau comme un Dieu. Au premier regard qu'ils avaient échangé, ils avaient su tous les deux qu'ils allaient faire l'amour ensemble. C'était comme « inscrit »...

Effectivement, deux heures plus tard, Jean-François avait entraîné Bastien au second étage de la grande maison du Vésinet où avait lieu la fête. Ils s'étaient rapidement retrouvés nus sur le lit, s'étaient caressés et sucés mutuellement, avant que Jean-François ne demande à Bastien, presque timidement, s'il acceptait d'être sodomisé par lui.

Fou de désir, redevenu totalement fille dans sa tête et dans son corps, Bastien avait dit oui. Le hasard avait voulu que Virginia Zori, désireuse de visiter cette immense maison, ouvre la porte de la chambre, alors que Jean-François, debout, labourait de son sexe épais et long, les reins de Bastien, agenouillé sur le bord du lit.

Ensuite, il avait supplié Virginia de lui garder le secret, et, surtout, de ne rien dire à Fanette. Virginia, rassurante, presque maternelle, avait promis.

Promesse non tenue, et même cyniquement trahie, dès le lendemain matin.

Comme Bastien l'avait appris ensuite, en apprenant les « fantaisies sexuelles » de son petit ami, Fanette Trubly était entrée dans une rage folle contre lui, s'était déclarée humiliée et avait juré de se venger.

— Je vais lui faire passer le goût de la bite, à ce sale petit pédé ! avait-elle éructé devant Virginia.

Comme Fanette avait continué à lui faire bonne figure, et même à coucher

avec lui, Bastien ne s'était douté de rien. C'est donc en toute innocence qu'il s'était rendu à un pseudo-dîner organisé par Fanette, dans la maison de ses parents, absents pour toute la semaine.

Lorsqu'il était arrivé, il s'était trouvé face à sept personnes, dont cinq qui lui étaient inconnues. Outre Fanette et Virginia, il y avait une troisième fille, qu'on lui avait présentée comme s'appelant Irène Fisoliakis.

Quant aux quatre étudiants aux sourires goguenards, ils se nommaient Ronald Sevillano, Luigi Palazzino, Claude-Éric Piedbourg et Nicolas Gouget.

Et le piège ignoble, concocté par Fanette Trubly, s'était refermé sur Bastien Dubernet, en même temps qu'était verrouillée la porte blindée de la maison...

Emeline Gracian se servit un nouveau verre de whisky. Ses yeux étaient pleins de larmes.

Elle ne parvenait pas à se souvenir combien de fois Bastien – son ancien elle-même – avait été violé, cette nuit-là, non seulement par les quatre garçons, complètement défoncés au H et à l'ecstasy, mais également par les trois filles, qui avaient pris soin de se munir de gros godemichés, dont un à lanières de cuir, que Fanette Trubly s'était personnellement réservé.

Ils avaient fini par le laisser partir, pantelant, perclus de douleur, les cuisses couvertes de son propre sang. Ses bourreaux étaient tranquilles : ils savaient très bien que Bastien n'irait raconter l'« incident » à personne.

De fait, Bastien Dubernet n'avait jamais rien dit. Durant des années, il avait gardé son épouvantable secret pour lui-même, rongé de l'intérieur par l'humiliation et les douleurs qu'on lui avait infligées.

Encore aujourd'hui, Emeline Gracian ne savait pas si ce cauchemar était lié au fait que, rapidement, la femme qui vivait dans son cerveau avait définitivement pris le pas sur l'homme qu'il était morphologiquement.

C'est pourquoi, lentement mais irrésistiblement, s'était imposée à Bastien la nécessité de changer de sexe. Un changement qu'il avait mis près de cinq ans à préparer dans les moindres détails, pour que le monde entier oublie jusqu'à l'existence de Bastien Dubernet.

Car il ne voulait pas seulement changer de sexe, il avait besoin d'une renaissance, au sens le plus littéral. D'une renaissance. Et c'est exactement ce qu'il avait accompli, « tuant » Bastien Dubernet pour qu'Emeline Gracian puisse librement venir au monde.

Avant d'effectuer ce saut irréversible, Bastien Dubernet avait accompli son dernier acte en tant qu'homme.

Le triple meurtre d'Irène Fisoliakis, Virginia Zori et Fanette Trubly, ses trois bourreaux femelles. Il s'était gardé Fanette, son ex-petite amie et instigatrice de son supplice, pour la bonne bouche, la supprimant en dernier.

Puis, Bastien Dubernet avait disparu de la circulation. Pour renaître au

monde, quatre ans plus tard, sous l'identité d'Emeline Gracian, grâce à un stratagème assez compliqué dont elle était très fière.

Une seule personne, à présent, était au courant de son identité réelle : Antoinette Figuiet.

Emeline poussa un profond soupir et reposa son verre de whisky non terminé sur la table basse.

Elle avait assez bu comme cela, il fallait qu'elle garde l'esprit clair, au moins tant qu'elle n'aurait pas mené à bien la mission qu'elle s'était fixée : faire disparaître jusqu'au dernier ceux qui avaient détruit sa vie en violant son corps.

Il ne lui restait plus désormais que deux des quatre hommes à supprimer : Claude-Éric Piedbourg et Nicolas Gouget, dans cet ordre-là.

Ensuite... Eh bien, ensuite, Emeline pourrait envisager une nouvelle existence, une vie propre et lumineuse, portée par l'amour de Jean-Baptiste Bravo.

Elle ne savait pas encore bien comment elle allait s'y prendre avec lui. Ce qu'elle devait lui révéler et ce qu'il convenait de laisser dans l'ombre.

À priori, Emeline sentait qu'elle ne devait pas parler des meurtres, ni sans doute du viol subi.

Mais, pour ce qui était de son changement de sexe, de son séjour dans la clinique de Rabat, deux ans et demi plus tôt, elle hésitait encore.

En tout cas, elle était certaine d'une chose, au vu des nouveaux rebondissements : elle ne pouvait plus se permettre de parler à Jean-Baptiste de l'amitié très tendre, et même très érotique, qui s'était nouée entre elle et Fahrana Al-Chahib, la jolie fille de salle de la clinique, maintenant que la jeune Marocaine était morte.

Cela faisait un secret de plus, qu'elle ne partagerait qu'avec sa bonne et fidèle Antoinette.

Emeline se leva du canapé. La tête lui tournait légèrement, de tout l'alcool qu'elle avait bu. Après un moment d'hésitation, elle décida d'appeler Jean-Baptiste pour savoir si elle pouvait venir passer la nuit chez lui.

Elle avait besoin de se laver l'esprit, de se purifier dans les bras du seul homme qui comptait désormais à ses yeux et dans son existence de femme.

Avant de se replonger dans l'horreur des deux meurtres qu'il lui restait à commettre.



— Mais qu'est-ce qu'ils fichent, bon sang ? Voilà bien une heure qu'ils sont partis...

Pour la dixième fois en moins de vingt minutes, Aimé Brichot se leva de son fauteuil et fit le tour du bureau, histoire de se dégourdir les jambes, sous l'œil gentiment goguenard de Géraldine Hébert, beaucoup plus calme.

— Mémé, ça ne sert à rien de vous énerver comme ça : si Boris et Baba ne sont pas encore là, ce n'est sûrement pas parce qu'ils se sont arrêtés au bistrot en sortant de l'Élysée...

Car c'est en effet au palais de l'Élysée que Charlie Badolini et Boris Corentin s'étaient rendus. Ils avaient rendez-vous avec un membre du secrétariat général de la présidence de la République, qui, sur ordre du président lui-même, s'était mis personnellement en relations avec la direction de la police marocaine, à Rabat.

Pour tenter d'obtenir que les autorités de ce pays fassent pression sur le directeur de la clinique où avait travaillé Fahrana Al-Chahib et obtiennent de lui la liste des Français, hommes et femmes, ayant séjourné dans son établissement durant les quatre années venant de s'écouler.

Logiquement, l'aller-retour n'aurait pas dû leur prendre plus d'une demi-heure, or ils avaient quitté le quai des Orfèvres depuis plus d'une heure.

D'où la nervosité grandissante d'Aimé Brichot, occupé à nettoyer ses lunettes pour la cinquième fois en un quart d'heure, juste histoire de s'occuper les mains.

— Si on ne trouve rien dans cette liste, dit-il en se rasseyant, on va être mal. Surtout si cette femme rousse aux yeux vairons, dont on ne sait même plus si elle est bien une femme, choisit, comme la première fois, de cesser

brusquement ses activités meurtrières...

Géraldine Hébert ne répondit rien, simplement parce qu'il n'y avait rien à répondre.

Et aussi parce que, au même moment, la porte des Affaires recommandées s'ouvrit avec fracas, pour laisser entrer un Boris Corentin dont les yeux brillaient d'excitation.

— Bingo ! s'écria-t-il, en brandissant devant lui une mince liasse de feuilles de papier.

— Bingo, *what* ? demanda Aimé Brichot, en bondissant à sa rencontre, aussitôt imité par Géraldine.

— Devinez qui a séjourné deux mois à la clinique Mohammed V de Rabat, il y a un peu moins de deux ans, afin d'y subir une opération transformiste ?

Les deux autres haussèrent les épaules en même temps, pour signifier à Corentin qu'ils n'essayaient même pas de résoudre ce genre de devinette.

— Bastien Dubernet ! fit triomphalement Boris. Le petit ami de Fanette Trubly, l'une des trois filles assassinées il y a quatre ans par le « tueur aux travestis » !

— Lequel serait donc devenu notre femme rousse aux yeux vairons ? murmura Géraldine Hébert.

— On va le savoir très vite, répondit Corentin : dès qu'on a pu se sauver de l'Élysée, j'ai téléphoné au fichier central afin qu'on me trouve tout ce qu'il est possible de trouver sur ce Bastien Dubernet.

— En fait, conclut Aimé Brichot, il suffirait qu'on nous dise s'il a les yeux vairons ou non : ça lèverait tous les doutes à son sujet, non ?

Les mains de Jean-Baptiste Bravo s'accrochèrent aux hanches étroites d'Emeline Gracian, tandis que son membre dur pénétrait lentement la jeune femme de toute sa longueur, lui arrachant un soupir de bien-être.

— Mon amour ! murmura-t-elle avec extase, le visage à demi enfoui dans le drap chiffonné.

Dès que son amant se mit à aller et venir entre ses reins, la jeune femme envoya sa main sous son ventre, afin que ses doigts puissent s'emparer de son clitoris incroyablement proéminent et gonflé.

Elle entreprit de le caresser comme elle l'aurait fait d'un pénis minuscule, au rythme même des coups de boutoir de plus en plus rapides de Jean-Baptiste, dont elle pouvait sentir le souffle chaud sur ses épaules et son dos.

Avec la fugacité de l'éclair, une pensée traversa le cerveau d'Emeline. Celle que jamais elle ne serait une vraie femme, éprouvant un authentique orgasme féminin. Car si le chirurgien de Rabat avait fait des miracles, lui

confectionnant un vagin aussi vrai que nature, s'il avait pu accéder à sa demande de lui « bricoler » un clitoris plus développé que la normale, il ne pouvait pas pour autant faire de miracle, à savoir reconstituer le tissu nerveux qui permet à une femme « naturelle » d'accéder à la jouissance vaginale.

Emeline devrait donc, toujours, se contenter de celle qu'elle éprouvait lorsqu'un sexe masculin s'introduisait entre ses fesses dures et menues.

Une jouissance qui était déjà la sienne lorsqu'elle était encore Bastien Dubernet...

Le plaisir faucha Emeline, quelques secondes après que Jean-Baptiste, avec un long feulement rauque, se fut déversé à longs jets brûlants entre ses reins.

Ils retombèrent ensemble sur le lit, comme une seule masse, enchevêtrés, essoufflés, assouvis.

Puis, lorsqu'ils eurent retrouvé une respiration normale, le jeune homme se détacha du corps de sa maîtresse, lui caressa tendrement les cheveux et lui demanda, avec un petit sourire presque timide :

— On passe la fin de la journée ensemble ? Tu restes dîner et dormir avec moi ?

Emeline mourait d'envie de lui dire oui. Seulement, elle ne pouvait pas. Puisque, dans quelques heures, elle avait rendez-vous avec un homme nommé Claude-Éric Piedbourg.

Pour le tuer.

— Ça y est, les garçons, ça crache ! s'exclama Géraldine Hébert, debout près du fax.

Les « garçons » s'approchèrent de l'appareil d'où sortait effectivement une feuille de papier couverte d'une écriture manuscrite très serrée.

Depuis deux heures, l'activité des trois policiers des Affaires recommandées était intense, et en liaison permanente avec un certain nombre d'autres services de la PJ, qui avaient reçu l'ordre de se mettre prioritairement au service de Boris Corentin et de ses deux coéquipiers.

Dans un premier temps, Aimé Brichot avait pu apprendre, par son ami le commandant Alain Dubois, le chef du service des disparitions, que Bastien Dubernet s'était évanoui dans la nature quatorze mois auparavant, et que, jusqu'à présent, toutes les recherches du 9^e CDJ (Cabinet de délégation judiciaire), autrement dit les « Dispas », avaient été vaines.

— La disparition a été signalée par qui ? avait voulu savoir Aimé Brichot.

— Bouge pas, je vérifie...

Le commandant Dubois était revenu au téléphone moins de trente secondes plus tard :

— Par sa femme. Une certaine Emeline Gracian, d'origine mexicaine. Bastien Dubernet et elle se sont mariés il y a deux ans, d'après ses déclarations.

— Tu l'as rencontrée, cette Emeline Gracian ? avait demandé Brichot à son collègue.

— Évidemment ! Une assez belle femme, si je me souviens bien. Une rousse flamboyante qui...

— Attends un peu, là ! l'avait interrompu Aimé Brichot, tout excité. Ta rousse flamboyante, là, est-ce que tu te souviens si elle avait les yeux vairs ?

Il y avait eu quelques secondes de silence, puis de nouveau la voix d'Alain Dubois :

— Tiens, c'est marrant, c'est un détail que j'avais complètement zappé ! Mais maintenant que tu m'en reparles, oui, en effet : elle avait un œil marron et l'autre clair – vert ou bleu, je ne me souviens pas... C'est indiscret de te demander pourquoi vous vous intéressez à elle ?

— Il n'est pas impossible qu'elle ait tué cinq personnes à ce jour, avait répondu Aimé Brichot, juste avant de mettre fin à la communication.

La suite, c'est Géraldine Hébert qui l'avait reconstituée, avec leurs collègues du fichier central auprès de qui elle s'était rendue sur la demande de Boris Corentin.

— Je crois qu'on tient un truc énorme, les garçons ! avait-elle déclaré à son retour aux Affaires recommandées. Figurez-vous que Bastien Dubernet aurait épousé cette Emeline Gracian, de nationalité mexicaine... à Las Vegas, comme par hasard. Puis qu'il aurait fait régulariser l'union au consulat de France, afin d'être vraiment marié aux yeux de la loi française ! Un peu chelou, non, comme manip ?

La pièce suivante du puzzle avait été rapportée par Boris Corentin, qui s'était très vite mis en rapport avec la Brigade financière. Là, ses collègues et lui avaient pu déterminer que les comptes bancaires de Bastien Dubernet continuaient d'être utilisés par son épouse légitime, qui possédait en effet la signature sur l'ensemble de ces comptes.

Mais c'est un détail particulier qui avait attiré l'attention de Boris Corentin. Chaque premier lundi du mois, un virement automatique de huit cents euros était effectué au bénéfice d'une certaine Pilar Escobado, dont le compte bancaire était domicilié à Mexico City.

Cela commençait à faire beaucoup de Mexicaines pour une seule affaire...

C'est pourquoi, via Interpol, Charlie Badolini avait demandé à ses homologues mexicains une enquête rapide concernant cette Pilar Escobado.

En principe, c'était le résultat de sa requête que le fax devait être en train de cracher.

— Alors ? demanda Boris Corentin, lorsque Géraldine eut extrait la première feuille de l'appareil.

— Laisse-moi le temps, Grand chef... protesta la jeune femme, tout en commençant à lire rapidement. Je comprends l'espagnol, mais tout de même...

Soudain, Géraldine Hébert bondit sur place en poussant une exclamation joyeuse :

— Bonne pioche !

— Tu nous racontes, Petit bonhomme ?

— Nos collègues mexicains sont carrément allés cuisiner cette Pilar Escobado. Apparemment, ils ont su se montrer persuasifs, puisque la donzelle leur a finalement avoué qu'elle avait épousé un Français à Las Vegas, *mais avec de faux papiers établis au nom d'Emeline Gracian* ! Et que, depuis, son « mari » lui versait une pension, selon les termes de leur accord.

Il y eut un moment de silence dans le bureau, déchiré en son milieu par un éclat de rire féminin venu de l'autre côté de la cloison qui séparait les Affaires recommandées du vaste bureau des inspecteurs « ordinaires ».

— Bon, il me semble qu'on peut reconstituer clairement toute l'affaire, maintenant, finit par dire Boris Corentin, en se frottant machinalement le menton.

— Eh bien ! vas-y, on t'écoute..., l'encouragea aussitôt Aimé Brichot, en reproduisant le geste de sa flèche, par simple mimétisme inconscient.

— À un moment de sa vie, Bastien Dubernet a pris la décision de changer de sexe, reprit Boris Corentin. À un moment particulièrement dramatique, si mon hypothèse est exacte, puisqu'il avait déjà trois meurtres de femmes à son actif. Pour quelle raison profonde a-t-il pris cette décision ? Bien entendu, nous ne pouvons pas le savoir. Mais il semble certain que les meurtres commis ont un rapport étroit avec l'identité sexuelle perturbée de notre suspect. Bien. Le problème qui se pose à lui est le suivant : il doit disparaître en tant qu'homme afin de pouvoir réapparaître en tant que femme. Et, apparemment, il tient à entourer cette métamorphose du plus grand secret. Pour quelle raison ?

— Peut-être à cause de tous ces meurtres, justement... suggéra Aimé Brichot.

— Pas impossible, en effet. En attendant, Bastien Dubernet a un problème à résoudre : comment faire pour opérer son tour de passe-passe sans tout perdre du même coup ? Autrement dit : comment devenir quelqu'un d'autre tout en continuant à jouir de la fortune que ses parents lui ont laissée, et qui est fort conséquente, je vous le dis...

— J'ai trouvé ! s'exclama Géraldine Hébert. Il se trouve une fille à l'autre bout du monde, la munit de faux papiers, file l'épouser à Las Vegas, où l'on

n'est pas très regardant, avant de faire régulariser cette union bidon. Puis, il renvoie sa promesse dans son pays et endosse son identité. Après quoi, il ne lui reste plus qu'à faire disparaître Bastien Dubernet en allant se faire opérer au Maroc !

— C'est exactement comme cela que je vois les choses, Petit Bonhomme ! approuva Corentin, pour la plus grande fierté de Géraldine Hébert. Par conséquent...

— Par conséquent, enchaîna Aimé Brichot, Bastien Dubernet et notre fameuse femme rousse, répondant au nom d'Emeline Gracian, ne forment qu'une seule et même personne !

— Une personne dont nous possédons l'adresse, rue Saint-Dominique, murmura Géraldine Hébert. Qu'est-ce qu'on attend pour aller lui rendre une petite visite de courtoisie ?

— On n'attend pas, Petit bonhomme, répondit Boris Corentin en se dirigeant vers la porte du bureau : on y va !

CHAPITRE XV



Emeline Gracian posa une dernière touche de rouge brillant au coin de ses lèvres, les frotta l'une contre l'autre en se penchant vers le grand miroir de la salle de bain. Puis, satisfaite par son maquillage, elle se recula d'un pas pour juger de l'ensemble de sa silhouette.

Elle avait choisi une robe assez longue, rouge, qu'elle ne mettait quasiment jamais car elle s'harmonisait mal avec sa chevelure rousse. Mais, ce soir, le fait d'être teinte en brune lui fournissait un excellent prétexte pour la porter enfin.

La robe était assez profondément décolletée et laissait une bonne partie de ses épaules à nu. En outre, elle était fendue sur le côté droit pratiquement jusqu'au haut de la cuisse.

Emeline s'adressa un petit sourire de satisfaction dans le miroir ovale. Normalement, l'homme avec lequel elle avait rendez-vous dans une heure devrait la trouver parfaitement irrésistible, ce qui était le but recherché.

Emeline se dit que, malgré le temps au beau fixe, elle allait revêtir son long imperméable noir, afin de ne pas trop attirer l'attention sur sa robe.

Il ne lui restait plus qu'à vérifier une deuxième fois le contenu de son grand sac de cuir noir, afin de voir si elle n'avait rien oublié de son indispensable matériel. Matériel que, parfois, pour elle-même, elle appelait son « kit meurtre », avec une sorte d'ironie amère.

Ensuite, elle s'octroierait un double whisky pour s'aider à se détendre, en écoutant un peu de piano – probablement *l'intermezzo* opus 117 de Brahms, qui avait sur elle des effets profondément relaxants.

Puis, lorsque l'heure serait venue, elle se mettrait en route pour aller retrouver Claude-Éric Piedbourg à son domicile du XIII^e arrondissement.

Et elle le tuerait.

Sous l'œil réprobateur de deux vieilles dames, Boris Corentin fit monter sa voiture de service sur le « bateau » d'une entrée d'immeuble, sachant bien que, à moins d'un miracle improbable, il ne trouverait pas de place de stationnement autorisé dans la rue Saint-Dominique.

— Manquerait plus qu'on se la fasse embarquer à la fourrière... ronchonna Aimé Briclot qui, farouchement légaliste, n'aimait pas beaucoup que son coéquipier prenne ce genre de libertés avec la loi...

— Dans ce cas, on rentrera en métro ! sourit Géraldine Hébert, en descendant de la voiture.

Les trois policiers n'étaient qu'à une cinquantaine de mètres de l'hôtel particulier où vivait la fausse Emeline Gracian, c'est-à-dire Bastien Dubernet devenu femme.

Avant de quitter le quai des Orfèvres, ils avaient hésité sur la conduite à tenir : fallait-il ou non téléphoner avant de se présenter au domicile de leur suspect ?

— Ça nous permettrait au moins de savoir s'il – ou si elle – est là... avait fait remarquer Géraldine.

— Ça permettrait surtout de lui mettre la puce à l'oreille, avait rétorqué Aimé Brichot, pour une fois plus « téméraire » que la jeune femme.

Boris Corentin s'étant rangé à l'avis de son coéquipier, ils avaient laissé tomber le téléphone pour sauter dans leur voiture de service et rallier la rue Saint-Dominique.

L'imposante porte cochère de l'hôtel particulier étant ouverte, ils pénétrèrent dans la cour de la grande bâtisse un peu austère. Cour pavée de pierres inégales et lustrées par le temps, qui donnaient l'impression que rien ici n'avait changé depuis le XVII^e siècle.

Au haut du perron aux marches basses et en arc de cercle, le code d'accès électronique faisait comme une sorte d'incongruité temporelle. Il n'y avait que quatre boutons de sonnettes. Le premier indiquait : *Dubernet-Gracian – RC*.

Boris Corentin allait enfoncer le petit bouton métallique rond lorsque la porte s'ouvrit avec un claquement sec. Pour laisser sortir un vieux monsieur très élégant, aux allures martiales de général en retraite, tenant à sa main gantée une laisse au bout de laquelle frétillait un minuscule chien hirsute.

Il les dévisagea d'un air soupçonneux, mais le large sourire cordial de Géraldine Hébert parut l'amadouer et il ne fit aucune remarque lorsque les trois policiers pénétrèrent dans le hall de l'immeuble.

La double porte du rez-de-chaussée ne comportait pas de nom, mais comme il n'y en avait pas d'autre, c'est sans hésiter que Boris Corentin enfonça le bouton de cuivre situé à sa droite. Un carillon cristallin retentit à l'intérieur.

Mais, ensuite, aucun bruit, même discret, ne vint trahir la moindre présence humaine dans l'appartement.

— On dirait qu'on l'a dans l'os... murmura Géraldine Hébert, d'une voix dépitée.

C'est alors que, sans que rien, aucun son, ne l'eût laissé prévoir, la porte s'ouvrit d'un coup, avec un léger glissement feutré dans le bas.

Boris Corentin, qui se trouvait le plus avancé, eut du mal à rester imperturbable en découvrant le véritable colosse femelle qui venait d'apparaître dans l'encadrement, telle une sorte de créature mythologique sans doute issue d'un accouplement contre nature.

D'autant plus de mal que, immédiatement, lui revinrent à l'esprit les témoignages des enfants de la cité de Sevran, où avait eu lieu le double meurtre de Fahrana Al-Chahib et de Driss Khaleb. Lesquels enfants avaient vu une « géante », se faufiler dans le bâtiment B 8, avant de disparaître en direction de l'escalier conduisant aux caves...

Le bref regard qu'il échangea avec Aimé Brichot lui fit comprendre que son coéquipier avait suivi exactement le même raisonnement que lui.

La vieille femme se tenait immobile, son visage ridé demeurait imperturbable, elle ne prononçait pas un mot. Les trois autres avaient l'impression qu'elle pourrait se tenir là durant des heures, sans jamais exprimer la moindre curiosité à l'égard de ses visiteurs.

— Madame, nous souhaiterions parler à Madame Emeline Gracian... se décida tout de même à dire Boris Corentin, avec un sourire engageant.

Antoinette Figuiet secoua négativement la tête, mais aucun son ne franchit ses lèvres serrées.

— Madame Gracian n'est pas là ? insista Boris Corentin, sans cesser de sourire.

Nouveau signe de tête négatif de la « géante », toujours sans la moindre parole. Boris Corentin sentit un certain énervement le gagner. Ils n'allaient tout de même pas poireauter cent sept ans sur ce paillasson, à attendre que ce colosse féminin daigne enfin dire un mot !

Il sortit sa plaque de policier et la brandit sous le nez d'Antoinette Figuiet :

— Commandant de police Boris Corentin. Mes collègues et moi-même souhaiterions avoir un entretien avec vous, Madame... Madame...

Toujours aucune réponse.

— Nous sommes en possession d'une commission rogatoire au nom d'Emeline Gracian, mentit-il effrontément. Si vous refusez de nous parler, nous serons obligés de convoquer M^{me} Gracian dans les locaux de la police judiciaire...

L'argument parut porter. Durant une fraction de seconde, au moment où il prononçait le mot « police », Corentin avait même eu l'impression qu'une rapide lueur de crainte passait dans les petits yeux sans couleur de la géante.

Après une ultime hésitation, le corps gigantesque et massif s'effaça sans bruit pour les laisser entrer. La vieille dame referma soigneusement la porte derrière eux et, toujours sans avoir prononcé le moindre mot, les précéda dans un long couloir assez sombre, lequel débouchait sur une grande cuisine rectangulaire, équipée à l'ancienne. Il y avait même une cuisinière à bois sur laquelle une grosse marmite en fonte noircie était posée.

D'un geste, la vieille dame en robe de laine grise leur désigna les chaises cannelées qui entouraient la grande et massive table de bois. Elle-même resta debout, ses énormes bras croisés sur sa poitrine, aussi large qu'une demi-armoire normande.

— Je vais commencer par vous demander vos noms et qualités... attaqua Boris Corentin, tandis qu'Aimé Brichot sortait un feutre noir et son petit calepin de sa poche de veste, afin de prendre des notes.

Il y eut un nouveau et assez long silence, puis la géante se décida enfin à parler, d'une voix douce, presque fluette, qui surprit les trois policiers :

— Antoinette Figuiet. C'est mon nom. Je suis la gouvernante de... de Madame Gracian...

— Madame Figuiet... commença Boris Corentin.

— Mademoiselle !

— Mademoiselle Figuiet, reprit Corentin, nous sommes ici pour des raisons graves. Nous avons tout lieu de penser que M^{me} Gracian s'est rendue coupable de plusieurs meurtres. Cinq, pour être exact...

Puis, décidé à ne pas perdre de temps en tournant autour du pot, il asséna :

— Cinq meurtres, dont trois commis il y a quatre ans, lorsqu'elle était encore M. Bastien Dubernet !

— Je bois à votre beauté... parvint à balbutier Claude-Éric Piedbourg en levant sa flûte de champagne.

— Je bois... à nous deux ! répondit Emeline Gracian d'une voix caressante, en plongeant ses grands yeux dans ceux de son voisin de canapé.

Elle porta la flûte à ses lèvres. En se demandant pourquoi les hommes tenaient toujours à lui offrir du champagne alors qu'elle aurait nettement préféré un whisky. Dans leur esprit obtus, champagne devait être synonyme de « baise assurée », ou quelque chose d'approchant.

Emeline se pencha en avant afin de reposer son verre, suffisamment lentement pour laisser le temps à sa « proie » d'admirer la profondeur de son décolleté et le galbe de sa poitrine, mise en valeur par un soutien-gorge de fine dentelle d'un rouge un peu plus clair que celui de sa robe.

En même temps, elle avait laissé sa cuisse droite s'écarter un peu, de façon à entrer en contact avec celle de Piedbourg, qui en frissonna de désir.

C'est du moins ainsi qu'Emeline choisit d'interpréter son léger sursaut. Mais, en fait, elle n'était pas du tout certaine de voir juste.

Car, depuis son arrivée dans la petite maison en meulière garnie de colombages qu'occupait Claude-Éric Piedbourg, rue de la Fontaine-à-Mulard, pas très loin de la Butte-aux-Cailles, dans le « beau » XIII^e arrondissement, elle était assez intriguée par l'attitude du jeune homme.

D'une seconde sur l'autre, il ne cessait de passer d'une attitude exprimant franchement le désir qu'il avait d'elle à une sorte de raidissement soudain. Comme si, brusquement il se mettait à avoir peur de quelque chose.

Emeline se rassurait elle-même en se disant qu'il était rigoureusement impossible que cet imbécile puisse se douter du sort qui lui était promis.

Mais, tout de même, il était bizarre...

Elle se tourna vers lui avec un sourire gourmand et passa rapidement un bout de langue rose sur ses lèvres brillantes. Pour faire bon poids, elle posa

également sa main sur la cuisse de sa future victime.

— Et si vous me faisiez visiter votre chambre ? murmura-t-elle, en effleurant du bout de l'index la protubérance dure qui venait d'apparaître sur le devant du pantalon de son hôte. Je ne suis pas de ces filles hypocrites qui font semblant d'être timides, vous savez ! Quand un homme me plaît, je tiens à ce qu'il le sache clairement...

Curieusement, au lieu de la convoitise qu'elle pensait voir s'allumer dans les yeux de Piedbourg, ce fut une sorte d'appréhension qui y passa rapidement.

Décidément, ce type n'était pas ordinaire. Peut-être avait-il un problème avec les femmes ? Mais, pourtant, son érection était bel et bien là...

Il se leva maladroitement du canapé, aussitôt imité par Emeline Gracian, et se força à lui sourire.

Depuis une vingtaine de minutes qu'elle était chez lui, Claude-Éric Piedbourg souffrait mille morts. Il aurait donné un mois de son salaire pour pouvoir être ailleurs.

Et, en même temps, de manière totalement incongrue à ses yeux, il y avait cette érection, au bas de son ventre, qui encombrait sa marche...

Mais, quelles que soient ses angoisses, il savait qu'il était trop tard pour reculer. Et qu'il devait tenir sa partie dans la pièce en un acte qui allait maintenant se jouer.

Pièce écrite par Nicolas Gouget.

— Oh, vous savez, ma chambre ne présente pas un grand intérêt... dit-il en s'efforçant de prendre un ton de voix aussi naturel que possible.

Il fit un effort pour se composer un sourire plein de promesses inavouables et ajouta, un peu plus bas, sur le ton de la confidence égrillarde :

— Par contre, j'ai aménagé une pièce au sous-sol qui devrait beaucoup plaire à une femme aussi ardente que vous... C'est mon « paradis des amours », comme je l'appelle !

Emeline Gracian effaça rapidement le sourire ironique qui lui était monté spontanément aux lèvres. Et c'est d'un ton tout naturel qu'elle répondit :

— Vous m'excitez, là ! Je serais très curieuse de voir ça. Je vous laisse me guider...

Tout en se dirigeant vers la porte fermant l'escalier du sous-sol, Claude-Éric Piedbourg faillit pousser un soupir de soulagement, qu'il retint juste à temps.

Cette fois, les dés étaient jetés, le destin était en marche, la suite ne dépendait plus de lui.

Mais des trois hommes qui attendaient patiemment, tapis dans l'ombre de la cave.

— Géraldine, attends-nous ici une seconde, dit Boris Corentin. Mémé, suis-moi s'il te plaît...

Les deux hommes quittèrent l'un derrière l'autre la cuisine, tandis que Géraldine Hébert, un peu surprise du départ de ses coéquipiers, demeurait en tête à tête avec Antoinette Figuiet, retombée dans son mutisme et l'air totalement indifférent à tout ce qui se déroulait autour d'elle.

Pourtant, ce qui se passait non seulement la concernait mais allait même faire totalement basculer sa vie, après un demi-siècle passé dans la quiétude luxueuse de l'hôtel particulier de sa famille d'adoption.

Car Antoinette Figuiet avait tout de suite compris, lorsque Boris Corentin avait fait une allusion précise aux meurtres et au changement de sexe de son « petiot », que tout était en train de s'écrouler brutalement.

Pour elle-même, la vieille Lozérienne s'en fichait. Mais son cœur s'était serré effroyablement à l'idée qu'Emeline puisse être jetée en prison.

Comprenant que nier ne servirait plus à rien, au stade où elle en était, Antoinette Figuiet avait commencé par avouer « spontanément » le double meurtre de Fahrana Al-Chahib et Driss Khaleb, avant même que les policiers n'y fassent la moindre allusion. Ce qui les avait beaucoup surpris.

Mais, très vite, Boris Corentin avait compris la tactique qu'essayait d'adopter la vieille dame, plus rusée et retorse que les airs qu'elle se donnait.

Elle allait tenter de disculper Emeline Gracian, comme une mère oiseau se jetant dans la gueule du chat afin de le détourner de ses oisillons.

En effet, aussitôt après, Antoinette Figuiet leur avait tout raconté du viol collectif subi par Bastien Dubernet durant son adolescence et des souffrances morales qu'il avait endurées ensuite pendant des années.

— J'ai décidé de les tuer tous, avait déclaré la vieille dame, d'une voix sereine, presque monocorde. Pour que mon petiot arrête de se torturer. C'est moi qui ai tout fait, Emeline est innocente, elle n'est au courant de rien : prenez-moi et laissez-la tranquille...

Bien évidemment, les policiers n'avaient eu aucun mal à faire voler en éclats cet alibi hâtivement bricolé. Tout en étant très impressionnés par l'abnégation tranquille dont faisait preuve la vieille femme en gris.

— Madame Figuiet, avait alors dit Boris Corentin, il n'est plus temps d'essayer de sauver les tableaux quand la maison est en feu. Vous me comprenez ? Le mieux que vous puissiez faire pour votre protégée est de nous aider à l'empêcher de commettre deux meurtres supplémentaires. En nous aidant à la trouver avant l'irréparable...

Antoinette Figuiet avait hésité longuement. Les trois policiers pouvaient presque voir le combat douloureux qui se livrait en elle, bien que pas un

muscle de son visage ne trahît le moindre sentiment.

Finalement, à pas lents, elle était allée leur chercher l'agenda de cuir noir d'Emeline.

Où étaient notées, à l'encre rouge, les adresses de toutes ses victimes, passées et à venir.

En revanche, Antoinette Figuiet avait été incapable de leur dire dans quel ordre son « petiot » avait prévu de supprimer les deux survivants : Nicolas Gouget et Claude-Éric Piedbourg. Mais, à une question d'Aimé Brichot, elle avait clairement laissé entendre que l'un des deux serait vraisemblablement mort dans les heures à venir.

Il y avait donc urgence.

— Mémé, on va se partager le boulot, murmura Boris Corentin, lorsque Brichot et lui eurent quitté la cuisine pour le long couloir sombre qui y conduisait.

— À savoir ?

— Je sens Antoinette Figuiet capable de tout pour essayer de sauver la mise à Emeline Gracian. Et elle a déjà prouvé qu'elle ne reculait devant rien. Par conséquent, je serais plus tranquille si c'était toi qui restais ici, avec elle, en attendant les renforts qui l'embarqueront. Ce n'est pas que je n'ai pas confiance en Géraldine, mais...

— Mais tu as peur qu'elle se fasse enfumer par ce colosse qui, visiblement, a oublié d'être bête, conclut Aimé Brichot. OK, je la garde à l'œil. Et vous, pendant ce temps ?

— On va tâcher de localiser Emeline Gracian, en commençant par les deux adresses des éventuelles futures victimes, répondit Corentin, la mine soucieuse. Si ça ne donne rien, on avisera. De toute façon, tu nous rejoins dès que les gars de la Brigade auront embarqué Antoinette Figuiet, bien entendu. Et, surtout, fais gaffe qu'elle ne s'approche pas du téléphone !

— Dis tout de suite que tu me prends pour un bleu ! soupira Aimé Brichot, faussement indigné.

— Arrête de faire ta star, Mémé ! Retourne plutôt dans la cuisine et envoie-moi Géraldine : je crois que nous n'avons plus de temps à perdre...

En descendant l'escalier de bois, derrière Claude-Éric Piedbourg, Emeline se demandait ce qu'elle allait découvrir en bas, dans la cave. Qu'est-ce que ça pouvait bien être que ce « paradis de l'amour » dont il venait de lui parler ?

Elle était d'autant plus curieuse que l'idée d'un temple dédié à l'érotisme et au sexe ne cadrait pas du tout avec l'image qu'elle s'était faite de son hôte. Mais elle savait aussi que certains hommes sont des dissimulateurs hors pair, des « cachottiers » qui ne paient pas toujours de mine, comme elle disait étant

enfant.

Lorsque Emeline arriva en bas des marches, elle constata qu'elle se trouvait dans un sous-sol tout à fait ordinaire, plutôt en désordre, contenant les inévitables chaudières, machine à laver, coin bricolage.

Elle tourna la tête vers Piedbourg, qui arborait un air de plus en plus bizarre, et semblait dans ses petits souliers, comme s'il aurait soudain voulu se trouver n'importe où sauf ici. Durant une seconde, Emeline fut tentée de reprendre l'escalier dans l'autre sens, tant la situation lui paraissait étrange, pas du tout conforme à ce qu'elle avait prévu.

— C'est la porte là-bas, à droite de la chaudière, dit alors Piedbourg, en la désignant d'un mouvement du menton. C'est là que j'ai installé mon paradis. Je vous laisse passer devant... pour que vous ayez la surprise...

Avec un léger haussement d'épaule, Emeline Gracian se dirigea vers la porte de bois peint qui venait de lui être indiquée. Pas vraiment l'idée que l'on pourrait se faire de l'entrée du paradis, mais enfin...

Elle abaissa la poignée et poussa franchement le battant, qui s'ouvrit en grand, avec un léger grincement métallique. Comme il faisait sombre, elle commença par ne rien voir.

Puis, sans qu'elle ait touché à rien, la lumière se fit. Jaune et crue, émanant d'une ampoule nue tombant du plafond.

Alors, Emeline vit.

Tout d'abord, elle comprit qu'en fait de paradis, elle se trouvait dans une sorte d'annexe de la buanderie, avec des cordes à linges tendues d'un mur à l'autre.

Puis, elle découvrit deux hommes, appuyés au mur du fond, qui la regardaient avec un petit sourire supérieur. L'un, grand blond aux cheveux raides, lui était inconnu.

L'autre en revanche, silhouette replète surmontée d'une bouille ronde coiffée d'une tignasse frisée, elle savait parfaitement qui il était. De le reconnaître, elle sentit une boule dure d'angoisse se former dans sa poitrine.

C'était Nicolas Gouget.

Son ultime victime programmée.

Le dernier de ses sept violeurs.

Emeline Gracian voulut bondir vers la porte, mais elle n'eut même pas le temps de pivoter sur elle-même.

Le troisième homme, celui qui avait allumé la lumière et qu'elle n'avait pas encore remarqué, venait, d'une violente bourrade assénée au milieu du dos, de l'envoyer valdinguer au milieu de la pièce.

Emeline trébucha à cause de ses chaussures à talons fins, s'écroula sur le sol, se râpant douloureusement la joue droite sur le ciment rugueux et gris.

Elle se redressa avec peine, juste à temps pour voir son agresseur refermer la porte, donner un tour de clé et glisser celle-ci dans la poche arrière de son jean douteux. Elle constata du même coup que Claude-Éric Piedbourg avait disparu, ce qui ne lui parut pas de très bon augure.

— Et maintenant, ma toute belle, si tu nous expliquais un peu qui tu es au juste ? fit alors la voix goguenarde et grasse de Nicolas Gouget.

Ce n'est qu'à ce moment, alors qu'elle se relevait péniblement, qu'Emeline s'avisait d'une chose qui ne contribua pas à apaiser ses appréhensions.

Nicolas Gouget tenait dans sa main un gros morceau de tuyau de plomb, tandis que son acolyte jouait négligemment avec un énorme couteau à lame très large, sur laquelle se reflétaient par éclairs intermittents les rayons blêmes de l'ampoule électrique qui pendait du plafond.

Claude-Éric Piedbourg se laissa tomber dans son fauteuil habituel avec tant de brusquerie que quelques gouttes de Martini jaillirent du verre qu'il venait de se servir et tenait encore dans la main droite.

Il en but plus de la moitié sans s'interrompre et, après, se sentit déjà mieux. Un pâle petit sourire apparut même sur son visage blême et luisant de transpiration.

Il avait fait le plus dur, son rôle était à présent terminé. À présent, c'était à Nicolas et aux deux autres de s'arranger avec la fille, ça ne le concernait plus.

Son sourire disparut brusquement. Si, tout de même, ça le concernait encore. Dans la mesure où tout cela se déroulait chez lui, dans sa maison.

Et puis, autre chose le tracassait.

Nicolas Gouget lui avait assuré que tout se ferait en douceur, dans la discrétion la plus absolue et que, quand ils en auraient terminé, il n'y aurait plus rien à craindre de la tueuse rousse. Qu'ils seraient *définitivement* tranquilles.

Parce qu'il n'avait surtout pas envie d'en savoir plus, Piedbourg s'était abstenu de poser la moindre question, de demander des précisions.

Depuis la veille, il avait même réussi à se persuader que Nicolas et ses deux acolytes allaient se contenter de flanquer la frousse à la fille, de façon à ce qu'elle les laisse tranquilles une bonne fois pour toutes.

Mais, maintenant, il se rendait compte que ce ne devait pas être exactement ça, le plan de Nicolas Gouget. Claude-Éric se souvenait qu'il avait bien insisté sur le « *définitivement* ». Et, ça, ça ne pouvait vouloir dire qu'une chose.

Que les trois hommes, en bas, dans sa propre cave, avaient l'intention de tuer Emeline.

Et, donc, que lui-même allait devenir le complice, et un complice actif, de cet assassinat.

La sonnerie du téléphone, juste à sa droite, le fit violemment sursauter dans son fauteuil. Lorsqu'il étendit le bras pour saisir le combiné, il put constater que sa main tremblait.

— Oui, allô ?

— Bonjour ! Elle est là, Clémentine ? fit une voix féminine que Piedbourg ne connaissait pas.

— Ah, je suis désolé, mais je crois que vous vous trompez de numéro, Madame...

— Ah bon ? Je ne suis pas chez Clémentine Massepain ?

— Pas du tout, Madame...

— Oh !... Bon, ben... désolée, hein ! Au revoir, Monsieur, et excusez-moi encore...

— Je vous en prie, Madame, soupira Piedbourg avant de raccrocher le combiné.

Puis, repris par ses sombres réflexions, Claude-Éric oublia instantanément ce coup de fil.

— Il est chez lui, déclara Géraldine Hébert, en coupant la communication de son portable.

— OK, on y va ! répondit Boris Corentin, en tournant la clé de contact de leur voiture de service.

C'est Géraldine qui avait eu cette idée :

— Dis voir, Grand chef, avait-elle suggéré : plutôt que de sillonner tout Paris pour aller chez l'un et chez l'autre, on pourrait peut-être commencer par téléphoner chez Nicolas Gouget et Claude-Éric Piedbourg, afin de savoir si au moins l'un des deux est chez lui, tu ne crois pas ?

— Excellente idée ! avait approuvé Boris Corentin aussitôt. Tu t'en occupes ?

Personne ne répondant au domicile de Nicolas Gouget, à Villejuif, Géraldine Hébert venait donc d'essayer le numéro de Claude-Éric Piedbourg, dans le XIII^e.

Avec succès, cette fois. Pour ne pas éveiller ses soupçons inutilement, elle l'avait « joué faux numéro », ainsi qu'elle l'avait au préalable annoncé à son coéquipier.

Ils mirent un peu moins d'un quart d'heure pour aller de la rue Saint-Dominique à celle de la Fontaine-à-Mulard, où vivait Claude-Éric Piedbourg.

La petite artère résidentielle était déserte et tranquille. Ne leur parvenait

que le grondement sourd mais très atténué du boulevard Kellermann relativement proche.

— Comment on procède ? demanda Géraldine, cependant que Corentin se rangeait à moins de dix mètres de la petite maison en meulière et colombages de Piedbourg.

— Notre premier boulot, c'est de le mettre en garde contre les dangers qu'il court du fait d'Emeline Gracian, répondit Corentin en coupant le contact.

— Le mettre en garde ! s'insurgea Géraldine. Mais je te rappelle que cet enfoiré est un putain de violeur !

— Pour l'instant, il est surtout une victime en puissance, répondit froidement Corentin. Le soustraire à sa meurtrière doit être notre première préoccupation. Laquelle ne préjuge pas de la suite, bien entendu...

Le temps de cet échange, ils étaient parvenus devant le petit perron de pierre du pavillon, dont Boris Corentin monta les quatre marches de pierre.

Non sans avoir vérifié, presque machinalement, que son arme de service était bien à sa ceinture.

— Alors, comme ça, ce pédé de Bastien et toi, c'est la même chose ? J'arrive pas à le croire, ça ! Dans quelle époque de pervers on vit, putain !

Nicolas Gouget contemplait Emeline Gracian avec des yeux encore plus ronds que d'ordinaire.

La jeune femme était à présent entièrement nue, assise contre le mur de la buanderie, les poignets ligotés dans le dos et les chevilles attachées ensemble, grâce aux cordes à linge disponibles. Le petit brun à l'énorme couteau, qui s'appelait André, l'avait en outre bâillonnée avec l'une des serviettes éponges que Piedbourg avait mises à sécher quelques heures plus tôt.

À moins d'un mètre de son corps frissonnant, gisaient ses deux verres de contact, que ses agresseurs l'avaient forcée à ôter, tellement ils doutaient qu'elle puisse être – ou plutôt avoir été – Bastien Dubernet..

— Mais tu es vraiment une fille ? insista Gouget, qui n'en revenait pas.

— Ça doit pouvoir se vérifier, ça... dit alors le grand blond, en s'approchant, avec un petit sourire niais et méchant à la fois.

Il s'accroupit près d'Emeline et glissa une main entre ses genoux. Par réflexe, celle-ci serra les cuisses. La violente gifle qu'elle se prit aussitôt l'incita à les rouvrir.

« De toute façon, quelle importance ça peut bien avoir, que ces salauds me tripotent, ou même qu'ils me violent ? », songea-t-elle, presque calmement.

Cinq minutes plus tôt, d'une voix tranquille, Nicolas Gouget lui avait expliqué le « programme des réjouissances », pour reprendre ses propres termes :

— Vois-tu, que tu sois ce crétin de Dubernet ou le pape, on s'en fout, Piedbourg et moi. Tout ce qu'on veut, c'est ne pas finir comme Ronald et Luigi. Pour ça, on n'a qu'une solution vraiment sûre, j'espère que tu le comprends ?

Il avait désigné le petit brun au couteau :

— André, il a longtemps bossé comme boucher à Rungis. Alors, saigner un porc ou une truie, pour lui, c'est du pareil au même !

Gouget avait eu un petit ricanement bref, pas mécontent de son astuce...

— Après ça, tu auras l'honneur de finir comme César. Ou plutôt dans une sorte de César. J'ai des potes qui tiennent un garage dans lequel ils compressent de vieilles caisses pourries. Il suffira de placer ton joli corps dans une de ces carcasses et plus personne n'entendra jamais parler de toi !

Le plus étrange est que cette annonce de sa mort programmée n'avait fait à peu près aucun effet à Emeline. Elle se sentait froide, lucide, prête à tout. Et, même, elle n'arrivait pas à donner tort à ses futurs assassins. Car si jamais ils la relâchaient, elle reprendrait la traque pour les tuer. C'était elle ou eux, il n'y avait pas d'arrangement possible.

Le blond avait introduit deux doigts en elle, tandis que, du plat du pouce, il massait son clitoris proéminent.

— Pas à dire, c'est une vraie foufoune, qu'on lui a bricolée ! s'exclama-t-il en se redressant. Au point qu'elle me fait même bander, cette pute refaite ! Tenez, regardez ça, si je mens...

Tranquillement, il déboutonna sa braguette et exhiba un membre long, assez fin, d'un rouge presque luisant, qu'Emeline jugea horrible.

Mais horrible ou pas, elle comprit que, avant de mourir égorgée, elle n'échapperait pas au viol.

Les deux notes du carillon de la porte d'entrée résonnèrent au cerveau de Claude-Éric Piedbourg comme un glas funèbre. Un glas sonnant expressément pour lui.

Il n'attendait personne et nul ne venait jamais chez lui à l'improviste. Qui cela pouvait-il bien être ? Et justement ce soir, avec ce qui...

Son premier réflexe fut de faire le mort, de ne pas aller ouvrir. Le visiteur finirait bien par s'en aller ! Mais, aussitôt, il réalisa que les lumières du salon se voyaient depuis la rue. Rien à faire, il fallait aller voir. Et se débarrasser au plus vite de l'importun...

Ouvrant sa porte, il se retrouve face à un homme brun à la carrure d'athlète, accompagné d'une jeune femme rousse et frisée, très mignonne.

Avant même que Piedbourg ait eu le temps d'ouvrir la bouche, l'athlète brun lui brandit sous le nez quelque chose qu'il n'identifia pas.

— Commandant de police Corentin, dit le visiteur d'une voix ferme. Est-ce que nous pouvons vous parler un moment, Monsieur Piedbourg ?

Machinalement, Claude-Éric s'effaça pour les laisser entrer, ce qu'il se reprocha aussitôt : il n'était pas du tout obligé d'accéder à la demande des flics ! Mais c'était trop tard, ils étaient déjà à l'intérieur de la petite entrée, et la fille rousse refermait la porte derrière eux.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Piedbourg, sans pouvoir s'empêcher de jeter un rapide coup d'œil en direction de la porte permettant d'accéder à la cave.

Alors, comme si son regard avait eu le pouvoir de déclencher la catastrophe, un long cri féminin jaillit soudain des profondeurs du sous-sol.

Deux petites notes, très lointaines, à peine audibles, étaient venues frapper les tympanes d'Emeline Gracian. Deux notes que les trois hommes qui l'entouraient, sans doute trop occupés à la tripoter en ricanant, ne semblaient pas avoir entendues.

Deux notes que la jeune femme avait aussitôt identifiées, pour les avoir déjà entendues une fois, moins d'une heure plus tôt, à son arrivée ici.

Celles du carillon de l'entrée du pavillon. Cela signifiait qu'il y avait quelqu'un à la porte !

Juste devant elle, le grand blond continuait de flatter négligemment son sexe en érection, avec un sourire de niaise satisfaction.

— Tu veux la baiser, alors ? s'enquit Nicolas Gouget, les yeux luisants d'excitation.

— Je crois que j'aimerais mieux une petite pipe, répondit l'autre.

— Ça ne va pas être facile, avec le bâillon !

Le petit brun au couteau intervint :

— Il n'y a qu'à lui enlever : si elle émet un son, un seul, je l'égorge illico !

Gouget s'adressa à Emeline et prit un ton qui se voulait mondain :

— Est-ce que ça dirait à *Mademoiselle* Bastien, de sucer mon copain Fredo ?

Il eut l'air totalement décontenancé, lorsqu'Emeline fit « oui » de la tête.

— Merde, t'es vraiment une authentique salope, alors ? jura-t-il, en se penchant pour dénouer la serviette éponge.

À peine eut-il libéré sa bouche qu'Emeline se mit à hurler à pleins poumons, d'une voix incroyablement stridente. Elle continua de crier même après que Gouget, totalement pris de court, eut commencé à la frapper.

Enfin, elle se tut. Mais, à ce moment, trois coups violents retentirent à la

porte, et la voix de Piedbourg, angoissée, tendue, se fit entendre :

— Eh ! qu'est-ce qui se passe là-dedans ? C'est quoi ce raffut ? Ouvrez-moi, bon sang !

Fredo saisit la clé qu'André venait de sortir sa poche revolver, l'introduisit dans la serrure et déverrouilla.

Il n'eut pas le temps de poser la main sur la poignée. La porte s'ouvrit brutalement et les occupants de la pièce virent Claude-Éric Piedbourg jaillir à l'intérieur et aller s'effondrer contre le mur d'en face.

Juste derrière lui, un autre homme bondit à l'intérieur de la cave. Mais celui-ci tenait une arme à feu à la main. Il fut suivi par une fille rousse, également armée.

Dans la même fraction seconde, André empoigna Emeline par les cheveux pour la forcer à se mettre debout. Il la plaqua contre lui et appliqua la lame de son énorme couteau de boucher contre sa carotide.

— Police ! que personne ne bouge ! les mains en l'air tout le monde ! cria Corentin.

Une autre voix lui répondit en écho, celle d'André :

— Lâchez vos flingues immédiatement, bande d'enculés, sinon j'égorge la fille !

Boris Corentin comprit qu'ils venaient de plonger dans une situation délicate. En une fraction de seconde, il évalua ses chances de pouvoir tirer sans risquer qu'Emeline Gracian ne soit blessée, ou pire.

Non, le manieur de couteau avait l'air aussi expérimenté que décidé, il ne pouvait pas prendre le risque.

— Posez vos armes doucement par terre et reculez jusqu'au mur ! aboya André. Puis, s'adressant à ses compagnons : vous, reculez derrière moi !

— Obéis, Petit bonhomme, on n'a pas le choix... souffla Corentin, en se baissant pour poser son 357 Magnum sur le sol inégal, aussitôt imité par sa coéquipière.

— Reculez jusqu'au mur ! Fredo, va ramasser les flingues de ces deux salopards !

Le grand blond fourra les deux armes dans les poches de son blouson de toile imperméable.

— Bon, maintenant, on va sortir tranquillement, annonça André d'une voix forte. Fredo, tu fermes à clé derrière nous. Au moindre mouvement suspect, j'égorge la fille, alors ne jouez pas aux cow-boys, hein !

Boris Corentin cherchait désespérément un moyen de retourner la situation en leur faveur, mais il ne trouva rien à faire, sans mettre la vie d'Emeline Gracian en danger.

— Et lui ? demanda Nicolas Gouget, en désignant Piedbourg, toujours

effondré sur le sol et qui gémissait sourdement en se tenant une cheville.

— On s'en branle, qu'il se démerde ! décréta André, tout en franchissant la porte avec son otage.

Boris Corentin et Géraldine Hébert entendirent la clé tourner dans la serrure. Puis le bruit des pas dans les escaliers.

Ils sursautèrent tous les deux lorsqu'un coup de feu claqua, aussitôt suivi par un cri bref de douleur et un juron.

Presque aussitôt, la clé tourna de nouveau dans la serrure, la porte se rouvrit. Les trois hommes réapparurent.

Mais à reculons et les mains en l'air.

Une seule main, en ce qui concernait André : l'autre pendouillait le long de son corps et son épaule droite était maculée de sang...

Juste après eux, un petit sourire aux lèvres, apparut Aimé Brichot, son propre 357 magnum à la main, le canon encore fumant.

— La prochaine fois, laissez-moi une adresse, je mettrai moins de temps à vous retrouver ! dit-il à ses deux coéquipiers.

— Le principal c'est d'arriver à temps, Mémé ! répondit Boris Corentin, qui se précipita sur le nommé Fredo pour récupérer son arme et celle de Géraldine.

Quant à celle-ci, elle s'était précipitée hors de la cave pour voir ce qu'il était advenu d'Emeline Gracian.

Elle la découvrit recroquevillée sur l'une des marches de l'escalier, les genoux serrés entre les bras.

Le corps secoué de gros sanglots d'enfant.

CHAPITRE XVI



Boris Corentin arriva sur le palier de Géraldine Hébert à huit heures et demie précises. Au travers de la mince porte de bois, il perçut des voix et un bref éclat de rire. Il frappa.

— Entre, Grand Chef, c'est pas fermé ! cria Géraldine depuis le salon.

Boris s'exécuta. Il découvrit d'abord, à gauche, dans la petite cuisine, la silhouette mince et le visage juvénile de Jonathan Kepler, le « fiancé » de Géraldine, occupé à surveiller ses gamelles, le front barré de son habituelle mèche blonde.

— Salut, M'sieur Boris ! dit-il avec un grand sourire. Je vous ai préparé un menu surprise, ce soir, donc je vous demanderai de pas franchir le seuil de ma cuisine...

— C'est bon, je passe directement au salon, fit Boris avec un demi-sourire. À part ça, ça va ?

— Tout baigne dans le beurre blanc ! J'ai reçu mon dossier d'inscription à l'école de cuisine dont je vous ai déjà parlé et je l'ai renvoyé avant-hier.

Maintenant, y a plus qu'à croiser les doigts !

— Pas facile pour faire la cuisine, ça, les doigts croisés !

— Ah, elle est bonne, celle-là, tiens !

Boris Corentin passa dans la pièce principale, qui servait de salon et de salle à manger. Il y découvrit deux jeunes femmes en grande conversation sur le canapé. La première, un verre de sancerre blanc à la main, n'était autre que Géraldine Hébert, la maîtresse des lieux.

La seconde était une superbe blonde de 23 ans, au visage d'ange et au corps parfait : Liselotte Faarup, l'amante en titre de Géraldine.

Fasciné par la beauté de la Danoise, Boris Corentin faillit ne pas s'aviser d'une troisième présence féminine, pelotonnée dans un fauteuil situé un peu à l'écart du canapé où se tenaient Géraldine et Liselotte.

C'était une gamine de 16 ans, au corps mince et à la beauté fortement métissée. Ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'elle était mi-tunisienne par son père, mi-guadeloupéenne par sa mère.

De fait, son visage avait plus ou moins les caractéristiques morphologiques de celui d'une Noire, mais sa peau était nettement plus pâle, et elle avait en outre, d'étonnants yeux d'un vert très clair.

Elle s'appelait Jamila Lakhdar mais, lorsque Aimé Brichot et Géraldine avaient été amenés à la rencontrer, pour les besoins d'une enquête, l'adolescente se prostituait dans un squat du 19^e arrondissement, sous le sobriquet, douteux mais explicite, de Pipette...

Rendue par la police à son tuteur légal, un oncle qui n'en avait rien à faire, elle s'était aussitôt tirée de chez lui pour revenir vers la seule personne qui s'était montrée gentille et compréhensive avec elle : Géraldine Hébert.

Et, du coup, Jonathan Kepler, qui venait lui-même de s'installer dans le quartier, pour être plus près de sa « future épouse », avait pris la gamine sous sa protection et l'avait installée dans sa « piaule merdique », *dixit* lui-même. Un arrangement qui semblait, jusqu'à présent, satisfaire toutes les parties en présence.

— On pourrait peut-être s'occuper un peu de moi ? suggéra Boris en prenant l'air fâché. À moins que je dérange ? C'est une soirée « spéciale filles » ou quoi ?

Aussitôt, la petite Jamila lui sauta au cou pour l'embrasser, avec une fougue de gamine. Liselotte fit la même chose, mais avec beaucoup plus de retenue.

Quant à Géraldine, elle était déjà en train de lui servir un verre de Sancerre.

Au même moment, deux nouveaux coups furent frappés à la porte d'entrée, mais moins énergiques que ceux assénés par Boris Corentin.

— Entrez, Mémé, c'est ouvert ! répéta Géraldine, avec un grand sourire.

Comme chaque fois qu'il était invité à dîner chez leur jeune coéquipière, Aimé Brichot fit son apparition, précédé d'un gros bouquet de fleurs de saison. Que Liselotte lui prit des mains pour aller les mettre tout de suite dans un vase.

— Une petite rincée de Sancerre, Mémé ? proposa Géraldine, la bouteille à la main.

— Allez, soyons fous ! répondit celui-ci en se débarrassant de sa veste, car il faisait toujours un temps estival, à Paris.

Cela faisait quarante-huit heures que l'affaire du « tueur aux travestis » était terminée. Emeline Gracian, redevenue Bastien Dubernet pour l'état-civil, dormait en prison, sa fidèle Antoinette Figuiet également. Ainsi que Claude-Éric Piedbourg, Nicolas Gouget et les deux acolytes de celui-ci.

Pour ce qui était de Piedbourg et Gouget, ils allaient en plus devoir répondre de l'accusation de viol en réunion, puisque Bastien-Emeline avait immédiatement annoncé son désir de porter plainte contre eux, pour ce qu'ils lui avaient fait subir douze ans plus tôt.

— Votre rapport est bouclé, les garçons ? s'enquit Géraldine, en vidant son verre de vin blanc.

— Presque répondit Aimé Brichot. Je pense que demain midi on aura l'esprit libre... jusqu'au prochain !

— Au fond, murmura Géraldine, même si elle a tué cinq personnes, je trouve que c'est Emeline la plus à plaindre, dans cette histoire... Ces salopards d'homophobes de mes deux ont complètement détruit sa vie...

— C'est fort probable en effet, répondit Boris Corentin. Cela étant, elle – ou il – ne devait pas être très bien dans sa peau déjà avant... Et puis, il y a une police et une justice, pour s'occuper des gens qui se font violer, ne l'oublie pas, Petit bonhomme...

Puis, comme pour dissiper le nuage qu'il sentait s'installer au-dessus de leur petite réunion, Corentin demanda :

— Au fait, on ne verra pas la très charmante Justine Sandillon, ce soir ?

— Elle a pas pu se libérer, mentit effrontément Géraldine qui s'était bien gardée d'appeler son amie journaliste pour la mettre au courant de ce dîner.

Boris eut un petit sourire taquin :

— Elle n'a pas pu se libérer... ou bien il y a une bonne copine qui a oublié de l'avertir !

— Et alors ? se rebiffa Géraldine. On n'est pas obligé de l'avoir tous les soirs dans les jambes non plus, la Justine ! En plus, tu parles d'un plaisir de la voir minauder toute la soirée en te regardant avec ses yeux de crapaud mort d'amour !

Boris Corentin se mit à rire franchement :

— Bon, bon, ça va, ne fais pas ta jalouse... Didine !

Géraldine, qui avait horreur de ce surnom dont l'avait affublée Justine, hésita une seconde entre se mettre en colère et éclater de rire à son tour.

Suivant finalement la pente naturelle de son caractère, elle opta pour la seconde solution.



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

TABLE

[1] (Dans le texte) ? Ringalor